

**R 10051**

**1698**

**Lelevel, Henri**

*La philosophie moderne par demandes  
et par réponses... avec un traité de l'art  
de persuader*

**janvier**

**Tome 1**

R 1901.

10051

LA  
PHILOSOPHIE  
MODERNE,

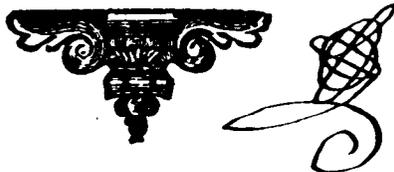
*Par Demandes & Réponses ;*

Contenant la Logique, la Mé-  
taphysique, la Morale, &  
la Physique,

*Avec un Traité de l'Art de Persuader.*

PAR M. DE LELEVEL,

TOME PREMIER.



A TOULOUSE,

Chez GUILLAUME-LOUIS COLOMBE ;  
Imprimeur du Roy & de la Cour, Juré  
de l'Université de Toulouse.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

M. DC. XCVIII.



A MONSEIGNEUR  
MONSEIGNEUR  
**LE DUC**  
**DE NOAILLES,**

**PAIR ET MARÉCHAL**  
de France, Chevalier, Comman-  
deur des Ordres du Roy, Premier  
Capitaine des Gardes du Corps de  
Sa Majesté, Gouverneur du Rouf-  
fillon, &c.



**MONSEIGNEUR,**

*Voicy une Philosophie qui n'a  
pour but que l'honneur de la Reli-  
gion : Elle combat les illusions de  
l'Esprit humain, & elle raporte*

tout à l'éternelle vérité. Je ne pouvois donc mieux faire que de vous l'adresser à vous, MONSEIGNEUR, qui dans l'éclat de la plus haute Fortune cherchez uniquement les vrais biens. Tout le monde le sçait assez, ce n'est point l'ambition qui vous a élevé au rang que vous tenez dans le monde, c'est votre zele pour la Patrie, c'est une fidélité inviolable au service de votre Roy, caractère particulier de votre illustre Maison, & qui a distingué vos Encêtres aussi bien que vous, de ceux mêmes qui se sont le plus distingués en ce point, c'est votre valeur, c'est votre amour pour la Justice, c'est votre modestie, c'est cette tendre & édifiante piété qui se fait sentir par tout où l'on vous trouve. Il ne se pouvoit, MONSEIGNEUR, qu'un Monarque d'un aussi grand discernement qu'est le nôtre, & avec des in-

sensions aussi pures que sont les  
siennes, ne vous comblât de ses  
faveurs les plus éclatantes; mais,  
**MONSEIGNEUR**, vous  
poussez vos vûes plus loin. Vous  
vivez dans les Grandeurs, parce  
que la Providence vous y appelle;  
mais la celeste Patrie est l'objet de  
tous vos travaux & de vos vœux.  
Vous avez voulu cent fois à la tête  
des Armées vous sacrifier pour  
l'Etat; mais c'étoit uniquement  
dans le desir de contribuer à la  
gloire du Tres-Haut. Vous êtes  
infatigable pour tout ce qui regarde  
le bien de la société civile; mais  
c'est uniquement pour préparer vos  
Freres en JESUS-CHRIST à  
la grande & éternelle Société où  
vous devez vivre avec eux. Après  
cela, **MONSEIGNEUR**, j'ay  
dû mettre ma Philosophie à vos  
pieds: Elle ne peut être soumise à  
personne qui puisse mieux juger  
que vous de tout ce qu'elle contient:

*La capacité, l'étendue, & la pénétration de votre Esprit sont également connues ; & j'ay eu une joye tres-sensible de pouvoir par cette voye apprendre à tout le monde que je suis avec le plus profond respect,*

MONSEIGNEUR ;

*Votre tres-humble & tres-obéissant serviteur.*

H. LELEVEL.



## AVERTISSEMENT.

**E**NFIN la Philosophie Moderne a vaincu l'envie : personne n'ose plus l'attaquer , & il n'y a point de païs où l'on ne reconnoisse qu'elle est aussi ancienne que la Raison. Il est dit juste de secourir le desir que chacun a de l'apprendre , & de luy donner une forme qui la rendit aussi aimable , qu'elle est utile à toutes sortes de personnes. La voicy ce me semble , telle qu'on la pouvoit souhaiter , sans appareil inutile , sans discours superflus , sans obscurité , sans embarras , en petit Volume , par Demandes & Reponses , selon que les idées qui en sont le fondement se developent à l'E'sprit. C'est une maniere que les anciens Philosophes ont tentée quelquefois , mais qui est propre à la Philosophie Moderne , où toutes les veritez sont liées les unes aux autres , ce qui en fait toujours demander de nouvelles à mesure qu'on en decouvre. C'est aussi un moien pour dire beaucoup de choses en peu de mots ,

### AVERTISSEMENT.

& ne laisser rien à desirer sur le sujet qu'on traite. Le Lecteur en jugera.

Ainsi, cet Ouvrage est pour toutes sortes de personnes, sans distinction d'âge ni de sexe ; il tend à faire voir le vrai usage de la Raison, qui est le bien de tout le monde ; il ne suppose rien ; il est proportionné à tous : les enfans mêmes y trouveront entrée, & s'y exerceront agreablement, pour peu qu'on sçache les conduire. Je sçai que bien des gens s'érigent en censeurs de ces femmes qui veulent sçavoir plus que coudre & filer ; mais elles seroient bien foibles, si les armes que le mauvais goût d'un Comedien a fournies contre elles, leur faisoient quelque impression. La connoissance de soi même n'est pas moins necessaire aux femmes qu'aux hommes ; rien même n'est plus compatible avec le soin des affaires domestiques : & comme cette connoissance depend de la distinction de l'ame & du corps, du discernement de nos idées & de nos sensations, de la vue claire des rapports que nous avons à la puissance qui nous a créés, & aux objets qui nous environnent ; il est certain

### AVERTISSEMENT.

aussi que l'étude de la Philosophie qui comprend toutes ces choses, est indispensable dans tous les tems où l'on n'est pas appelé à l'action d'où dépend le bien de la société humaine. J'ai lieu de croire que plus on sera capable de reflexion & amateur de la vérité, plus on prendra de plaisir à voir les matières les plus importantes & les plus sublimes dans le jour où j'ay taché de les mettre.

On trouvera icy les quatre parties qu'on demande communément : la Logique, la Métaphysique, la Morale, la Physique ; & même une cinquième partie qu'on ne s'est point encore avisé de demander, & qui pourtant a sa place dans la Philosophie ; c'est l'art de persuader, qui visiblement est une dépendance de l'art de penser.

La Logique ne ressemble en rien aux Logiques ordinaires : tous les termes barbares en sont bannis ; & au lieu d'entrer dans de vaines disputes, je commence par decouvrir ce qui nous rend raisonnables, le principe de nos erreurs, les moyens d'y remédier, les sources de toutes les sciences,

#### AVERTISSEMENT.

& conséquemment leurs usages & ce qu'elles ont de fort ou de foible. La seule chose que nous ayons à craindre dans nos raisonnemens, c'est le préjugé. On raisonne toujours bien, quand le préjugé ne s'en mêle pas. Ainsi, c'est précisément le préjugé que j'attaque. Il est fort inutile à ceux qui étudient pour se perfectionner l'esprit, d'apprendre les subtilitez des Logiciens: elles ne donnent de l'esprit, dit un ancien Auteur, \* que dans la dispute: quand il s'agit de quelque chose d'important, elles laissent leur homme au depourvû. *Reperias quosdam in disputando mirè callidos, cum ab illà cavillatione discesserint, non magis sufficere in aliquo graviore actû, quam parva quedam animalia qua in angustiis mobilia campo deprehenduntur.* Si quelqu'un néanmoins souhaite ce que j'ay négligé comme inutile pour mon dessein & pour sa perfection, il pourra lire dans plusieurs Auteurs ce que je n'aurois fait que repeter.

Dans la Metaphysique, je considere

\* *Quintil. lib. 12. cap. 2.*

### AVERTISSEMENT.

les trois substances qui nous sont connues, Dieu, l'Ame, & le Corps. Mais je commence par l'ame, d'autant que c'est celle que nous connoissons la première, le Corps vient après, & ensuite l'Etre, dont la volonté fait l'union de ces deux substances. On découvre la Providence dans les loix de cette union, & dans tout ce qui se passe dans les Corps & dans les Esprits; mais principalement dans la réparation d'une nature aussi corrompue qu'est la nôtre. Je ne m'amuse point à prouver par syllogismes l'immortalité de l'ame; la seule idée de l'étendue comparée avec la pensée nous la découvre. Je ne m'arrête pas davantage à prouver qu'il y a un Dieu: outre que l'infinité de nos idées en est la preuve invincible, tout ce que nous faisons, tout ce que nous voions, tout ce que nous sentons le prouve. L'une & l'autre question sont prouvées d'un bout à l'autre de l'Ouvrage. Ne pas sentir les démonstrations qui s'en présentent à tous momens, c'est ne pas voir les objets les plus exposez à ses yeux: c'est être étourdi par la violence des passions,

### AVERTISSEMENT.

Pour voir ces veritez particulieres ; il ne faut que rentrer en soi même, loin du tumulte des sens & de l'imagination : c'est là que la verité universelle parle à l'esprit. Il est vrai pourtant que nous avons besoin les uns des autres pour la connoître ; mais comme c'est être superbe , que de n'écouter que soi même , c'est aussi être faussement humble , que de croire des hommes sur leur parole. L'homme n'est point la verité , il n'est au contraire que mensonge & erreur ; mais en rentrant en lui même pour comparer ce qu'il a reçu par les sens , ou ce que les sens mêmes luy ont appris , avec ce que la raison luy dit , il trouve la verité. Ainsi , je ne demande point qu'on croie rien de ce que je dis , qu'autant qu'on y sera forcé par l'évidence , ou par les reproches de la raison.

La Morale suit la Metaphysique , parce que comme l'une renferme les principes qui decouvrent à l'homme ce qu'il est , l'autre renferme les conséquences de ces principes. Je traite donc de l'homme dans cette troisième partie ; de ses inclinations , de la liberté

### AVERTISSEMENT.

telle qu'elle est en luy depuis sa corruption, & de la grace d'où depend son retablissement.

De là je descens dans les devoirs. Ceux envers Dieu qui consistent dans le culte interieur & exterieur, se reglent sur les attributs divins. Ceux envers le prochain se tirent de la commune destination des hommes, de l'état où ils se trouvent à present, & de celuy où ils seront dans l'éternité. Sur cette idée j'ay esté obligé de faire voir l'origine des societez, l'usage de la souveraineté temporelle, & les moyens qui nous restent, pour nous remettre sur les voies de la justice & du bonheur. Nos devoirs envers nous memes se reglent sur nôtre impuissance & nos foiblesses infinies: ils se reduisent à nous perfectionner l'esprit par la recherche des veritez essentielles, & à nous regler le cœur par la priere, & la privation des plaisirs sensibles. Si l'on veut lire en même tems le *Discernement de la vraie & de la fausse Morale*, imprimé à Paris, chez Delaune, & la *Refutation de la Philosophie de Regis*, imprimée à Rotterdam, & qui

### AVERTISSEMENT.

Se vend à Lyon , chez Plaignard , on aura , si je ne me trompe , ce qui est nécessaire pour l'éclaircissement des vérités de la Metaphysique & de la Morale.

Quoyque la Physique soit un champ vaste , je m'y suis moins étendu que dans les deux parties précédentes. J'ay crû qu'on n'exigeroit pas de moi , des détails qu'on peut trouver ailleurs quand on voudra , & qui suposent tant d'experiences & d'observations particulieres , que je ne sçay si on éclaircira jamais bien cette science. Je me suis contenté de decouvrir les propriétés de l'étendue , qui est l'objet des Physiciens , & de faire voir qu'il ne faut que des figures & du mouvement dans de l'étendue , pour former un monde tel dans toutes les parties , que celui que nous habitons. De là je suis venu au *petit monde* , qui est le corps humain. Je l'ay suivi dans la formation & dans son progres : j'ay decouvert le principe de ses mouvemens , de ses infirmités , de ses habitudes , & des foiblesses que l'esprit contracte par luy , avec la cause des

### AVERTISSEMENT.

diverses impressions que le même esprit reçoit par luy des objets extérieurs. En un mot j'en ai dit assez pour ceux qui se contentent de ce qu'il y a d'essentiel dans la Physique ; ou qui demandent seulement qu'on leur ouvre la carrière pour s'y exercer , & reconnoître la bonté , la sagesse & la puissance du Createur dans tous les effets naturels.

Je n'ay pas dû aussi dans la cinquième partie , où je traite de l'Eloquence , entrer dans les formules des Rheteurs. J'ay supposé qu'on sçavoit ce qui se debite dans les Colleges , ou du moins qu'on pouvoit bien l'apprendre sans moi. Je n'ai voulu que faire voir le rapport de la Rhetorique à la Philosophie , soit dans le sujet dont on traite , soit dans les preuves , soit dans les portraits , soit dans les figures ou dans les termes.

Je n'ay maintenant qu'une chose à demander , c'est qu'on ne detache aucune de mes reponses , de celles qui suivent ou qui precedent. Puisque je n'ay pu expliquer les choses que l'une après l'autre , il est juste qu'on lise &

### AVERTISSEMENT.

qu'on examine tout avant que de juger. C'est pourquoi il seroit à propos de lire une fois cet Ouvrage sans le critiquer, & de remettre la critique à une seconde lecture. Après cela, je ne trouveray point mauvais qu'on me reprenne dans les endroits où je mériteray d'être repris.

Plût à Dieu que les hommes, dans la corruption où ils sont aujourd'hui, n'eussent pas plus d'intérêt à rejeter les veritez de la Metaphysique & de la Morale, que celles de l'Arithmetique & de la Géométrie, peut-être aurois je la consolation de voir, que la meilleure partie de ma Philosophie seroit reçue comme des propositions démontrées. Je ne pretends point prévenir le Lecteur sur la solidité de mes sentimens; mais qu'il souffre que je lui demande l'attention nécessaire pour les rejeter ou les admettre.



# T A B L E

DES CHAPITRES  
du premier Tome de la Philosophie  
Ancienne & Moderne , par De-  
mandes & Réponses.

---

## LA LOGIQUE.

### CHAPITRE PREMIER.

**C**E que c'est que la Philosophie,  
& ce que ce n'est pas. Comment  
nous sommes raisonnables. Source de  
tous les maux de la vie. Usage des  
Sens & de la Raison. pag. 1

Chap. II. L'exercice du bon sens.  
En vain on oppose la Foi à la Raison.  
Voie naturelle de la vérité. 12

Chap. III. Source des préjugés.  
Erreurs des sens. Les effets de l'ima-  
gination. Remède général à nos foi-  
bleses. 22

Chap. IV. Inutilité des Logiques  
ordinaires. Toute la Philosophie dé-  
pend des idées distinctes. Différence  
ε

## T A B L E

<i>entre connoître &amp; sentir.</i>	pag. 35
Chap. V. <i>L'origine des Sciences &amp; des Arts. Leur usage. Leur progrès. Leur fin.</i>	47
Chap. VI. <i>Confusion dans les Sciences par les préjugés. Amour propre, Vanité, principes des inventions humaines.</i>	63
Chap. VII. <i>Science d'Adam. Progrès de la corruption. Mauvais effets de la Philosophie Païenne.</i>	72.



## LA METAPHYSIQUE.

### CHAPITRE PREMIER.

**C**omment nous connoissons nôtre ame. Difference de l'idée claire, & du sentiment intérieur. Nos manieres de connoître sont proportionnées à nôtre état. 79

Chap. II. *Région des Esprits. Comment l'ame est unie au corps. Etat des ames après la mort.* 87

Chap. III. *Objet immédiat de l'ame. Sources des ténèbres de l'entendement, & du dérèglement de la volonté. Comment le désordre se transmet.*

## DES CHAPITRES.

Chap. IV. *L'Ame n'est point sans perception. Loix selon lesquelles Dieu agit dans les corps & dans les esprits. Impuissance de l'ame & du corps.* 116

Chap. V. *Le Modéle de la maniere. Sa réalité ne dépend point de l'existence des corps. Il les représente tous selon toute leur mécanique.* 124

Chap. VI. *Les animaux n'ont point d'ame sensible. Raisons des préjugés volontaire & involontaire où l'on est à cet égard. Terme de la nature corporelle.* 138

Chap. VII. *L'idée que nous avons de l'Infini est la preuve de son existence. Diverses manieres dont il se découvre à nous.* 148

Chap. VIII. *Nous ne pouvons dire ce que c'est que l'Infini: Nous concevons ses perfections & nous n'en comprenons aucune.* 155

Chap. IX. *Différence infinie entre le monde & l'Infini. Le monde tel qu'il est exprime les perfections de l'Infini.* 162

Chap. X. *Toutes les vérités sont renfermées dans l'Infini. Elles ne dépendent point de la volonté de Dieu.* 172

Chap. XI. *Loy inviolable de toutes les intelligences. Vauter équivoques tout bon ce qu'on appelle raison. Corruption étrange.* 180

Chap. XII. *Nous ne voyons les objets sensibles ni en eux-mêmes, ni en nous-mêmes, ni en quoy que ce soit de créé.* 190

Chap. XIII. *Comment Dieu nous découvre les objets corporels. Ordre des sensations. Différence du monde matériel & du monde intelligible.* 203

Chap. XIV. *Manieres d'apercevoir. Commente corruptif de l'imagination. Source de l'Esprit du monde. Sa vanité.* 217

## TABLE DES CHAP.

Chap. XV. Causes generales de differens personnages de la vie humaine, &c.	229
Chap. XVI. Comment Dieu connoit l'exis- tance & les modalitez des corps. Solution des diff. ultres qu'on a sur cette matiere.	244
Chap. XVII. Dieu fait tant dans le corps & dans le spirit.	260
Chap. XVIII. Comment Dieu agit. Ordre de sa Providence dans l'arrangement des corps.	270
Chap. XIX. Ordre de la Providence dans les rapports du corps à l'ame, & de l'ame au corps.	282
Chap. XX. La Providence dans les loix de l'union de l'ame avec la Raison universelle. Usages de toutes les créatures.	296
Chap. XXI. Ordre de la Providence dans la reparation de la Nature. Comment la Créa- ture a accès à Dieu.	311
Chap. XXII. Le choix du Repareur. Ses dispositions. Son Ministère perpetuel.	322
Chap. XXIII. Le Ministère des Anges : leur maniere d'agir, leurs connoissances, leurs dispositions.	329
Chap. XXIV. Economie de la Religion. Les rapports de ses mysteres entr'eux & à nôtre état.	346
Chap. XXV. Sommaire des matieres pré- cedentes.	360.

Fin de la Table du premier Tome.

LA LOGIQUE.



# LA LOGIQUE.

## CHAPITRE I.

*Ce que c'est que la Philosophie, & ce que ce n'est pas. Comment nous sommes raisonnables. Source de tous les maux de la vie. Usage des Sens & de la Raison.*

**C'**EST une chose étrange, que dans la vie personne ne soit content, que tous desirent ardemment le bonheur, & que si peu de gens prennent la route qui peut y conduire. Si les hommes vouloient rechercher ce qu'ils sont, approfondir ce qui se passe en eux-mêmes, considérer leur état à la lumière de la Raison, & comparer entr'elles toutes leurs affections, ne pourroient-ils point découvrir les vrais moïens de

▲

2 *La Logique.*  
se rendre heureux : Ils seroient Philosophes. C'est beaucoup dire.

*Dem.* Dites - moi , s'il vous plait , ce que c'est que la Philosophie ?

*Resp.* Avant de vous dire ce qu'elle est , je suis d'avis de vous dire ce qu'elle n'est pas. La Philosophie n'est pas un amas de termes généraux , qui ne réveillent aucune idée distincte , & qui fournissent la matière de disputer sans fin. Ce n'est pas l'art de soutenir le mensonge comme la vérité , ou de confondre l'un & l'autre. Ce n'est pas l'art de couvrir son ignorance sous des termes mystérieux , de dominer sur les Esprits par de grands mots , d'imposer au Peuple , & d'amuser les enfans , d'embarasser les questions les plus simples & les plus faciles , de raisonner pour ne rien dire. La Philosophie banit l'ostentation & la singularité. C'est l'art de penser , de parler , & d'agir en créature raisonnable. C'est l'amour de la Sagesse.

*Dem.* Qu'est - ce , je vous prie , que cette Sagesse ?

*Resp.* C'est cette grande & vaste

*La Logique,* 3

lumière, où tous les Esprits découvrent les mêmes vérités. Car si vous & moi sçavons, sans que nous nous le soions dit l'un à l'autre, que trois & trois font six, qu'un carré a quatre côtes égaux, & qu'un homme vaut mieux qu'un cheval; c'est sans doute qu'il y a une lumière commune, qui nous instruit secrètement, & de la même manière l'un & l'autre, & tout le reste des hommes. Quand on consulte bien cette lumière, ou du moins quand on a bien envie d'apprendre à la consulter, on est Philosophe.

*Dem.* Y a-t-il quelque différence entre cette Sagesse & la Raison ?

*Resp.* Nulle différence. La Raison, aussi-bien que la Sagesse, n'est autre chose que cet objet lumineux, dont je viens de parler; & parce que l'Esprit en étant tout pénétré, l'homme peut le consulter quand il lui plaît; & se conduire selon les règles qu'il découvre, on définit l'homme, *Animal raisonnable.*

*Dem.* Mais pourquoi donner cét

4            *La Logique.*  
attribut à ceux qui ne consultent pas  
la Raison ?

*Resp.* C'est qu'encore qu'ils se rendent semblables aux Brutes , la Raison néanmoins ne se sépare jamais de leur Esprit : ils agissent comme si elle s'étoit éclipcée pour eux , mais ils ne perdent point le droit qu'ils ont à cette commune lumière. C'est un droit naturel , qui nous demeure toujours à tous , quelque mauvais usage que nous en fissions.

*Dem.* N'y a - t - il pas bien des gens qui ne sont ni sages ni raisonnables , & qui pourtant nous font assez voir qu'ils savent se servir de la lumière dont vous parlez ?

*Resp.* Il n'y en a que trop. Ceux-là ne manquent ni d'attention ni de prévoiance ; & pourtant on peut les comparer aux Brutes , parce que s'ils se servent de la lumière pour raisonner , ils ne se conduisent pas selon les règles qu'elle prescrit. Ils sont raisonnables en ce qu'ils raisonnent ; & ils ne le sont pas , puis qu'ils font le contraire de ce que demande la Raison. Ils sont plus malheureux

*La Logique.* 5

que s'ils ne raisonnoient pas ; puisque cette Raison , qui ne se communique à eux qu'afin que par son moien ils se rendent parfaits , ils ne l'emploient qu'à s'éloigner de plus en plus de la perfection.

*Dem.* Comment s'en éloignent-ils ?

*Resp.* C'est en préférant les biens sensibles , les richesses , les honneurs , & les plaisirs de la vie , à la vérité & à la justice.

*Dem.* Faites - moi comprendre comment la Raison nous rend parfaits.

*Resp.* Ecoutez - bien ce petit raisonnement. La perfection de l'Esprit , c'est de connoître la vérité , & de se tourner vers elle. Or la Raison renferme toute vérité : ou si vous voulez , la Raison est la lumière , d'où toute vérité dérive. Donc nous ne pouvons devenir parfaits qu'en faisant un bon usage de la Raison.

*Dem.* Est - il aussi facile de suivre la Raison , que de ne la pas suivre ?

*Resp.* L'un n'étoit pas plus difficile que l'autre à Adam pendant qu'il fut

6 *La Logique.*

dans l'innocence. Comme alors il ne dépendoit pas de son corps , il étoit Philosophe autant qu'il vouloit, & rien ne le pouvoit empêcher, non seulement de tirer de la lumière de la Raison toutes les connoissances qu'il vouloit, mais encore d'agir conformément aux grandes vûes que lui donnoit cette lumière. Mais aujourd'hui nous dépendons de nos corps ; & l'expérience nous apprend que par cette dépendance nous sommes sujets à une infinité de préjugés ; & par conséquent à une infinité d'illusions & d'erreurs, d'où il nous est très-difficile de nous tirer.

*Dem.* Quelle expérience en avons-nous ?

*Resp.* Jetez les yeux sur la conduite des hommes. Vous verrez d'une part des desseins précipitez, des entreprises ridicules, des surprises ou des succès malheureux : de l'autre, des violences, des injustices, toutes sortes de maux qu'ils s'attirent les uns aux autres, & dont ils sont également acablez. La source de tous ces maux est dans les faux jugemens de l'Esprit,

& dans les desirs aveugles du Cœur humain. On juge mal, on desire ce qu'on ne doit pas désirer. L'homme tel qu'il est, dépendant du Corps, est séduit par ses sens, & par son imagination ; il ne discerne point le *vrai* d'avec le *faux*, le *juste* d'avec l'*injuste* ; il est toujours sur le penchant du précipice. Tout cela, parce qu'il s'est corrompu, parce qu'il a voulu se soustraire à la Loi qui le doit régler.

*Dem.* Quel remède avons-nous contre tant de faux jugemens, & de mauvais desirs ?

*Resp.* Tenons-nous en garde contre le témoignage de nos sens. C'est de là que naissent les préjugés qui ont des effets si funestes.

*Dem.* Pouvons-nous connoître quelque chose par une autre voie que par nos sens ?

*Resp.* Nos sens nous sont donnez pour la conservation de nos corps. Pendant que nous ne les employons que pour cette fin, ils ne nous trompent point, à moins que l'économie de la machine ne fût troublée : mais

au moment que nous leur demandons ce que les choses sont en elles-mêmes, ils nous jettent dans l'erreur, toutes nos idées se brouillent, & nous ne pouvons plus distinguer ce que nous sommes.

*Dem.* Faites-moi entendre comment nos sens nous sont donnez pour la conservation de nos corps ?

*Resp.* Soiez attentif. L'homme est composé de deux parties fort différentes, d'une ame & d'un corps. Ces deux substances ne se nourrissent pas des mêmes biens. Le corps a des biens qui lui sont propres, & l'ame a des biens qui lui sont propres aussi. J'appelle *biens du corps* tout ce qui est nécessaire pour la conservation de la vie temporelle ; & j'appelle *biens de l'ame* tout ce qui peut servir à nous rendre parfaits & solidement heureux. Or la différence de ces deux sortes de biens suppose deux règles différentes pour les discerner. La règle ordinaire pour discerner les biens du corps, c'est le témoignage des sens ; mais il ne faut pas que ce témoignage aille plus loin.

*La Logique.* 9

*Dem.* Apprenez.- moi à faire l'application de cette règle ?

*Resp.* Quand vous mangez du fruit , ou que vous buvez du vin , faut-il que vous raisonnez pour sçavoir si ce fruit ou ce vin est bon ou mauvais ? Nullement. Le gout en décide. Vous le sçavez. Et d'abord vous dites. *Cela est bon : ou cela ne vaut rien.* Cela s'appelle juger sur le témoignage de ses sens , & juger à propos pour la conservation de la vie. Car s'il falloit examiner par la voie du raisonnement si tout ce qui nourrit le corps est propre ou non pour la santé , ce ne seroit jamais fait. Et quand on pourroit , ce qui est impossible , découvrir toutes les qualitez particulieres des alimens corporels , ou des autres objets sensibles , & reconnoître le degré de convenance qu'ils ont avec nos corps , la machine qui demande un prompt secours , seroit détruite avant que la discussion fût achevée. Ainsi , c'est tres-à-propos que les sens nous ont été donnez , pour nous convaincre du rapport que les corps qui nous environnent ont avec celui que nous animons.

*Dem.* Par quelle règle connoissons nous les biens de l'ame ?

*Resp.* La vérité & la justice, ou tout ce que renferme la Raison, étant les biens de l'ame, leur caractère c'est l'évidence. On voit toujours ce qu'on voit évidemment. Mais sans évidence, point de science : On ne voit rien.

*Dem.* Ne suffit-il pas que de grands hommes nous parlent ; & n'est-ce pas par leur moyen que nous devenons sçavans ?

*Resp.* De grands hommes ne doivent vous parler qu'après que la Raison les a instruits, & la seule marque qu'ils vous en puissent donner c'est l'évidence.

*Dem.* Ne croit-on point souvent voir évidemment, ce qu'on ne voit que confusément, ou point du tout ?

*Resp.* Cela n'arrive que rarement à un homme de bon esprit. Et vous m'avouerez que tous les hommes croiant avoir raison dans ce qu'ils disent & ce qu'ils assurent, ce qui distingue les sages d'avec les insensez, les Esprits foibles ou médiocres, d'avec les Esprits solides & élevez ; c'est que les uns

croient voir , quoi qu'ils ne voient rien ; & que les autres ne disent que ce qu'ils voient clairement.

*Dem.* Ne peut-on pas dire que le meilleur Esprit est celui qui trouve le mieux la vrai-semblance ?

*Resp.* Dans les choses les plus fausses on trouve des vrai-semblances. Et en vain l'on cherche ce qui est le plus vrai semblable , si l'on ne connoit déjà la vérité. Car assurément il n'y a qu'elle qui puisse être la mesure de ce qui lui ressemble plus ou moins. Remarquez que c'est parce que le commun des hommes s'en tient aux vrai-semblances , qu'ils s'accusent si souvent les uns les autres de n'avoir pas le sens commun. Ce sens commun suppose une règle commune , & invariable : il n'est même autre chose que la faculté de la consulter , & de la suivre : Et parce qu'on en sent la nécessité , & que chacun y a droit , chacun se pique d'un bon sens , quoique presque tous s'éloignent de la règle.

## CHAPITRE II.

*L'exercice du bon sens. En vain on  
opose la Foi à la Raison. L'ois  
naturelle de la vérité.*

*Dem.* **A**PRENEZ-MOI, je  
vous prie, quel est en  
particulier l'usage du bon sens ?

*Resp.* Le bon sens veut que nous  
nous attachions le plus à ce qui nous  
regarde de plus près. Or il n'y a  
rien qui nous regarde davantage que  
l'Ame & le Corps dont nous sommes  
composés, que celui qui nous donne  
l'être, & qui nous le conserve, que  
ce qui donne la paix intérieure, &  
nous met sur les voies du solide bon-  
heur. Donc l'usage du bon sens est  
de rechercher la connoissance de ces  
choses.

*Dem.* Y a-t-il quelqu'un qui  
n'en sçache pas suffisamment là - des-  
sus ?

*Resp.* Je vous demande à vous-  
même, qui est - ce qui ne se trompe

*La Logique.* 13

pas tous les jours en mille manieres dans le discernement de son ame & de son corps , dans le choix des biens qui nous sont propres , dans l'action des creatures ? Qui est - ce qui ne s'en fait pas des idoles faute de distinguer où réside la puissance ? Qui est - ce qui juge sainement de l'Escre souverain , & de nos obligations par rapport à sa conduite , & à ce qu'il est ? Qui est - ce qui sçait l'état où l'homme se trouve , & ce qui peut le lier à son Auteur ? En un mot , qui est - ce qui a des idées distinctes & particulieres de sa Religion ? Le Monde est plongé dans l'erreur. Cela est constant. On ne distingue point ce qui est mortel en nous d'avec ce qui ne peut mourir. On croit chercher les biens de l'Ame quoi qu'on ne cherche que ceux du Corps. On passe la vie dans une circulation de fausses joies , & de vaines terreurs. Au milieu de mille sentimens pénibles on affecte l'indépendance. Le plaisir tient les cœurs atachez aux objets sensibles , & le prétendu bon sens laisse oublier la main qui seule peut faire

14 *La Logique.*  
la distribution & des biens & des  
maux, & qui agit continuellement dans  
toutes les parties de l'Univers.

*Dem.* N'y auroit-il que les Phi-  
losofes qui eussent du bon sens, &  
qui sçussent la Religion ?

*Resp.* J'avouë que les choses dont  
nous avons le plus de besoin d'être in-  
struits, sont de nature, que dans un ins-  
tant on les sçait parfaitement quand on  
est prévenu de ces graces célestes, qui  
gagnent le cœur, & qui le détournent  
de tout ce qui n'est qu'humain. L'Es-  
prit alors se trouvant libre, contemple  
sans effort les vérités essentielles. C'est  
une voie bien sûre, bien abrégée, &  
bien commode. Par là le simple ar-  
tisan est bien-tôt élevé au dessus du  
plus sublime Philosophe, quoique  
celui-ci sçache discourir, & que ce-  
lui-là ne le sçache pas. Mais puis-  
que l'Esprit de Dieu souffle où il veut,  
& qu'il demande que nous fassions un  
bon usage de nôtre esprit, nous de-  
vons, ce me semble, en l'attendant,  
faire servir autant que nous pouvons la  
nature à la grace, & nous appliquer à  
ces connoissances, qui font le ca-

*La Logique.* 15  
rictère d'une Créature raisonnable.

*Dem.* Les plus grands Saints ne s'en sont-ils pas tenus à la foi qu'ils avoient reçûe ?

*Resp.* Tous les Saints se sont occupés de la différence du Corps & de l'Ame , de la subordination de ces deux sortes de substances , des desseins que Dieu a sur elles , de son action continuelle dans toutes les créatures. C'étoit la science de tous ceux qui nous ont instruits après Jesus-Christ : ils s'y sont élevez par la Foi , ils en ont rempli leurs Ouvrages. C'est l'effet de ce retour continuël sur nous-mêmes qui nous est tant recommandé.

*Dem.* N'est-il point à craindre que sous ce prétexte on ne recherche des connoissances qui passent les bornes de l'Esprit humain !

*Resp.* On ne court point de risque ; quand on ne cherche qu'à s'édifier par la considération des vérités de la Foi , quand on ne songe qu'à se bien connoître soi-même , & à se convaincre de ses devoirs.

*Dem.* Mais après tout ne m'avouë-

rez - vous pas que la Foi suffit ?

*Resp.* La Foi suffit , mais c'est la Foi qui nous fait porter des jugemens dignes des attributs divins , qui excite en nous des mouvemens pour les biens véritables. A - t - on la Foi , pour dire , *Je croi en Dieu , & en Jesus - Christ , son Fils unique ?* On convient qu'il faut que nôtre cœur ne tende que vers Dieu. Il faut donc aussi que nôtre esprit s'en ocupe. Car Dieu a fait pour lui & le cœur & l'esprit. Mais comment l'esprit se peut - il ocuper de Dieu , si ce n'est par la méditation de ses grandeurs , & de ses perfections infinies ? On convient aussi que l'homme se doit regarder comme tout corrompu. Mais comment se convaincra - t - il de sa corruption , si ce n'est en considérant ses foiblesses , ses égaremens , les ténèbres , son opposition au bien ? Enfin comment chercherons - nous Jesus - Christ , si nous ne savons l'union que nous avons avec lui , & si nous ne sentons la nécessité de sa médiation ? Ainsi croiez - moi , ce qui est à craindre , c'est que ce mot de *Foi*

ne trompe bien des gens, & ne fasse une infinité d'aveugles volontaires, qui ne pensant ni à ce que Dieu est, ni à ce qu'ils sont eux-mêmes, ne font que des œuvres de ténèbres jusqu'à la mort.

*Dem.* Pourquoi nous a-t-on toujours enseigné qu'il faut sacrifier notre raison, & captiver notre entendement sous le joug de la Foi ?

*Resp.* C'est qu'il n'est pas permis d'aprofondir les Mystères de la Religion. Comme ce n'est pas ici le lieu d'en avoir l'intelligence, Dieu ne nous donne point présentement les idées nécessaires pour les concevoir. Ils sont d'un ordre surnaturel, des esprits bornez aux idées de l'ordre naturel ne peuvent pas y atteindre. Mais il y a des vérités fondamentales & antérieures aux Mystères, c'est de ces vérités qu'il faut se nourrir l'esprit; ce sont elles qu'il faut méditer & pousser jusqu'où l'esprit peut s'étendre, avec cette précaution néanmoins de ne s'écarter jamais de ce qui est constant dans l'Eglise par la tradition de tous les siècles.

18. *La Logique.*

*Dem.* Ne seroit-il pas aussi à propos de reconnoître ces vérités dans le silence & l'admiration ?

*Resp.* Que nous peuvent servir nôtre silence & nos admirations sur des choses où nous ne connoissons rien, dont nous ne sçavons ni les raisons ni les motifs ? L'esprit peut-il être véritablement étonné ou saisi d'une crainte respectueuse jusqu'à ce qu'il ait aperçu quelque chose de magnifique, d'impénétrable ? En un mot, ces admirateurs des vérités de la Religion, ces gens de silence & de respect pour les choses qui obligent à rentrer en soi-même, & à se reconnoître tel que l'on est en présence de la Majesté divine, nous imposent par leurs grands mots d'adoration, d'humilité, de renoncement à leurs propres lumières, s'ils s'attribuent ces dispositions avant que d'avoir médité sur les vérités de la Foi. Rien ne convient mieux à la créature, sur tout ce que Dieu opère, que le silence & l'admiration, mais c'est après qu'elle a fait tout l'usage qu'elle peut faire de sa lumière.

*Dem.* Pouvons-nous tirer quel-

que chose de bon de nos lumieres ?

*Resp.* Nos lumieres ne sont d'ordinaire que des vûes que nous avons par raport aux objets des sens & des passions ; ce sont de fausses lueurs, des préventions funestes, qui augmentent continuellement la corruption qui les a produites ; mais la lumiere, qui est commune à tous les esprits, qui leur est communiquée pour les conduire, ne sçauroit les tromper, & ils ne tombent dans l'erreur, que parce qu'ils ne la consultent pas.

*Dem.* Comment ferai-je pour consulter cette lumiere ?

*Resp.* Rentrez en vous-même ; & soyez attentif à ce qui vous représente les objets, vous serez au point de la Philosophie.

*Dem.* Marquez-moi, je vous prie, les caractères d'un véritable Philosophe ?

*Resp.* Le vrai Philosophe recherche ce qu'il est, sa fin, son origine, ses devoirs ; il pèse & compare toutes choses ; il n'assure que ce qu'il conçoit clairement, ou ce qu'il éprouve en lui-même ; il suspend sur tout le reste

jusqu'à ce que l'autorité infallible en décide ; il s'accommode à toutes sortes d'esprits , & préfère la vérité à tous les biens de la vie. C'est l'évidence qui le détermine , & qui le régle dans tout ce qui regarde l'ordre naturel.

*Dem.* Quelle différence y a - t - il entre la Raison , la Vérité , & l'Evidence ?

*Resp.* La Raison est la lumière qui se présente à tous les esprits. La Vérité est cette lumière en tant qu'elle découvre à l'esprit tels & tels rapports. L'évidence est encore cette lumière en tant qu'aperçue par l'esprit selon ces mêmes rapports.

*Dem.* Par quelles voies peut - on parvenir à cette évidence ?

*Resp.* On y parvient toujours, quand on ne juge pas de la nature des choses par les sentimens qu'on éprouve dans leur usage , mais par les idées véritables qui les représentent.

*Dem.* Voudriez - vous me conduire un peu dans ce chemin de la Vérité ?

*Resp.* Suivez - moi. Fermez les yeux , & concevez une étendue. Ne

la concevez - vous pas aussi grande qu'il vous plaît ? Ce que vous concevez , c'est l'idée de la matière. Vous concevez dans cette grande idée telle figure que vous voulez ; vous y concevez aussi toutes sortes de mouvements. Vous ne pouvez donc pas douter que l'étendue ou la matière ne soit capable d'être muë & figurée diversément. Car l'idée , qui est le seul modèle que nous en puissions avoir , la représente telle. Quand on voit de cette manière , on voit clairement , on a l'évidence de son côté , on est sur les voies de la vérité.

*Dem.* Ne pourroit - on pas encore concevoir quelque autre propriété dans cette idée de la matière , que vous me faites consulter ?

*Resp.* Consultez bien encore. Si vous concevez dans cette idée quelque autre propriété avec la même évidence , que les propriétés d'être muë & figurée en la manière qu'on veut , attribuez - la lui hardiment. Mais si vous n'y en concevez pas , de neurez - en là. Car quand on se mêle

de raisonner , il ne faut assurer que ce que l'on conçoit clairement.

---

### CHAPITRE III.

*Source des préjugés. Erreurs des sens.  
Les effets de l'imagination. Remède  
général à nos faiblesses.*

*Dem.* **D**ÉCOUVREZ-MOI, je vous prie , la cause immédiate de nos erreurs , & des ténèbres de nôtre Esprit.

*Resp.* Nous avons vû que ce n'est pas trop de dire sur le témoignage des sens , qu'un tel objet est utile ou nuisible à nôtre Corps , est agréable ou incommode ; & de nous en approcher , ou de nous en éloigner suivant ce rapport de convenance ou de disconvenance. Mais si nous passons outre , nos jugemens sont faux. Quand vous mangez du fruit , par exemple , vos sens non seulement vous disent , que ce fruit convient à vôtre corps , ce qui peut être vrai ; ils vous disent encore qu'il y a une douceur dans ce

fruit, qui passe de lui en vous. Ils ne se contentent pas de vous dire, que vous êtes bien auprès du feu, que le Soleil vous convient assez, que sans lui vous ne voyez rien, que cette symphonie s'accommode à votre tempérament, que cette variété de couleurs fait un bel été; ils vous disent encore qu'une *chaleur*, qu'une *lumière* passe du feu & du Soleil en vous, qu'un Luth vous communique ses consonances, que des Tableaux & des Tapisseries répandent sur vous des couleurs: & ce qui est de plus merveilleux, ils vous assurent que tous ces objets retiennent pendant qu'ils subsistent tout ce qu'ils donnent si libéralement à tant de monde tout à la fois. Vous n'examinez point si tout ce qu'ils disent est vrai, vous acquiescez à tout, vous voilà dans les ténèbres; la vérité & la fausseté sont confondus. On ne rencontre plus que faux raisonnemens & préjugés.

*Dem.* Comment réduirons-nous à ses justes bornes le témoignage des sens?

*Resp.* Reprenons le principe que

nous avons établi. Vous êtes composé de corps & d'ame, c'est à dire, de matiere & d'esprit ; & par l'idée que vous avez de la matiere, vous ne pouvez lui attribuer que la propriété de recevoir des mouvemens & des figures. Or la saveur, la chaleur, la lumiere, les couleurs, l'odeur & l'harmonie, ne sont ni figures ni mouvemens. Donc toutes ces qualitez ne peuvent se trouver ni dans votre corps, ni dans ceux qui vous environnent ; & par conséquent ne se rencontrent que dans votre ame.

*Dem.* Mais d'où toutes ces qualitez viennent-elles à l'ame, si elles ne sont pas dans les objets ?

*Resp.* Ce n'est pas ici le lieu de vous l'expliquer. Cela viendra dans son tems. Il suffit que vous sçachiez présentement qu'il s'échape de petites parties du bois qui brûle, que le Soleil pousse vers nous la matiere qui l'environne, qu'il réfléchit des rayons des objets qui sont autour de nous ; que des parfums exhalent ce qu'ils ont de plus subtil, que des voix & des instrumens de musique agitent l'air, que  
votre

vôtre corps par toutes ces voies reçoit une infinité de différentes impressions, lesquelles suivant l'institution de la nature sont suivies de divers sentimens de l'ame, qu'on appelle *odeur, son, couleur*, &c.

*Dem.* Pouvons-nous nous empêcher d'attribuer toutes ces qualitez à la matiere ?

*Resp.* Si l'Auteur de la Nature ne vous avoit donné que la faculté de sentir, vous ne le pourriez pas. Mais en vous donnant des sens, il vous a donné l'idée de l'étendue, afin que par cette idée vous jugiez de ce qui appartient à la matiere. Rien ne vous empêche de consulter cette idée : si faite de la consulter vous confondez l'ame avec le corps, & vous vous méconnoissez, vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même.

*Dem.* Les sens ne nous trompent-ils point d'une maniere que tout le monde puisse apercevoir ?

*Resp.* Ne vous est-il jamais arrivé de toucher quelque chose, & de retirer votre main comme si vous aviez touché un serpent, quoique cette

chose ne fût nullement à craindre ? Vous m'avouerez qu'en ce cas le *toucher* trompe d'une manière mal obligante. Pour le *goût* & l'*odorat*, vous sçavez que tous les jours ils vous font méprendre, aussi-bien que le *toucher*. Vous croiez sentir ou goûter une chose, & souvent c'en est une autre. L'*ouïe* ne vous trompe pas moins. C'est un tel qui parle, dites-vous, & pourtant ce n'est pas celui que vous pensez. Vous croiez que c'est une *selle* qui chante, & souvent c'est un tel. Tous ces jugemens sont les suites du faux témoignage des sens. Rien n'est plus connu par l'expérience.

*Dem.* Lequel d'eux est le plus trompeur ?

*Resp.* Je croi que c'est le sens de la *vûe*. On peut assurer que celui-là ne nous représente jamais une figure telle qu'elle est. Si un Peintre nous veut faire voir des cercles, il nous fait des ellipses ; & des parallelogrammes s'il veut nous faire voir des quarrés. Un autre viendra qui pour nous faire croire que des personnages sont fort éloignez, leur donnera une figure plus

petite que l'ordinaire , les rembrunira un peu , & en afoiblira les couleurs. D'abord nos yeux donnent dedans. Cét objet qui est fort proche se trouve fort éloigné pour eux. Et dans tous ces cas il ne s'en faut prendre ni au milieu , ni à la distance , ni à l'organe. Le milieu n'a point changé , la distance est juste , l'organe est tel qu'il doit être.

*Dem.* N'aurez-vous point aussi quelque exemple sensible qui pût convaincre d'erreur ceux qui attribuent à leur Corps tous les sentimens qu'ils éprouvent ?

*Resp.* Vous avez vû sans doute de ces gens à qui l'on a coupé bras ou jambe. Demandez à l'un ou à l'autre en quel état il se trouve ; il vous dira que souvent il sent de la douleur dans la partie qui lui a été coupée. C'est tromper grossièrement. Les sens n'ont pas bien joué leur rôle à cette fois. Cependant le fait est constant. Vous verrez ailleurs pourquoi la douleur qui n'est que dans l'ame se fait sentir ici & là , & même à des extrémités qui ne subsistent plus.

*Dem.* Mais en ce cas l'erreur des sens n'est-elle pas inévitable ?

*Resp.* La première erreur des sens n'est point à craindre, c'est la seconde. Je veux dire qu'il n'importe que nos sens nous trompent, pourvu que nous soions en garde contre les faux raisonnemens auxquels ils nous inclinent. Pour ôter l'équivoque, ne donnons point trop d'étendue à la juridiction des sens, n'écoutons leur témoignage que sur ce qui regarde le bien du corps, ils ne nous tromperont point. Ce sont des gardiens très-fidèles & très-exacts de la machine : mais au moment que nous jugerons par eux de ce qui appartient aux objets, il n'y aura point d'extravagance où nous ne tombions. C'est ce que nous avons déjà dit.

*Dem.* Mais ne faut-il pas ou juger, ou toujours douter ?

*Resp.* Il faut douter sur ce qu'on ne voit pas clairement ; & nous accoutumer à vaincre cette légèreté comme naturelle qui nous fait juger des choses avant que de les connoître ; mais il faut assurer d'une chose ce qu'on conçoit clairement renfermé dans l'i-

dée qui la représente , ce qu'on se sent forcé de lui attribuer. Il faut suspendre jusques - là , & ensuite bannir le doute.

*Dem.* Ne seroit - il pas mieux de n'avoir point tant à suspendre , & de connoître les objets par les sentimens que nous avons à leur présence ?

*Resp.* Cela seroit tres - commode. Mais l'Auteur de la Nature n'a pas tant égard à nos commoditez. La Vérité est un assez grand bien pour mériter nôtre attention. Elle est le pain de l'Ame , il est juste que des pécheurs ne l'obtiennent que par le travail , aussi - bien que le pain du Corps. L'attention nous est nécessaire pour nous conduire. Sans attention , souvenez - vous - en , point de connoissance de la Vérité.

*Dem.* Montrez - moi comment nos sens ne nous représentent les objets que selon le raport que ces objets ont avec nous ?

*Resp.* Telle chose qui vous paroït soit chaude dans un tems , vous paroît froide dans un autre tems : ce que vous trouviez doux , vous le

trouvez amer : ce qui vous plaisoit hier à l'odorat ou à l'oreille , vous choque aujourd'hui l'un ou l'autre : ce qui vous paroïssoit petit à une certaine distance , vous paroît grand à une autre distance. Voila ce que nous apellons voir les objets , selon le raport qu'ils ont avec nous , c'est à dire , avec la disposition présente de nos corps. Et par là vous voyez qu'il n'y a rien de grand ni de petit en soi , rien de chaud ni de froid , rien de doux ni de facheux par soi-même : en un mot , que tout paroît bon ou mauvais à nos sens , selon la disposition actuelle où nous nous trouvons. C'est aussi pourquoi vous pouvez dire sur leur témoignage , que telle chose vous est agréable ou vous déplaît ; mais non pas juger de la nature de cette chose , puisque les qualitez prétendues que vous y sentez changent à tous momens , & que pour juger de la nature d'un objet il faut une règle invariable.

*Dem.* N'ai-je rien autre chose à craindre que les erreurs de mes sens ?

*Resp.* L'homme est ici bas envi-

ronné d'ennemis : il en trouve au dehors & au dedans. Si les sens le trompent, son imagination ne le séduit pas moins.

*Dem.* Quelle différence mettez-vous entre les sens & l'imagination ?

*Resp.* Concevez que dans le Corps humain il y a des nerfs, qui du cerveau, où ils ont leur origine, se répandent à toutes les extrémités. Cela supposé, nous *sentons* en conséquence de l'ébranlement que reçoivent les nerfs par les extrémités du Corps : & nous *imaginons* en conséquence de l'ébranlement que reçoivent les mêmes nerfs par les extrémités qui sont dans le cerveau.

*Dem.* Cela étant ainsi, ne sentons-nous point & n'imaginons-nous point tout à la fois ?

*Resp.* Il est vrai que pour sentir ou apercevoir un objet, il faut que l'impression que le Corps en a reçue se transmette jusqu'aux extrémités des nerfs qui sont dans le cerveau ; mais il ne s'ensuit pas qu'alors on imagine. Le principe de l'imagination c'est la disposition que ces extrémités du

dedans ont à être ébranlées de nouveau par le cours des esprits animaux, qui voltigent ordinairement dans nos têtes. Ces esprits animaux sont les plus subtiles parties du sang, de la distribution desquelles dépendent tous les mouvemens de l'animal.

*Dem.* De quel usage est cette disposition des nerfs ?

*Resp.* Elle est d'un tel usage, que sans elle l'animal ne pourroit chercher ni éviter les choses qui sont nécessaires ou contraires à sa conservation. Elle est l'effet de certaines traces que le cerveau a reçues, & elle produit la même chose que l'impression actuelle des objets de notre corps. La présence d'un objet qui nous cause de la peine ou du plaisir, nous fait fuir ou approcher : le souvenir de cet objet, ou le renouvellement de la trace qu'il a faite sur le cerveau, cause en nous un mouvement d'amour ou de haine : & nous cherchons, ou nous évitons ainsi ce qui est utile ou contraire à notre corps.

*Dem.* Ces traces dont vous parlez, n'ont-elles aussi pour fin que

la conservation du Corps ?

*Resp.* Nulle autre fin. Et c'est par cette raison que nous sommes sujets à tant de préventions, & que nous nous repaissons de tant de chimères : car le Corps demande que l'Ame ait des sentimens vifs par rapport aux objets qui le regardent ; & cette vivacité fait qu'une ame foible, qui n'a pas connu le vrai bien, passe sa vie dans des desirs & des craintes continuelles par rapport aux biens du corps, aux richesses, aux honneurs, aux plaisirs sensibles ; & oublie pour une vapeur ou pour un songe ce qui peut la rendre éternellement heureuse.

*Dem.* Que faut-il faire pour éviter cet état ?

*Resp.* Il faut s'élever au dessus des impressions qu'on a reçues des objets sensibles, compter pour rien les opinions vulgaires, aller toujours à la Raison. Nous en avons vu les moïens ; il n'est pas nécessaire de les répéter ; & vous apprendrez dans la suite tout ce que vous pouvez desirer là-dessus.

*Dem.* Mais comment faire pour

tenir contre le langage ordinaire ?  
Peut-on n'entendre qu'un langage  
toujours d'accord avec les sens, & ne  
s'en pas tenir à leur témoignage ?  
Peut-on ne vivre qu'avec des hom-  
mes que l'imagination conduit, &  
ne se pas abandonner à l'imagina-  
tion ?

*Resp.* L'imagination est contagieu-  
se : j'en conviens ; mais on n'a rien  
à craindre de sa part, quand on s'est  
acoutumé à faire usage de la Raison,  
& à considérer ce que les choses sont  
en elles-mêmes ; les richesses, par  
exemple, les honneurs, les Dignitez,  
& la volupté. Pour le langage ordi-  
naire, il faut considérer qu'ayant pour  
fin la conservation de la vie, c'est une  
nécessité qu'il s'accorde avec le témoig-  
nage des sens. Un homme raisonnable  
n'y doit rien changer pendant qu'il ne  
s'agit que du bien du Corps. Quand  
il s'agit du bien de l'Âme, c'est à  
lui à revenir à ses idées, & à consi-  
dérer ce que chaque chose est en el-  
le-même, suivant les règles que nous  
avons vûes.

---

CHAPITRE IV.

*Inutilité des Logiques ordinaires. Toute la Philosophie dépend des idées distinctes. Différence entre connoître & sentir.*

*Dem.* VOUDRIEZ - VOUS m'apprendre un peu ce que c'est qu'on appelle Logique ?

*Resp.* La Logique est l'art de penser & de raisonner.

*Dem.* D'où dépend cet art ?

*Resp.* De l'attention aux idées qui nous représentent les choses ; si vous sçavez vous élever au dessus des impressions sensibles , de l'opinion , ou des préjugés , vous sçauvez la Logique , vous penserez bien , vous raisonnerez juste.

*Dem.* Que faut - il faire pour en venir - là ?

*Resp.* Il faut remarquer les erreurs des sens & de l'imagination , distinguer les vraies d'avec les fausses idées.

*Dem.* N'est-il pas nécessaire pour cela d'apprendre les termes & les diverses manières dont on raisonne ?

*Resp.* Il est bon d'apprendre ces choses, pourvu qu'en les apprenant on sçache bien qu'on n'apprend que des mots. Car enfin de sçavoir qu'il y a des termes *simples*, des termes *composés*, des propositions *simples*, des propositions *composées*; qu'il y a quatre *opérations* de l'Esprit, & qu'un raisonnement peut recevoir telle ou telle forme, ne nous peut guérir de rien. Qu'on multiplie les exemples, que les divisions & subdivisions viennent en foule, tout cela n'amène point la lumière. Je ne nie pas néanmoins que toutes ces choses soient fondées en raison; mais on les sçait sans les avoir apprises. Et comme il n'y a personne qui sans sçavoir ce qui se débite dans les Logiques ordinaires ne donne à ses discours tantôt une forme, tantôt une autre; il n'y a personne aussi qui connoissant ce que produit le préjugé, & donnant l'attention nécessaire, n'aperçoive & ne marque ce qu'il y a

de vrai & de faux dans un raisonnement.

*Dem.* Ne trouve-t-on rien autre chose dans la Logique des Philosophes ?

*Resp.* On y trouve encore, l'*Universel*, les *Catégories*, l'*Etre de Raison*, & l'ingénieuse invention du *Barbara celarent*, &c.

*Dem.* Quelles sont leurs quatre opérations de l'Esprit ?

*Resp.* Ce sont l'*aprehension*, le *jugement*, le *raisonnement*, la *méthode*. On appelle *aprehension* l'idée confuse que l'Esprit reçoit d'un objet. On appelle *jugement* le rapport qu'il fait d'une chose à telle idée. On appelle *raisonnement* la comparaison qu'il fait de telles & telles idées ; & *méthode*, l'ordre qu'il garde en faisant cette comparaison, soit qu'il remonte de la chose à son principe, ce qui s'appelle *synthese*, soit qu'il descende du principe à la chose, ce qu'on appelle *Analyse*.

*Dem.* Les Philosophes ne traitent-ils point des idées d'où dépend le jugement & le raisonnement ?

*Resp.* Ils en traitent ; mais c'est pour en faire des divisions & subdivisions ; ils n'en marquent ni la nature ni l'origine. Nous tâcherons dans la suite à vous faire connoître l'une & l'autre.

*Dem.* Que veulent - ils marquer par l'Universiel ?

*Resp.* Ils veulent nous apprendre qu'il y a des animaux de différentes espèces , que chaque espèce a sa différence , & que chacun d'eux a quelque chose qui lui est propre , ou qui lui est accidentel. Voyez si c'est vous apprendre quelque chose de nouveau.

*Dem.* A quoi tendent les Catégories ?

*Resp.* A nous apprendre qu'il y a des substances & des modes , & qu'on peut considérer beaucoup de choses par rapport à ces substances , comme si quelqu'un l'ignoroit.

*Dem.* De quel usage est l'Esse de Raison ?

*Resp.* Il sert à faire remarquer qu'il pourroit y avoir une montagne d'or ; mais qu'il ne peut pas y avoir de bâton sans deux bouts , ni de

montagne sans vallée.

*Dem.* Le *Barbara celarent* n'a-t-il point un usage plus important ?

*Resp.* Il n'en a point d'autre que de faire observer qu'un raisonnement est composé ou de propositions universelles affirmatives, ou de propositions universelles négatives ; ou de propositions particulières affirmatives, ou de propositions particulières négatives, ou du mélange des unes & des autres. Cela vous fait assez voir que sous des termes mystérieux il n'y a pas toujours de grands mystères.

*Dem.* N'y a-t-il pas des précautions à prendre pour ne pas laisser confondre nos idées ?

*Resp.* Il y en a, qui sont de définir les termes, & de distinguer ce qui a un double sens. On vous dit tous les jours ; par exemple, le feu est chaud ; la lumière est dans le Soleil ; la neige est blanche ; les animaux connoissent. Si vous ne distinguez pas tout cela, & si vous n'attachez pas des idées particulières aux termes de chaleur, de lumière, de blancheur, de connoissance, vous

confondrez l'Ame avec le Corps. Tout sera ténèbres pour vous. Mais si rentrant en vous-mêmes, vous dites. Par le mot de *chaleur*, ou l'on entend l'agitation de plusieurs petites parties du bois qu'on brûle, lesquelles s'échappent & viennent heurter contre mon corps : ou l'on entend ce que j'éprouve actuellement auprès du feu. Si l'on entend le premier : La chaleur est dans le feu. Si l'on entend le second : La chaleur n'est point dans le feu, & ne passe point du feu en moi. De même, si par le mot de *lumière* on entend une espèce de vibration d'une matière très-subtile, qui se fait dans un instant de toutes parts, & qui agit fortement sur nos yeux à la présence du Soleil, la lumière vient du Soleil. Mais si par ce mot on entend ce qui se passe en moi quand je regarde cet astre, assurément la lumière ne lui appartient pas. De plus, si par le mot de *blancheur*, de *jaune*, de *rouge*, ou de *vert*, on entend une telle tiffure dans les parties dont chaque corps est composé, qui fait que des rayons en réfléchissent en mille différentes manières, la

blancheur est dans la neige , & le rouge dans l'écarlate. Mais si par ces termes de *blancheur* & de *rouge* on entend ce que j'éprouve en ouvrant les yeux , la blancheur ne me vient pas de la neige , ni le rouge de l'écarlate. Enfin si par le terme de *connoissance* dans les animaux on entend une distribution d'esprits animaux , qui se fait en eux si à propos en conséquence des traces qui sont formées sur leur cerveau , ou des impressions qu'ils reçoivent actuellement des objets , qu'ils ne manquent guères d'aler à ce qui leur est utile , ou d'éviter ce qui leur est contraire , les animaux ont de la connoissance. Si par ce mot on entend la présence ou la possession d'une lumière , qui fait discerner le bon d'avec le mauvais , l'utile d'avec le nuisible , on ne peut l'attribuer aux animaux sans les élever à la dignité de nôtre nature , ou sans nous avilir étrangement. C'est qu'en un mot la chaleur , la lumière , la couleur , la connoissance ne peuvent être les modes d'une substance matérielle.

*Dem.* Quelle différence y a - t - il

entre le mode & la substance ?

*Resp.* La substance est ce qui subsiste indépendamment du mode ; & le mode est ce qui ne peut subsister indépendamment de la substance. La matière, par exemple, peut subsister indépendamment de la rondeur, ou de la figure carrée ou triangulaire, elle peut subsister sans mouvement ; mais le mouvement & la rondeur ne peuvent subsister sans la matière. La matière est substance ; & le mouvement & la rondeur sont les modes. De même l'Ame peut être sans douleur ni plaisir ; mais la douleur & le plaisir ne peuvent subsister indépendamment de l'Ame. L'un & l'autre sont les modes de l'Ame, qui est substance.

*Dem.* Comment m'assurerai-je de cette différence ?

*Resp.* Par la manière dont vous concevez les choses. Vous concevez clairement qu'une substance peut subsister sans ses modes ou modalitez ; & vous ne concevez nullement que ces mêmes modes puissent subsister sans leur substance. Vous pouvez donc assurer l'un, & nier l'autre ; c'est

à dire , tenir pour constant que les modes , modalitez , ou modifications ne sont que les substances mêmes d'une telle ou telle manière.

*Dem.* Ne se peut - il pas faire que les choses soient autrement que nous ne les concevons ?

*Resp.* Non : cela ne se peut , quand nous les concevons clairement. Mais qu'on dise ce qu'on voudra , il est certain que nous ne pouvons juger que sur les idées que nous avons ; & que dans l'ordre naturel c'est tout confondre que de vouloir raisonner sur ce qu'on ne conçoit pas.

*Dem.* Ne seroit - il point nécessaire que vous me donnassiez encore les définitions de quelques termes pour me disposer à la solide Philosophie ?

*Resp.* Je pourrois faire comme bien d'autres ont fait , un attirail de définitions & d'axiomes : mais vous vous en passerez bien ; vous pourrez sans toutes ces précautions attacher des idées distinctes à tous les termes dont je me servirai. Souvenez - vous seulement que ce qui fait le Philosophe , c'est de sçavoir

44 *La Logique.*  
distinguer la connoissance d'avec le sentiment.

*Dem.* Comment m'y prendrai-je pour distinguer l'un d'avec l'autre ?

*Resp.* Vous avez vû que le témoignage des sens est une source d'erreurs. On se trompe donc, parce qu'on croit connoître ce qu'on ne fait que sentir. Il faut pour *connoître* se tenir en garde contre le témoignage des sens.

*Dem.* La connoissance ne suppose-t-elle pas le sentiment ?

*Resp.* Elle le sup. se. Et c'est parce que l'on connoit & que l'on sent toujours en même tems, que l'on confond deux choses, qu'il est si important de distinguer.

*Dem.* Faites-moi voir que connoître & sentir sont deux choses si différentes.

*Resp.* Quand vous pensez à tel ou tel objet ; vous avez une perception, & cette perception est vous-même ; c'est votre ame même en tant qu'elle aperçoit cet objet. Cependant vous voyez bien que l'objet que vous apercevez n'est pas vous-même, & que c'est une idée hors de vous. Ce

qui vous représente un objet est donc fort différent de la perception que vous en recevez. Or autant que la perception est différente de l'objet intérieur ; autant le sentiment est différent de la connoissance. *Sentir*, *apercevoir*, c'est recevoir l'impression d'un objet : *Connoître*, c'est en voir clairement les rapports.

*Dem.* Soutenez - moi , je vous prie , ici , par quelque exemple.

*Resp.* Ne vous est - il jamais arrivé de voir quelque partie de votre corps d'une telle couleur , & d'y sentir en même tems de la douleur ? En ce cas que connoissiez - vous , & que sentiez - vous ? Vous *connoissiez* de l'étendue qu'on appelle main ou pié , bras ou jambe. Et vous *sentiez* de la douleur & de la couleur.

*Dem.* La douleur & la couleur ne vous semblent - elles pas elles - mêmes étendus ?

*Resp.* Elles le semblent : mais prenez garde. La douleur & la couleur ne sont pas la même chose , & l'étendue est toujours la même. Vous voyiez des rapports exacts dans l'éten-

duë, vous pouvez la mesurer exactement : mais tout est confus pour vous dans la couleur & la douleur, vous ne pouvez mesurer l'une ni l'autre. Comme donc l'idée de l'étendue & la couleur ne sont pas la même chose : la connoissance & le sentiment sont aussi deux choses très-différentes. Si cela ne suffit pas, écoutez encore. Quand vous regardez quatre lignes égales qui se joignent par leurs extrémités, & qui font quatre angles droits, vous recevez une impression qui vous fait dire ; voila un carré : & si vous vous appliquez un peu, vous reconnoissez diverses propriétés dans ce carré, comme celles de pouvoir être divisé en parallelogrammes, & en triangles. Par l'impression que vous en recevez, vous en avez le sentiment ; par l'attention que vous avez à l'idée qui le représente, vous en avez la connoissance. Il y a donc bien de la différence entre connoître & sentir. Vous l'apprendrez parfaitement dans la suite.

---

CHAPITRE V.

*L'origine des Sciences & des Arts.  
Leur usage. Leur progrès. Leur fin.*

*Dem.* OÙ pouvons-nous découvrir l'origine de ce que nous apellons communément Philosophie ?

*Resp.* L'origine de toutes les Sciences & de tous les Arts qui la composent , se découvre dans nos idées & dans nos sentimens.

*Dem.* Quelle différence mettez-vous entre les Sciences & les Arts ?

*Resp.* La Science est comme un droit aquis par la méditation sur telles & telles idées , dont les rapports font tirer de justes conséquences : & ce que nous apellons *les Arts* est la maniere de faire des Ouvrages qui répondent à ces idées. Mais on donne communément le nom de Science à l'habitude qu'on a de parler de quelque chose que ce puisse être, ou d'agir de telle ou telle maniere.

*Dem.* Quelle a été la premiere

de toutes les Sciences ?

*Resp.* L'homme dès l'instant de sa création étant frappé d'une infinité d'objets , & sentant de quel usage ces objets lui devoient être , s'appliqua à leur trouver des noms , qui répondissent aux idées sensibles qu'il en avoit. Dans le même instant la langue toute disposée à prononcer , prononça , & attacha , pour ainsi dire , un nom à chaque objet qui se présentoit. Ainsi la première de toutes les Sciences purement humaines fut la *Grammaire* , qui est composée de noms , de verbes , de propositions , &c.

*Dem.* Comment fit-on la différence du verbe & du nom ?

*Resp.* La variété des objets , & leurs différens usages firent bien-tôt faire des mots qui exprimassent non seulement les diverses manières de s'en approcher ou de s'en éloigner , mais encore les impressions qu'on en reçoit. Et alors la langue suivant exactement les sentimens de l'ame , joignit d'abord par la facilité de son mouvement le verbe au nom : & l'un fut masculin ou féminin : l'autre actif ou passif.

*Dem.*

*Dem.* Comment se formerent les autres parties du langage ?

*Resp.* Les objets qui fraperent l'homme commençant par former des traces sur son cerveau , il se trouva tellement rempli de traces , qu'une se trouva toujours jointe à plusieurs autres. De maniere qu'un sentiment se trouvant toujours par cette raison suivi ou accompagné d'un autre sentiment , la langue mécaniquement , & en conséquence de la volonté de l'ame , prononça ce que nous apellons *préposition* , *conjonction* , & *negation*. D'où furent exprimés & la liaison de nos sentimens , & les raisons qui les augmentent ou qui les diminuent. Leurs divers degrés furent exprimez par les noms qu'on appelle adjectifs , & par les mots que nous apellons *adverbes*.

*Dem.* L'interjection & l'exclamation se formerent-elles de la même maniere ?

*Resp.* Le Corps humain ayant été fabriqué avec tout l'art nécessaire , afin qu'il s'y passât tous les mouvemens propres à l'approcher ou l'éloig-

ner des choses utiles ou contraires à la conservation, l'interjection & l'exclamation furent les suites de la même Méchanique ; & il se trouva qu'un mouvement purement corporel avoit parfaitement exprimé la disposition de l'ame par raport à tel ou tel objet , en telle ou telle circonstance. Il ne fut donc point nécessaire au commencement d'avoir des Maîtres pour apprendre la Grammaire , les loix de l'union de l'ame & du corps , & la Méchanique de ce même corps l'apprirent parfaitement aux premiers hommes , & ils n'eurent plus qu'à convenir entr'eux des noms que leurs sentimens les porterent à donner aux choses.

*Dem.* D'où vient donc que les Peuples ont des langages si différens ?

*Resp.* C'est que les uns sont convenus sur certains sons , & les autres sur d'autres sons ; outre que par l'inconstance naturelle de l'esprit humain , par amour de la nouveauté , & en conséquence des révolutions , une même langue a pu recevoir des changemens infinis. Mais ce qu'on doit remar-

*La Logique.* § I

quer, c'est que toutes les langues, quelque forme qu'elles aient prise, ont toujours été formées sur les sentimens que les hommes ont éprouvés dès le commencement du monde, pour la conservation de leur corps & de la société. D'où il s'ensuit que le langage ordinaire n'est pas propre à nous faire connoître ce que les objets sensibles sont en eux-mêmes, ou le fond de leur nature, mais seulement le rapport qu'ils ont avec nous; & qu'ainsi, quand on raisonne il faut attacher des idées à ses termes, à moins qu'on ne veuille parler en l'air, & sans s'entendre.

*Dem.* Comment s'avisa-t-on d'écrire?

*Resp.* Les hommes reconnurent bien tôt que la parole ne suffisoit pas toujours pour se faire entendre leurs pensées les uns aux autres, ils convinrent entr'eux de quelques autres signes qui suppléassent dans le besoin; & remarquant ensuite que chaque mot qu'ils prononçoient dépendoit de certaines inflexions de la langue, ils exprimèrent ces inflexions par de petites

marques, dont étant une fois convenus, chacun pût encore mieux faire entendre ce qu'il pensoit sans parler. Alors les Ecritures furent en usage. Et si l'on considère que toutes les Langues du monde sont soumises à vingt-deux ou vingt-trois petites marques, qui par les combinaisons qu'elles peuyent recevoir exprimoient tout ce que les hommes peuvent éternellement penser, on conviendra que rien ne marque tant la sagesse & la fécondité du Créateur que l'usage de la parole.

*Dem.* Quelles furent les Sciences qui suivirent de plus près la Grammaire ?

*Resp.* Ce furent les Mathématiques, la Géométrie, l'Architecture, la Mécanique, l'Arithmétique, l'Astronomie, &c. aparament la Navigation ne vint qu'après.

*Dem.* Comment commença la Géométrie ?

*Resp.* Les hommes aiant reconnu de quelle utilité leur étoit la Terre qu'ils trouverent couverte de fruits, & qui pour un grain de blé qui re-

tomboit dans son sein , en redonnoit cent ; & un arbre abondant pour un pepin , chacun en prit le plus qu'il lui fut possible , & songea d'abord à marquer les limites de sa portion , & l'application qu'ils y eurent forma les Arpenteurs & les Géomètres.

*Dem.* Comment commença l'Architecture ?

*Resp.* Les hommes ne songeant qu'à mesurer leurs terres , aperçurent un objet qui leur fournissoit de quoi éternellement mesurer. Ils ne connurent pas quel étoit cét objet ; mais ils sçurent en tirer l'art de fabriquer plusieurs choses nécessaires à la vie ; ils y conçurent des lignes & des surfaces , du haut , du large & du profond , diverses sortes d'angles & de proportions. Sur le modèle qu'ils contemploient ils arangerent la matière , & ils eurent des maisons pour se loger.

*Dem.* Où prirent - ils des instrumens pour préparer les matériaux , & les mettre en œuvre ?

*Resp.* Ils en trouverent bien-tôt des modèles dans l'idée de la matière qu'ils contemploient. La connoissance

des lignes leur donna celle de la force de tel ou tel instrument , ils conçurent diverses machines , le coin , le levier , la vis , la rouë , qu'ils combinèrent en diverses manieres , & ils eurent la science qu'on appelle la *Méchanique*. De là sont venus les Maçons , les Charpentiers , les Menuisiers , les Serruriers , les Orfèvres , tous les Ouvriers qui travaillent sur la pierre , le bois , & les métaux.

*Dem.* Comment commença l'Arithmétique ?

*Resp.* Ceux qui s'apliquèrent à la Méchanique voiant qu'une force étoit double , triple , quattuple , décuple d'une autre , furent obligez dans la comparaison qu'ils firent des machines qui devoient servir à diférens Ouvrages , d'ajouter , de soustraire , de multiplier , de diviser : De sorte que le même objet qui leur fournissoit dequoi comparer des lignes , se découvrant à eux selon son unité , leur fournit encore dequoi comparer des nombres : car tous les nombres ne sont que l'unité répétée.

*Dem.* Quel est , je vous prie , cét objet ?

*Resp.* C'est cette idée infinie qui se découvre à chacun de nous selon qu'elle représente la matiere , & selon qu'elle représente les nombres : nous en parlerons dans la suite. Or comme cét objet est le même que celui sur lequel l'Auteur de la Nature a formé l'Univers , il n'est pas surprenant que les hommes aient sçu en quelque maniere imiter la Méchanique de la Nature.

*Dem.* Comment commença l'Astronomie ?

*Resp.* Habitans dans de vastes campagnes , & n'ayant point d'autre toit que le Ciel , ils furent plus frapés du Soleil & des Etoiles , que des autres objets. Ils remarquerent donc que le Soleil étant à un certain point dans la voute céleste , revenoit à ce même point après un certain tems : ils remarquerent deux points de cette sorte , à l'un desquels le Soleil revenoit dans un sens , pendant qu'il s'avançoit vers l'autre dans un sens tout opposé : ils remarquerent que dans sa cour-

se il s'écartoit & se rapprochoit de ces points, tantôt à droit, tantôt à gauche, mais toujours dans une parfaite régularité, & à une distance déterminée & égale de part & d'autre. Cela leur fit imaginer de grands & de petits cercles, & ensuite construire des Sphères. Remarquant aussi qu'à mesure que le Soleil montoit dans sa course, il commençoit à éclairer certains peuples, & cessoit d'en éclairer d'autres; & de plus, que selon qu'il haussait ou baissait, l'ombre que fait la Terre changeoit, ils marquerent par le calcul les différences de l'ombre, qui se trouve toujours exactement proportionnée au progrès que fait le Soleil; & ces différences marquées par des lignes furent la science des Cadrans, ou la *Gnomonique*. On partagea le tems comme l'on voulut, & les Mécaniciens eurent des règles sûres pour la fabrique des horloges. Enfin on remarqua que tous les corps célestes avoient des mouvemens où il se trouvoit une grande variété: on calcula ces mouvemens par rapport les uns aux autres: en calculant on

trouva le tems des Éclipses , & on fit diverses sortes d'années , suivant la diversité des révolutions des Planètes. Voila l'origine & le progrès de l'Astronomie.

*Dem.* N'a-t-on pas beaucoup abusé de cette science ?

*Resp.* Sous prétexte de ses grands avantages , il fut facile à ceux qui la possédoient , de persuader aux autres qu'ils pouvoient connoître l'avenir , & marquer le sort d'un chacun. L'intérêt & le desir d'une vaine réputation furent en cela de puissans motifs. L'Astrologie , qu'on appelle *judiciaire* , s'établit : & comme il est aisé d'imaginer telles & telles combinaisons , non seulement dans les Astres , mais encore dans toute la Nature , une imposture fut bien-tôt suivie d'une autre ; & on vit naître *Géomancie* , *Chiromancie* , *Negromancie* , & autres chimères ennemies du repos des hommes. Ce furent autant de taches pour les Mathématiques , qui n'y avoient pourtant aucune part : On fut si persuadé qu'elles avoient leur principe dans l'Astronomie , que dans

les premiers siècles de l'Eglise on apelloit encore *Mathématiciens* ceuz qui en faisoient profession.

*Dem.* Ne poussa-t-on point encore plus loin les Mathématiques ?

*Resp.* Les hommes apliquez à observer ce qui les environnoit, ne tarderent guères à remarquer que les objets leur paroissoient d'autant plus petitz qu'ils étoient plus éloignez ; ils reconnurent que cette différence de grandeur venoit de la variété que les diverses distances mettent dans les angles formez par les rayons reflexis des objets. Cela leur ouvrit le chemin de l'*Optique* ; & remarquant de plus en plus en combien de manieres on se trompoit quand on jugeoit de la distance, de la figure, & de la situation des objets par les perceptions q'on avoit à leur présence, ils observerent les circonstances de leurs distances : ils les tracerent sur un plan suivant les règles de la Géométrie, & ils aprirent ainsi la *Perspective*, qui jointe à la Méchanique forma les Peintres, & les Statuaires. On voit assez

*La Logique.* 39

que ces sciences dépendant de la vue ne pouvoient être que fort imparfaites avant qu'on eût examiné la structure de l'œil, & qu'on eût connu les refractions que souffrent les rayons de la lumière lors qu'ils en pénètrent les humeurs.

*Dem.* Les hommes ne s'arrêterent-ils qu'aux perceptions qu'ils recevoient par les yeux ?

*Resp.* Ils ne remarquerent pas moins les sons qui se formoient en conséquence de certains mouvemens de la langue ; & s'étant aperçus qu'ils prenoient des sons, tantôt plus hauts ou plus bas, tantôt plus graves ou plus aigus de la manière qu'il leur plaisoit, ils s'aviserent de mettre entre ces sons, des rapports semblables à ceux qui sont entre les nombres, & formèrent ainsi ce qu'on appelle *Tierce, Quarte, Quinte & Octave*, d'où la Musique est dérivée.

*Dem.* La Musique fut-elle, comme l'on dit, la mere de la Poësie, & de la danse ?

*Resp.* Tout cela se suivit. La mesure des consonances fut suivie

celle des mots & des expressions. On sçut donner diverses cadences à ce qu'on prononçoit ; & ainsi commença la Poësie , qui bien-tôt après fut employée à étaler des fables , & à augmenter la corruption du cœur humain. Or l'émotion que l'harmonie causa dans le sang , parut incontinent au dehors ; & le corps humain se trouva disposé de manière , que les esprits animaux , suivant les volontez de l'ame , prirent un cours qui répondoit exactement aux consonances de la voix ou de l'instrument. Ainsi les piés & les bras reçurent des mouvemens mesurez , & l'on dansa. Ce qui est encore merveilleux , c'est que ceux qui entendirent chanter , purent , sans sçavoir ce que c'est que rapports de sons , répéter des chansons , & se mettre en cadence ; & cela par le moien des traces que produisent sur le cerveau les inflexions d'une voix , & les mouvemens d'un danseur ; & en conséquence desquelles l'ame détermine les esprits animaux à couler ici & là.

*Dem.* Comment s'avisa-t-on de s'exposer sur la mer ?

*La Logique.* 61

*Resp.* A mesure que les hommes avançaient dans les sciences & les arts, ils cherchoient dans un Climat ce qu'ils ne trouvoient pas dans un autre. Ils se firent donc des chemins; & afin que la mer ne les empêchât pas de traverser tous les Climats, ou ne les obligât pas à faire de trop longs voyages, par le même art qu'ils s'étoient fait des maisons sur terre ferme, ils en fabriquèrent de propres à voguer sur les eaux: & avec le secours de leur Géométrie ils se déterminèrent des routes à la faveur des vents & des étoiles. Alors on parla de navigation, de manœuvre, de pilotage. Le commerce se grossit; & par la même invention la terre & la mer devinrent également des théâtres de guerre.

*Dem.* Les arts se sont-ils autant perfectionnez qu'on le dit?

*Resp.* Le fond d'où les premières idées de tous les arts ont été tirées étant inépuisable, il est évident qu'ils peuvent être perfectionnez de plus en plus; aussi voions-nous qu'on les perfectionne tous les jours.

*Dem.* D'où vient donc qu'on ne voit plus, par exemple, de *Phidias*, ni d'*Apelles* ?

*Resp.* Vous ne savez pas s'il n'y en a point. Mais quand il n'y en auroit plus, cela ne prouveroit point que les arts ne se perfectionnent pas ; mais seulement qu'il y a tel homme dont le tour d'imagination est singulier, & qui par cette raison est inimitable. Vous voyez donc que ç'a été en mesurant tout ce qui est capable de plus & de moins, comme l'étendue, les nombres, & le tems, que les hommes ont établi les fondemens de tous les arts. A mesure qu'ils avançaient dans leurs découvertes, ils faisoient des ouvrages qui répondoient à leurs idées ; & formoient ou excitoient des Ouvriers qui travailloient ou pour les nécessitez de la vie, ou pour la volupté & le luxe. Car vous devez principalement remarquer, que comme les hommes n'ont été excitez à s'exercer dans les sciences & dans les arts, que par les sentimens qu'ils ont eus à la présence des objets, ils n'ont jamais aussi

*La Logique.* 63  
envisagé que le bien du corps dans  
toutes leurs découvertes.

---

## CHAPITRE VI.

*Confusion dans les Sciences par les  
préjuges. Amour propre, Vanité,  
principes des inventions humaines.*

*Dem.* **Q**UELQUE soin que  
les hommes aient tou-  
jours pris pour donner au corps ce  
qu'il demande, n'ont-ils pas tou-  
jours senti qu'il étoit sujet à bien des  
maux ?

*Resp.* Ils ne l'ont toujours que  
trop senti : & ce fut par cette raison  
que comparant certaines qualitez in-  
ternes qu'ils s'attribuoient, avec l'ex-  
périence qu'ils avoient des plantes,  
& des autres choses que la terre four-  
nit, ils tenterent ce que nous apé-  
lons *Médecine*. Ils préparèrent donc  
ce qu'ils crurent capable de rafraichir  
ou de réchauffer les corps dans les-  
quels ils jugeoient que le *chaud* & le  
*sec*, ou le *froid* & l'*humide*, domi-

noient excessivement ; & ils composèrent sur le même principe des remèdes pour les blessures , & pour tous les maux extérieurs. De sorte que dans les premiers tems le Medecin , le Chirurgien , l'Apoticaire , ne firent qu'une même personne.

*Dem.* Ne sentirent-ils point aussi la nécessité de perfectionner cette science ?

*Resp.* Pour la perfectionner ils voulurent étudier la Nature , & d'abord ils travaillerent à résoudre les Corps , jugeant que par là ils en connoitroient la composition : il n'y eut point qu'ils ne fissent passer par le feu. Les Alambics , les Cornuës & le Charbon leur en firent sortir des sels , des huiles , & autres liqueurs. Ils jugerent de là que toutes ces choses étoient les premiers principes dont chaque Corps étoit composé ; ils n'eurent point d'égard aux changemens que le mouvement du feu apporte dans les parties , ils raisonnerent sur le témoignage de leurs sens. Leur science , qu'on appelle *Chymie* , fut , selon eux , le developement de la Nature ; ils

ils voulurent y assujettir le Corps humain , & il n'y eut rien qu'ils ne prétendissent en tirer.

*Dem.* Tous demeurèrent-ils dans le même préjugé ?

*Resp.* Quelques-uns tenterent d'arriver par la méditation à la connoissance de la Nature. Et ce fut ceux-là qu'on apella *Physiciens*. Mais s'étant mis à juger de tous les objets sensibles par les sentimens qu'ils avoient à leur présence ; & non point par l'idée véritable qui représente tous les Corps , la fausseté de la règle rendit la méditation inutile ; & bien loin de faire du progrès dans la Physique , ils en brouillèrent tous les principes ; ce qui fit qu'elle ne put être d'aucun usage à la Medecine.

*Dem.* Ne s'apliqua-t-on point à connoître plus particulièrement les causes des maladies du Corps humain ?

*Resp.* Pour les connoître & pouvoir juger des remèdes qui lui conviennent , on chercha ce qui y étoit renfermé ; & l'Anatomie devint célèbre. Mais les Anatomistes n'étant

pas exacts , s'arrêtant à ce qu'il y avoit de sensible , & ne raisonnant point sur l'idée de l'étenduë , ils ne purent pas beaucoup contribuer à faire de bons Medecins. C'est pourquoi l'Antiquité en a été si dépourvûë. Car quelque opinion qu'on ait des *Hypocrates* , on ne trouve dans leurs écrits que des observations, quelquefois assez bonnes , mais toujours sans principes & sans raisonnemens.

*Dem.* Pourroit on avec le secours d'une solide Physique , & d'une exacte Anatomie , venir à une connoissance parfaite de la Medecine ?

*Resp.* Pour y parvenir , il faudroit non seulement connoître le détail des innombrables petits canaux , & petits ressorts qui entrent dans la construction du Corps humain , & d'où dépend la circulation des humeurs ; mais encore sçavoir exactement le rapport que tous les remedes imaginables ont avec nos corps , & précisément la disposition actuelle de ces mêmes corps ; ce qui est infiniment au-delà de la portée de tout Esprit fini. Mais cela n'empêche pas que

ceux qui sur de bons principes étudient la Physique & l'Anatomie, ne puissent après beaucoup d'expériences travailler avec succès pour la santé du Corps humain : quoi qu'il y ait bien des occasions où il ne soit pas en leur pouvoir de réussir, tant à cause de l'état où se trouve la machine, qu'à cause que tout ce qu'elle renferme est abstrus.

*Dem.* Les hommes n'eurent-ils des précautions à prendre que contre les maladies corporelles ?

*Resp.* Pendant que les uns s'appliquoient à ce qui peut rendre la vie commode & agréable, à se conserver & à vivre : les autres peu contents de leur état, emploierent pour se mettre plus à leur aise & plus au large, ou la fraude, ou la violence. Alors le plus grand nombre se sentant menacé, le danger en excita quelques-uns à s'élever au dessus du sensible, & à consulter la Loi de justice, qui doit unir tous les hommes. Conduits par cette Loi, ils proposèrent des réglemens : & comme ce fut le plus grand nombre qui les reçut &

les apua, il n'y eut plus de contrevenant qui osât se déclarer, & qui ne fût intimidé par les peines décernées contre lui. Ce fut ainsi que commença la *Jurisprudence*, dont l'origine & la nature font assez comprendre que les Rois, & tous les Chefs des Peuples ont eu intérêt à s'en instruire les premiers. Or les réglemens qu'on avoit faits ne pouvant avoir un bon succès, que par la proportion qu'ils avoient avec ceux pour qui on les faisoit, la diversité des Nations, des génies, & des âges, y apporta une grande variété; ils varièrent encore par les changemens qui arriverent à divers Peuples, & ils ne purent manquer de se multiplier prodigieusement par mille cas où l'on se trouve, & que des Esprits bornez ne peuvent prévoir.

*Dem.* Ne connut-on pas bien-tôt qu'il ne suffisoit pas d'avertir les hommes, ou de les contraindre pour les soumettre à la Loi?

*Resp.* On le connut si bien, qu'on ne négligea rien pour leur faire de ces impressions qui nous inclinent

toûjours à faire ce qu'on souhaite de nous. De là vint l'Eloquence, ou l'art de persuader, qui consiste à figurer diversément le discours, & à sçavoir intimider, étraier, encourager, ateadrir, irriter, en un mot, faire naître les passions dont on a besoin.

*Dem.* Ne salut-il que de l'Eloquence pour gagner les Esprits ?

*Resp.* Chacun sentant qu'il étoit de son intérêt d'unir les uns, de diviser les autres, de se faire aimer de tous, chercha en soi même les moïens de rendre des pièges à l'amour propre. On mit en usage les flateries, les ménagemens, les complaisances; & il se forma ainsi une autre espèce de science, que nous apellons *Politique*, dont les Chefs de chaque Peuple firent leur science particulière.

*Dem.* Purent-ils avec leur politique parvenir à tout ce qu'ils se proposoient ?

*Resp.* Quand elle ne fut pas suffisante, ils y joignirent la force, c'est à dire, qu'on vit beaucoup de ménagement d'une part, & beaucoup de

violence de l'autre ; d'où s'ensuivit l'art militaire , que les hommes tirent en partie de la notion qu'ils avoient des lignes & des nombres , & en partie qu'ils imiterent des moïens dont ils se servoient contre les insultes des bêtes.

*Dem.* Quelles furent les suites de ce nouvel art ?

*Resp.* La désolation des terres , & la destruction des hommes. Cependant ceux qui sçurent y réussir se rendirent célèbres ; & le Peuple , soit qu'il les redoutât , ou qu'il les admirât , leur érigea des Statuës , & leur frapa des Médailles , qui sont aujourd'hui une nouvelle espèce de Sçavans par les faits importants qu'elles éclaircissent.

*Dem.* Ceux-là ne craignirent-ils point que le tems , malgré les Statuës & les Médailles , ne confondit leurs familles avec celles du commun des hommes ?

*Resp.* Pour en éviter le danger , ils préparèrent pour eux , & pour leurs descendans , des assemblages d'instrumens de guerre , d'animaux ,

de tout ce qu'il y'a dans les arts & dans la nature , peints en toutes les couleurs. Chacun fit son assemblage , qu'il attachâ à sa famille. Tout le monde depuis a voulu *blazonner* : & le desir de se distinguer rendant l'imagination féconde de plus en plus, on a mis en couleur , pour se faire valoir , jusqu'aux chimères de l'Esprit humain. L'origine de la Noblesse fut donc oubliée ; on ne se souvint plus que la prééminence étoit fondée sur l'obligation de travailler pour le bien public. On voulut de l'éclat & de la grandeur. On laissa les devoirs dont elle dépend. Et comme il est doux d'être grand sans travailler , chacun fit son possible pour parvenir à cet état , & la force en décida.

*Dem.* Retraced - moi , je vous prie , en peu de mots , la disposition générale du genre humain.

*Resp.* Tous dès l'origine du monde furent en mouvement. Les uns pour se conserver , pour s'agrandir ; les autres pour se distinguer , pour se parer , pour se donner des plaisirs. Ceux-ci pour attaquer : ceux-là pour se

défendre. Toutes les sciences, & tous les arts propres à cela se développoient de plus en plus. La seule science de nos devoirs envers le Créateur & le Prochain étoit ignorée. On sçavoit tout, excepté la Théologie & la Morale; quoique ces sciences soient non seulement les plus sublimes, mais encore les seules essentielles à l'homme, considéré comme créature raisonnable.

---

## CHAPITRE VII.

*Science d'Adam. Progrés de la corruption. Mauvais éfet de la Philosophie Païenne.*

*Dem.* **Q**UELLE fut la science du premier homme ?

*Resp.* Au même instant qu'il fut formé, toutes les sciences lui furent fournies, avec tous les arts qui en dérivent; parce que son corps étant entièrement soumis à son esprit, il pouvoit sans difficulté comparer tous les rapports & des lignes & des nombres,

bres , sur quoi les sciences exactes sont fondées. Mais ce qui se termine au bien du corps n'étoit pas capable de l'ocuper : Il connoissoit distinctement les attributs de son Créateur , & les biens qu'il en recevoit. C'étoit de quoi il s'occupoit. Il connoissoit parfaitement ses devoirs par rapport aux deux parties , le corps & l'ame , dont il étoit composé , & par rapport aux attributs divins. C'étoit sa Philosophie.

*Dem.* Ne perdit-il pas par son péché toutes ces grandes connoissances ?

*Resp.* Sa desobéissance fut suivie de la révolte de son corps , & cette révolte d'une multitude de sentimens , qui ne sollicitoient l'ame que pour ce corps. Mais il se souvenoit de l'état d'où il étoit tombé : ses premières connoissances lui étoient demeurées ; & malgré les importunités de ses sens , malgré les confusions qu'ils jettoient dans son ame , il pouvoit comparer un état avec l'autre , l'état du péché avec celui de l'innocence. On ne peut douter après cela qu'il

ne marquât continuellement à ses enfans ce qui fait le véritable bonheur de l'homme , la différence des biens du corps & de ceux de l'ame ; leur dépendance , leur destination , & le remède qui lui avoit été marqué pour les maux où ils se trouvoient tous également engagez. Il est même certain , qu'instruit & affligé comme il étoit , il leur parloit sur son malheur , & leurs devoirs , de la maniere la plus forte & la plus touchante , & ne disoit rien qui ne répandit une vive lumiere dans leur esprit. Aussi savons-nous que plusieurs de ses enfans furent extrêmement touchez de Dieu , & ne sentoient point , pour ainsi dire , à la terre.

*Dem.* Comment se peut-il donc faire que le plus grand nombre tombât dans les déréglemens horribles que nous savons ?

*Resp.* C'est que n'ayant pas l'expérience qu'avoit leur pere ; & que d'ailleurs les sentimens qu'ils avoient à la présence des corps , les rabaisant continuellement vers celui dont ils étoient chargez , ils perdirent bien-

tôt l'attention aux vérités sanctifiantes qui leur avoient été transmises. Alors ils se livrèrent à leurs sens, & ne voulurent sçavoir que ce qui pouvoit contribuer au bien du corps. Les idées du vrai bien se brouillèrent de plus en plus, & dans la suite des générations les choses alerent de mal en pis. Aussi voions-nous qu'à peine trouvoit-on un homme qui fût fidèle à Dieu.

*Dem.* Ne falloit-il pas cependant que Dieu exécutât les desseins qu'il avoit sur le genre humain ?

*Resp.* Ce fut par cette raison que Dieu ouvrit une nouvelle voie aux hommes. Il les fit rapeller par le récit des choses passées, par des promesses magnifiques, dans lesquelles la vraie Philosophie étoit retracée & proportionnée à tous. Néanmoins peu la reçurent en comparaison de ceux qui la méprisèrent, peu sçurent la soutenir; elle fut restreinte dans la suite à une seule famille, encore s'y confondoit-elle à tous momens. Pour les Nations, elles suivirent généralement leurs voies, & ne vouloient

point d'autre loi que celle des sens.

*Dem.* Avoient-elles perdu l'usage de la Raison ?

*Resp.* La Raison ou la lumière naturelle n'a jamais été éteinte dans personne. Mais vous eussiez dit que les hommes ne la consultoient que pour s'enfoncer de plus en plus dans les ténèbres. En effet voulant accorder le sentiment qu'ils avoient de leur dépendance, & je ne sçai quelle idée confuse de vertu qui leur restoit avec leur sensualité, non seulement ils firent autant de Divinités qu'il y avoit d'êtres, dont ils pensoient recevoir du bien & du mal; mais encore ils attribuèrent à ces Divinités les passions les plus folles & les plus honteuses, & se réglèrent ainsi sur les chimères qu'ils s'étoient faites.

*Dem.* Mais n'y eut-il pas des Philosophes ?

*Resp.* Il est vrai que quelques-uns voulant se distinguer du vulgaire, se mirent à condamner les maximes communes, & à moraliser: mais ces nouveaux Philosophes ne tenant pas le fil des vérités, & étant animez

*La Logique.* 77

d'un esprit tout contraire à celui qu'elles demandent, ne guérissent de rien par leurs discours, & augmentèrent l'orgueil. Ainsi le mal croissoit toujours, & paroissoit desespéré lors que JESUS-CHRIST parut.

*Dem.* La Doctrine de JESUS-CHRIST n'a-t-elle pas rétabli la Philosophie & la Théologie primitives ?

*Resp.* JESUS-CHRIST a apporté toutes les lumières dont nous avons besoin pour retrouver les voies de la vérité & de la justice. Il s'est proportionné à tous. Cependant dans la suite des tems, des Esprits trop vifs & trop subtils, sous prétexte d'accorder sa Doctrine avec les premiers principes de la Raison, la chargerent de questions épineuses & difficiles. Dans cette vûë ils mirent en œuvre la Philosophie qu'ils avoient héritée des Païens, & on vit paroître une sorte de Théologie qu'on emploie également pour soutenir pour & contre la vérité. Les vaines distinctions, les divisions frivoles s'y sont nécessairement multipliées; parce que les hom-

mes n'ont pas d'autres moïens pour soutenir leurs préjugés quand une fois ils se sont mis en tête d'accorder de faux principes avec des vérités constantes.

*Dem.* Qu'est-il arrivé de là ?

*Resp.* Il en est arrivé que la Morale, qui dépend des idées pures, communes à tous les Esprits, comme les Arts dépendent des Sciences, n'est point traitée avec la clarté & la dignité qu'elle demande.

*Dem.* Ne sçavons-nous pas assez ce qu'il faut croire & ce qu'il faut faire ?

*Resp.* Je veux que nous le sçachions. Faute de bons principes, l'Esprit ne reçoit point cette lumière qui lui convient, & qui lui donne de la force & de l'ardeur. Il est assez étrange que les Sciences, qui n'ont pour but que les biens de la vie présente, se perfectionnent tous les jours ; & que celles d'où dépend la perfection de l'Esprit, soient presque entièrement négligées.

*Dem.* Par quelles voies pourrai-je m'établir dans les bons principes ?

*Resp.* Il faut pour cela entrer dans la Métaphysique.

*Fin de la Logique.*



LA  
METAPHYSIQUE.

---

CHAPITRE I.

*Comment nous connoissons nôtre ame.  
Différence de l'idée claire, & du  
sentiment intérieur. Nos manières  
de connoître sont proportionnées à  
nôtre état.*

*Dem.* **D**ites-moi, je vous prie,  
ce que c'est que la Mé-  
taphysique.

*Resp.* C'est la connoissance de la  
nature des substances & de leurs pro-  
priétés : c'est une science qui nous dé-  
couvre ce que nous sommes & le prin-  
cipe de nos devoirs ; c'est la science  
des sciences. Sans la Métaphysique, ce  
qu'on sçait n'est qu'un amas confus,  
**D** iij

80 *La Métaphysique.*

une vanité & une pure affliction d'esprit.

*Dem.* Combien y a-t-il de sortes de substances que nous pouvons connaître ?

*Resp.* De trois sortes. L'Etre ou Dieu, l'esprit, & le corps. L'Esprit ou l'ame est celle que nous connoissons la premiere.

*Dem.* Apprenez moi s'il vous plait ce que c'est que l'ame.

*Resp.* Quand je consulte les anciens Philosophes pour sçavoir ce qu'elle est, les uns me disent que c'est un feu; les autres, que c'est un air; d'autres prétendent que c'est une vapeur; & d'autres, que c'est une harmonie. Si je consulte les modernes ils ne me disent autre chose, sinon que l'ame n'est pas un corps. Les premiers marquent sensiblement qu'ils n'ont consulté que l'idée du corps, lors qu'ils ont voulu parler de l'ame, & qu'ils ont confondu les idées de ces deux substances. Et les autres font bien entendre que l'ame est - ce dont ils n'ont point d'idée claire & distincte.

*Dem.* Comment apprendrons nous

donc ce que c'est que l'ame ?

*Resp.* Nous l'apprendrons en consultant à la manière des Modernes l'idée de la matière. Car en n'attribuant à la matière que ce que l'on conçoit clairement renfermé dans l'idée qui la représente, on se trouve rempli de sentimens & de pensées qui n'ont nul rapport à cette idée, & qui par conséquent sont nécessairement les modalités d'une seconde sorte de substance.

*Dem.* Cela nous apprend-il ce que c'est que l'ame ?

*Resp.* Non pas précisément ; mais du moins cela nous la fait distinguer d'avec le corps ; ou nous fait voir évidemment qu'il y a deux substances dans l'homme, l'une qui n'est que mobile & divisible, l'autre qui n'est que sensible & pensante.

*Dem.* Comment donc appellerons-nous l'ame ?

*Resp.* Nous l'appellerons Esprit. Cela ne veut dire autre chose sinon que l'ame n'est pas un corps. Mais que voulez-vous, il faut se contenter des idées qu'on peut avoir. L'ame est une intelligence qui ne pouvant être sans

82 *La Métaphysique.*

se sentir elle même, a pour essence la pensée. Ce n'est pas encore assez pour bien des gens, mais au fond cela suffit.

*Dem.* Marquez moi, s'il vous plaît, comment cela suffit ?

*Resp.* C'est assez, ce me semble, que nous connoissons présentement notre dépendance & notre immortalité, les deux principes de la soumission à la loi divine, & du détachement des biens de la terre. Or il est certain par tous les sentimens qui se passent en nous sans nous, que l'ame est dépendante. Et quand on a reconnu qu'elle est toute autre chose que le corps, on ne peut douter qu'elle ne soit immortelle.

*Dem.* Quelle est donc l'idée que nous avons de notre ame ?

*Resp.* Nous en avons une idée qui nous convainc, mais qui ne nous éclaire pas. Nous éprouvons au fond de nous mêmes que nous sentons & que nous pensons. Nous le sçavons avant toute autre chose, & par conséquent la connoissance que nous avons de notre ame ou de son existen-

ce a non seulement toute la certitude que nous pouvons désirer, mais encore précède toutes les autres connoissances. Souvenez - vous bien que nous connoissons nôtre ame, *certainement*, mais non pas *évidemment* ?

*Dem.* Quelle différence mettez - vous entre connoître *certainement* & connoître *évidemment* ?

*Resp.* On connoît *certainement* ce qu'on sent intérieurement sans en pouvoir comparer les rapports. On connoît *évidemment* ce qu'on aperçoit, de manière qu'on en peut mesurer exactement les rapports.

*Dem.* Quels sont ces rapports qu'on peut ou qu'on ne peut pas exactement mesurer.

*Resp.* Ce sont les modalitez de l'ame & les modalitez de l'étendue. Vous pouvez mesurer exactement un cercle, un triangle, un quarré, & marquer précisément de combien tel cercle ou tel quarré est plus grand ou plus petit que tel autre cercle ou tel autre quarré. Mais pourriez vous mesurer un plaisir ou une douleur, & marquer de combien tel plaisir surpasse un autre plaisir ? Dvj

84 *La Métaphysique.*

*Dem.* Pour quoi connoissons nous par des voies si différentes deux substances qui nous regardent également ?

*Resp.* C'est que d'une part nous ne devons nous connoître présentement , qu'autant qu'il faut pour nous convaincre de nos misères , & découvrir l'état qui nous convient , & que de l'autre nous sommes obligez de travailler sur la matiere pour la conservation de nos corps. L'Idée qu'on a de l'ame est vive & pénétrantè , sans porter avec elle cette lumiere qui fait distinguer tant de justes rapports ; parce qu'encore un coup , nôtre devoir ici bas n'est pas de contempler nos perfections , mais de nous humilier & d'agir conformément à la loy éternelle qui nous est manifestée. Et l'idée du corps ou de la matiere est claire & lumineuse , parce que sans cette clarté on ne pourroit sçavoir les Arts nécessaires à la vie.

*Dem.* Marquez moi je vous prie ; tout ce que peut signifier le mot d'idée.

*Resp.* On entend par ce mot tout ce qui est présent à l'esprit , c'est à di-

*La Métaphysique.* 85

re, ou un objet immense & immuable & universel, qui emporte l'existence de la chose représentée comme l'idée de l'infini dont nous parlerons après; ou un modèle qui tout parfait qu'il est n'a point de liaison nécessaire avec ce qu'il représente, comme l'idée de l'étendue, dont nous parlerons aussi dans son lieu: ou pour un sentiment intérieur qui ne nous éclaire pas, mais qui nous convainc absolument, comme l'idée de l'ame.

*Dem.* Quel danger y auroit-il que l'ame pût contempler tout ce qu'elle est & connoître clairement ses perfections?

*Resp.* Elle coureroit risque de n'admirer qu'elle même? Voyez un Géomètre, il oublie souvent ses amis, sa femme, ses enfans, il s'oublie presque lui même. Le plaisir de sa science l'emporte; & pourtant les vérités qu'il compare ne sont que des rapports de lignes & de nombres, foibles & stériles spéculations. Que seroit ce donc s'il contemploit avec la même clarté l'idée de son ame, idée qui surpasse autant celle de la matière, que l'a-

80 *La Métaphysique.*

me est au dessus du corps. N'étant pas faits pour nous admirer nous mêmes, la providence du Créateur est telle, que d'une part nos perfections nous sont cachées, afin que nous ne nous tournions que vers nos devoirs; & que de l'autre nous recevons toutes les idées qui nous sont nécessaires pour nous conduire dans cette vie, afin que la société subsiste. Assurément rien ne pouvoit être plus sagement ordonné.

*Dem.* Ne faut-il pas cependant que nous connoissions parfaitement ce que nous sommes?

*Resp.* Nous le connoissons quand nous ne serons plus engagez dans la matière; quand rien ne nous empêchera de contempler l'Être parfait; quand il nous manifestera tout ce qu'il est. L'Âme alors effacée pour ainsi dire, par la souveraine beauté, ne songera pas à s'admirer, elle ne pourra s'occuper que de l'Auteur de son bonheur & de sa gloire.

---

CHAPITRE II.

*Region des Esprits. Comment l'ame  
est unie au corps. Etat des ames  
après la mort.*

*Dem.* **P**EUT-ON sçavoir où habite  
l'ame dans le corps ?

*Resp.* Les uns établissent son *siège*  
dans le cerveau ; les autres dans le  
cœur ; & d'autres n'ont pas trop du  
corps entier pour la placer. Ces der-  
niers expliquent d'abord comment el-  
le sent & agit par tout le Corps. Les  
premiers sont obligez de la faire agir  
comme un Roy qui n'a qu'à donner  
ses ordres , & qui du lieu où il est ,  
voit qu'on les exécute dans toutes les  
parties de son Roiaume. Tous pren-  
nent une fausse règle pour répondre  
à la question.

*Dem.* Quelle est cette règle qu'ils  
prennent.

*Resp.* Ils jugent de la demeure  
de l'ame par les sentimens qu'ils  
éprouvent. Il est vrai que ces senti-

88 *La Métaphysique.*

mens sont autant de preuves invincibles de l'existence de l'ame. Mais il faut prendre garde que quelque part où l'on place cette substance, on ne remarquera point de différence dans l'état où l'on se trouve, si on suppose qu'elle reçoit toujours les mêmes sentimens par rapport à tel corps.

*Dem.* Mais pouvez - vous vous empêcher de croire que c'est votre cerveau qui raisonne, & votre cœur qui desire ?

*Resp.* Si c'est l'ame qui desire & qui raisonne, le cœur & le cerveau ne font rien ; il ne s'agit donc que du lieu où elle desire & raisonne : je ne m'empêcherai pas de sentir qu'elle raisonne dans mon cerveau, & qu'elle desire dans mon cœur ; mais je m'empêcherai bien de juger qu'elle habite ni dans l'un ni dans l'autre, & qu'il y ait une liaison nécessaire entre sa présence en tel lieu, & le sentiment que j'y rapporte.

*Dem.* Ne se pourroit - il point faire absolument, qu'une trace au cerveau fut une pensée, & un mouvement d'esprits animaux, un désir, d'où

*La Métaphysique.* 89  
résulteroient des raisonnemens selon  
les divers cours & les diverses situa-  
tions des esprits ?

*Resp.* Si vous apercevez quelque  
rapport entre une trace & une pensée ,  
quelque ressemblance entre un mou-  
vement de quelques petites parties du  
sang & un raisonnement , attribuez à  
la matière tous vos jugemens & tous  
vos desirs : mais si vous voyez com-  
me je voi , que ces choses sont si dif-  
férentes , que rien ne peut être plus  
différent , plus éloigné , plus dissem-  
blable , ne jugez pas contre vos idées  
contre ce qui frappe le plus vôtre es-  
prit , autrement je n'aurois rien à  
vous répondre..

*Dem.* Comment nous y prendrons  
nous donc pour découvrir la demeu-  
re de l'ame ?

*Resp.* Il faut se souvenir de la dif-  
férence de l'esprit & du corps. Un  
Esprit sent , conçoit , aperçoit : un  
corps n'a plus les mêmes qualitez. Il  
n'en a point d'autres que d'avoir une  
certaine étendue , d'occuper un certain  
espace , & de recevoir tels & tels mou-  
vements. Cette différence des deux na-

tures, leur établit deux demeures bien différentes.

*Dem.* Pourrois - je dire comme l'homme de la Comédie ? *Le moi qui suis icy & le moi qui suis là ?*

*Resp.* Parions sérieusement, il n'y a point deux *moi* en vous. Votre *moi*, c'est votre esprit ; car c'est lui seul qui reçoit toutes vos idées & tous vos sentimens, qui sont les seules choses où vous vous trouvez vous même.

*Dem.* Le corps & l'ame ne pourroient - ils pas se communiquer l'un à l'autre leurs qualitez, & habiter ainsi en même region ?

*Resp.* Par cet accommodement, comme l'ame pourroit habiter dans le corps, le corps pourroit habiter dans l'ame : concevez - vous bien cette alternative d'habitation ? Ou ne concevez - vous pas mieux qu'un esprit n'ayant ni longueur ni largeur ni profondeur ne peut habiter parmi les corps, qui de leur nature sont longs, larges & profonds. Certainement si l'ame residoit dans quelque partie du corps, elle sçauroit du moins quelle est cette partie & comment elle est faite. Elle ne

pourroit pas la pénétrer comme on prétend qu'elle fait sans la connoître.

*Dem.* Où sera donc l'Âme si elle n'est pas dans le Monde corporel ?

*Resp.* Pendant que votre Corps se promène dans des espaces, ne vous apercevez vous pas souvent que votre esprit raisonne & fait des comparaisons sur différens rapports qui se présentent à lui. C'est là sa maniere de se promener. La lumière où il découvre ce qu'il compare, est pour lui ce que les espaces sont pour le corps, C'est son habitation.

*Dem.* L'Esprit ne porte-t-il pas en lui-même sa lumière, ou n'est-il pas sa lumière à lui-même ?

*Resp.* Si la lumière qui conduit l'esprit étoit l'esprit lui-même, il ne verroit rien de distingué de lui-même, Ce qui n'est pas ainsi.

*Dem.* Mais si nous ne voions pas que ce qui nous éclaire soit nous mêmes ; ne sentons nous pas que c'est une chose habitante en nous, & qui fait comme partie de notre nature ?

*Resp.* Ne confondons rien s'il vous plait ; Vous concevez une étendue

92 *La Métaphysique.*

infinie & votre esprit est fini. Le fini peut-il contenir l'infini ?

*Dem.* Sans contenir l'infini, ne peut-il pas contenir les idées particulières qui font la lumière ?

*Resp.* Peut-être le pourroit-il, si vous n'aviez pas une infinité de ces petites idées. Car vous concevez par exemple si vous voulez, une infinité de triangles, de cercles & de quarrés différens. Pour loger tant d'idées il faudroit un magasin proportionné ; & malheureusement votre esprit aussi bien que le mien a des bornes fort étroites.

*Dem.* Notre lumière & nos idées étant hors de nous, d'où vient que nous nous les approprions, sans même que nous pensions à nous les approprier ?

*Resp.* Cela vient de ce que toute idée qui agit sur notre esprit, produit en nous une perception qui n'est point différente de l'esprit, ou qui est l'esprit même modifié de telle ou telle manière. On confond l'effet avec la cause, parce que rien n'est plus intimement uni. Mais pensez y un peu,

& vous verrez que bien que votre perception soit vous même, l'objet intérieur que vous apercevez est pourtant fort différent de ce que vous êtes, que vous le voyez sans penser à vous même ; ce qui ne pourroit être s'il en étoit la modification. Vous comprendrez mieux tout cecy dans la suite.

*Dem.* Que devons nous en conclure présentement ?

*Resp.* Vous en conclurez que tous les esprits habitent dans une lumière immuable, éternelle, commune à tous.

*Dem.* D'où sçavez - vous qu'elle a toutes ces qualitez ?

*Resp.* C'est que tous les esprits connoissent les mêmes véritez, & ne les trouvant point en eux mêmes, c'est une nécessité qu'ils participent tous au même objet, & ces véritez n'étant point sujettes au changement, & se présentant à l'esprit comme ne pouvant ni finir ni commencer, il faut que l'objet qui les renferme soit immuable & éternel, un & indivisible.

*Dem.* Cét objet pourroit - il être autre chose que Dieu même ?

*Resp.* Il ne le peut pas, puis qu'il a des attributs qui ne conviennent qu'à Dieu. Cét objet est donc Dieu, tant que lumière, ou sagesse & raison universelle. Aussi n'y a-t-il que Dieu qui soit au dessus des esprits, & qui par conséquent leur puisse donner la perfection qu'ils reçoivent de ce que nous apellons leur lumière.

*Dem.* Comment sont donc unis le corps & l'ame qui ont dans leur union des demeures si différentes?

*Resp.* Ces deux substances ne pouvant être mêlées, ou confonduës ensemble, leur union n'a rien d'approchant de ce que vous apercevez par les sens. Elle est fondée précisément sur l'action continuelle du Créateur. C'est cette main toute puissante qui forme tout le commerce qui est entre les corps & les esprits, parce qu'elle seule peut agir sur l'une & sur l'autre substance.

*Dem.* Quelle raison avez vous de l'assurer ainsi?

*Resp.* C'est que Dieu seul connoit parfaitement son ouvrage, c'est que lui seul peut en faire ce qu'il lui plait,

& par la connoissance qu'il en a , en tirer ce qu'il s'est proposé.

*Dem.* En quoi consiste l'action de Dieu sur le corps & l'ame ?

*Resp.* Les intelligences n'agissant que par leur volonté, l'action du Créateur n'est autre chose qu'une volonté constante d'agir dans une substance, à proportion de ce qui se passe dans l'autre. Ainsi ne pouvant y avoir dans les corps que des mouvemens , ni dans les ames que des sentimens ou des pensées , il faut que Dieu agisse dans l'ame à proportion des mouvemens du corps , & dans le corps à proportion des sentimens ou des pensées de l'ame , d'où résulte l'union de l'un & de l'autre.

*Dem.* La volonté du Créateur étant constante , comment cette union cesse-t-elle ?

*Resp.* Elle cesse parce que Dieu a voulu qu'elle dépendit d'un principe corporel qui ne peut durer long tems. Ce principe n'est autre chose que l'ébranlement de cette partie du cerveau , où aboutissent tous les nerfs.

*Dem.* Pour quoi vous arrêtez vous

à cette partie plutôt qu'à une autre ?

*Resp.* C'est que l'expérience fait voir que lorsque l'action d'un objet qui fait impression sur le corps ne se transmet pas jusqu'au cerveau, où elle ne peut se transmettre que par le moyen des nerfs, nous n'avons aucun sentiment de cet objet.

*Dem.* Mais s'ensuit-il que l'union de l'ame avec le corps dépende de cet ébranlement ?

*Resp.* C'est de là que dépend cette suite de sentimens & de pensées de l'ame, qui ont rapport au corps selon le décret libre & éternel du Créateur. L'union de l'ame & du corps en dépendent, la vie & la mort en dépendent donc aussi.

*Dem.* Dites-moi, je vous prie ; comment nous vivons & nous mourons.

*Resp.* Pendant que le corps est bien disposé, ou que tous les nerfs, dont les filets s'étendent depuis le cerveau jusqu'aux extrémités du corps, sont en état de recevoir les impressions de dehors, & de les transmettre d'un bout à l'autre, pendant que la circulation  
du

du sang se fait bien & qu'il y reste des esprits, tous les mouvemens qui se passent dans les organes sont suivis de divers sentimens de l'ame, qui la déterminent à chercher ce qui peut les perpétuer en elle, s'ils sont agréables; & à éviter ce qui les produit s'ils sont incommodés. L'ame alors est tournée vers le monde présent; & cela s'appelle *vivre*. Mais quand le corps est déconcerté, quand les ressorts par le moyen desquels le mouvement des nerfs se communiquoit jusqu'au cerveau ne jouent plus, ou que le sang ne circule plus & ne fournit plus d'esprits, l'ame n'a plus de part au monde, parce qu'alors elle n'a plus de sentiment ni de volonté par rapport à un corps, & cela s'appelle *être mort*. Ainsi, dans la vie le Créateur porte continuellement son action du monde où habitent les corps à celui où habitent les esprits, d'une substance à l'autre; & dans la mort, cette correspondance n'a plus lieu par les raisons que nous avons vues.

*Dem.* En quel état se trouve l'ame quand cette correspondance a cessé?

E

98 *La Métaphysique.*

*Resp.* L'Âme alors ne connoît plus les choses humaines, elle ne sçait plus ce que c'est que parens & amis : tout ce qui s'appelle grandeur, magnificence, richesses, non seulement s'éclipse pour elle, mais encore elle ne sçait plus en quoi tout cela consiste. Âge, sexe, condition, profession, tout cela lui est inconnu. Ces sortes de connoissances périssent nécessairement avec la cause qui les entretenoit, mais l'âme ne change ni de lieu ni de nature. Elle est toujours *substance qui pense*; & elle habite toujours dans la lumière qui renferme tous les esprits, en Dieu comme Raison; & de plus comme rémunérateur ou vangeur, lors qu'elle est séparée du corps.

*Dem.* L'Âme séparée du corps n'ayant plus d'idée de ce qui se passe, ou de ce qui se passoit dans le monde, peut elle connoître ce qu'elle a fait étant unie au corps?

*Resp.* Elle a reçu des habitudes à proportion des sentimens qu'elle a reçûs & de ses actes réitérez. Ces habitudes lui restent, elle les voit; & toujours pénétrée de la loi vivante sur

laquelle nous devons nous conduire, elle connoit si elle est juste ou injuste, & elle sent en même tems, par l'efficacité de cette loi, la peine due à ses désordres, ou la récompense due à sa justice. Voilà ce que nous présente l'idée d'une créature libre, qui pense & qui raisonne, qui peut choisir entre le bien & le mal.

*Dem.* Ne se peut-il pas faire que Dieu redonne aux âmes les connoissances qu'elles perdent par leur séparation d'avec le corps ?

*Resp.* Dieu fait ce qu'il lui plaît : & il fait toujours tout ce qui est nécessaire pour la perfection de son ouvrage, & pour punir ou récompenser les âmes.

*Dem.* Ne peut-on point découvrir aussi quelle société les âmes séparées de leurs corps ont entr'elles.

*Resp.* Les âmes bien heureuses ont entr'elles une société toute divine. Mais si nous n'avions pas l'expérience du commerce qui peut être entre nous par le moyen du corps, aurions nous pu concevoir cet art merveilleux que Dieu a trouvé pour lier les hommes entr'eux,

en leur donnant avec l'usage de la parole une infinité de divers sentimens que les uns ont par raport aux autres & qu'ils expriment comme il leur plaît ? Nous ne devons pas à plus forte raison nous étonner si nous ne concevons pas comment les esprits traitent les uns avec les autres dans la société éternelle. Nous le sçaurons un jour , & il nous seroit inutile à présent de le sçavoir.

*Dem.* Croiez - vous que le retour de quelque mort fut inutile pour nous apprendre des nouvelles de l'autre monde ?

*Resp.* Hé que pourroit - on apprendre d'un mort qui se mêleroit de parler ? Parleroit - il ce mort à tout le monde ? Tout le monde le croiroit - il sur sa parole ? Quand on ne rentre pas en soi - même : quand on n'écoute ni la Loy ni les Prophètes , on n'a guère de disposition à croire ce que pourroit dire un mort qu'on prendroit pour un phantôme & qu'on fueroit comme un spectre. Croiez - moi , votre raison conduite par la Foy vous découvrira mieux vos devoirs que ne

seroient sous les prodiges que demandent les incredules.

CHAPITRE III.

*Objet immediat de l'ame. Sources des ténèbres de l'entendement, & du dérèglement de la volonté. Comment le desordre se transmet.*

*Dem.* L'Amé étant seule capable d'apercevoir & de sentir, & habitant une région si éloignée du monde corporel, comment peut'elle voir ce qui s'y passe?

*Resp.* Ne vous y trompez pas, elle ne voit ni ne sent les étendues corporelles en elles mêmes. Le soleil, tous les ouvrages de la nature & de l'art frappent nos yeux, mais leur action ne va point jusqu'à l'ame, qui seule a la faculté de voir. Les petites parties dont est composé ce qu'on appelle parfums frappent nos narines, mais elles n'ont point d'accez à l'ame qui seule éprouve les odeurs. Un air agité par des voix ou par des instru-

102 *La Métaphysique.*

mens de musique, agit sur nos oreilles avec une infinité de différentes proportions, mais cela ne s'étend point jusqu'à la région de l'ame, qui seule éprouve des consonances. Par tous les alimens que nous prenons notre palais est agité en mille manières différentes; mais toute cette agitation se termine au cerveau, & ne va point jusqu'où habite l'ame, qui seule est capable de goût. Une infinité de différens corps touchent & choquent le nôtre. Mais l'ame qui seule peut sentir est comme dans un fort que rien d'extérieur ne peut percer.

*Dem.* Qu'est-ce donc qu'elle voit & qu'elle sent ?

*Resp.* Pendant que les nerfs qui sont les organes des sens sont ébranlez; l'objet qui l'éclaire & qui la pénètre, qui seul est lumière, ou visible par lui même, se présente à elle sous une infinité de formes différentes par la variété des sentimens qu'il lui imprime en conséquence des divers ébranlemens que reçoit le cerveau. C'est à dire, que pendant que les corps se poussent les uns les autres

sans se connoître ni se sentir, sans avoir rien d'aprochant de ce qu'on appelle *perception*; l'ame habitante du pais qui lui convient reçoit par l'action & de la seule main de son Créateur, & les biens & les maux qu'elle croit recevoir d'un monde où il n'habite que des corps ténébreux & impuissans: préjugé par lequel son entendement se confond & sa volonté se dérégle.

*Dem.* Qu'est - ce que l'entendement ?

*Resp.* C'est la faculté qu'a l'ame de contempler la lumière commune à tous les esprits.

*Dem.* Qu'est - ce que la volonté.

*Resp.* C'est le transport de l'ame vers le bien que sa lumière lui découvre, ou dont le sentiment l'avertit.

*Dem.* N'est ce pas l'entendement qui juge & qui discerne le bien ?

*Resp.* L'Entendement ne juge de rien, il ne fait que recevoir les idées: c'est la volonté qui les compare, qui délibère, qui choisit, qui suit ce qui lui paroît le plus convenable. L'Entendement lui est soumis, elle tire de lui ce qu'il lui plaît. E iij

*Dem.* L'Âme tire-t-elle d'elle-même sa volonté ?

*Resp.* Comme l'âme ne tire d'elle-même aucune connoissance, elle ne tient point aussi d'elle-même le mouvement qu'elle a pour le bien : cela paroît assez en ce qu'il ne lui est pas libre de l'aimer ou de ne le pas aimer. C'est son Créateur qui la transporte ; & comme il n'y a que lui qui soit le vrai bien, il est évident qu'il ne la peut transporter que vers lui-même.

*Dem.* L'Âme ainsi éclairée de la lumière de Dieu même, & transportée par la volonté de Dieu vers lui-même, peut-elle tomber dans l'erreur & dans le dérèglement.

*Resp.* Elle ne le peut que trop ; & ce qui la jette dans le précipice, c'est que selon les loix de la nature elle reçoit à la présence des objets sensibles une infinité de sentimens divers ; séduite par leur vivacité, elle juge que son bonheur en dépend, elle se repose sur ces objets, elle s'y attache, elle les aime, elle devient ainsi esclave des faux biens & passe continuellement de l'un à l'autre.

*Dem.* Quelles sont ces loix de la nature qui la rendent si esclave ?

*Resp.* Ce sont les loix de la communication des mouvemens & celles de l'union de l'ame & du corps. Par la première de ces loix il se fait en conséquence du choc des corps une suite de mouvemens que nulle puissance ne peut suspendre : par la seconde qui n'est pas moins inviolable, les mouvemens qui se transmettent jusqu'à un certain endroit du cerveau sont suivis des sentimens de l'ame.

*Dem.* Ne peut on malgré ces sentimens chercher le véritable bien ?

*Resp.* Pensez y un peu, vous verrez si nous le pouvons. Nous buvons, nous mangeons, nous nous promenons, mille objets nous passent devant les yeux, mille autres objets nous frappent les oreilles, il se passe à chaque instant mille & mille mouvemens dans nos corps, comment l'ame ne seroit elle pas dans une espèce d'étourdissement par les sentimens qui sont liez à tant de mouvemens divers ? Peut on aimer invinciblement le plaisir, aimer un corps, n'être solici-

té que pour lui par les impressions qu'on reçoit de toutes parts ; peut-on dis-je se trouver en cet état, & s'appliquer à un bien qui ne se fait point sentir ?

*Dem.* Ne peut-on pas s'élever au dessus des sens, & découvrir la vérité ?

*Resp.* Pour la découvrir il faut de l'attention ; & quelle attention peut-on avoir au milieu de tant de sentimens ? Le plaisir & la douleur n'étant que l'ame même diversément modifiée, il faut qu'elle cede à l'un & à l'autre ; ses volontez ne sont donc plus déterminées que par ses sentimens. Où pourroit elle après cela se porter, sinon vers les objets par lesquels elle goûte une espèce de bonheur, & sans lesquels elle ne sent que des peines ?

*Dem.* Cét état convient-il à une créature que Dieu n'a faite que pour lui ?

*Resp.* Il ne lui convient nullement ; mais remarquez que si l'ame est emportée vers les objets sensibles, ce n'est que par les loix de la nature ;

& que non seulement Dieu suspend ces loix quand il lui plaît, mais encore que nous ne pouvons y être assujétis que dans un certain état. Une ame juste qui seroit toujours demeurée soumise à Dieu sans se tourner ni à droit ni à gauche, ne dépendroit point de ces loix, & elles n'auroient lieu en elle qu'autant qu'elle le voudroit pour la conservation de son corps. Il y a une autre loi qui est un ordre inviolable, suivant lequel une ame, qui par sa nature est au dessus du corps, ne peut dépendre des mouvemens de ce même corps, & n'y est par conséquent unie qu'autant & si peu qu'il lui plaît, d'autant qu'elle régle ou arrête comme bon lui semble, les mouvemens en conséquence desquels elle a les sentimens qui sont toute son union. Mais si cette ame cesse d'être attentive à l'objet dont elle tient tout ce qu'elle est, c'est à dire à son Créateur: si elle n'use pas de tout l'empire qu'elle a sur le corps, si elle donne entrée à des sentimens qui ne manquent point de la tourner vers des créatures fragiles, il est visible qu'elle se dégrade,

108 *La Métaphysique.*

& qu'ayant perdu de vue volontairement le vrai bien, elle mérite d'être abandonnée aux loix sur lesquelles est fondée toute l'union qu'elle a avec le corps. C'est l'état où nous nous trouvons aujourd'hui ; nous nous y sommes engagez nous mêmes.

*Dem.* Pouvons nous dire après cela que nous sommes libres ?

*Resp.* Nous pouvons choisir entre les faux biens, & nous atacher à l'un ou à l'autre, nous sentons en nous ce pouvoir. Mais pour le souverain bien nous ne pouvons par nous mêmes le préférer à toutes choses.

*Dem.* En quoi ferons nous donc consister la liberté !

*Resp.* Dans l'homme innocent elle consistoit à pouvoir chercher le bien universel, ou s'arrêter à des biens particuliers ; dans l'homme coupable elle consiste à pouvoir passer d'un faux objet à un autre aussi faux ; elle se borne là jusqu'à ce que nous recevions un secours capable de vaincre notre corruption.

*Dem.* Devient-on coupable par une autre voie que par le mauvais

usage de la raison & de la liberté ?

*Resp.* Nos premiers parens ne le sont devenus que par cette voie, mais malheureusement nous le devenons par une suite nécessaire des loix de la nature.

*Dem.* D'où vient cette nécessité ?

*Resp.* Si nos premiers parens perdent le pouvoir qu'ils ont sur leur corps, il se formera dans leurs têtes une infinité de traces par l'usage des choses sensibles, & ces traces seront renouvelées à tous momens par le cours des esprits que le sang fournit toujours au cerveau. Or l'enfant qui se forme ne compose qu'une même substance avec sa mere ; & il y a une parfaite communication de toutes les parties du corps de l'une à toutes les parties du corps de l'autre, cela n'est pas contesté. L'Enfant recevra donc les mêmes impressions des choses sensibles & les mêmes traces que sa mere : jusqu'icy c'est la loi de la communication des mouvemens que Dieu ne peut suspendre pour l'enfant qu'il ne la suspende pour la mere, & ces traces sont déjà le fonds qui nous

reste. Mais de plus, le cerveau de cec enfant est ébranlé par tout ce qui frappe les yeux, les oreilles & les autres sens de sa mere. C'est donc une nécessité qu'une ame faite pour être unie à tel corps sente & imagine incontinent par raport à ce corps; puisque c'est la loy de l'union de l'ame & du corps que l'ame ait des sentimens quand le cerveau est ébranlé: ce sont justement ces sentimens qui la dominant & la dérèglent.

*Dem.* Mais pourquoi, n'ayant point encore fait de mal, n'avons nous pas le même pouvoir sur nos corps qu'avoit Adam sur le sien avant qu'il eut péché?

*Resp.* L'Homme innocent pouvoit empêcher que les mouvemens qui se passoient dans son corps ne se transmissent jusqu'au cerveau, & il régloit comme il lui plaisoit le cours de ses esprits animaux. C'étoit un droit de la nature par lequel il commandoit à son corps; mais quand une fois il avoit laissé passer le mouvement jusqu'au cerveau, il ne pouvoit plus se soustraire au sentiment, & il

l'éprouvoit à proportion de l'ébranlement que son cerveau avoit reçu. Ainsi le cerveau d'un enfant étant ébranlé avant que l'ame y soit unie, & l'étant uniquement par rapport aux objets sensibles ; il faut qu'au même instant qu'elle est unie, elle soit remplie de ces sentimens confus qui nous empêchent de connoître ce que nous sommes & qui nous détournent du vrai bien.

*Dem.* Si le premier sentiment d'une ame avoit pour objet, par exemple un *quarré*, seroit il capable de la dérégler ?

*Resp.* Un *quarré* est un espace borné par quatre lignes, c'est de l'étenduë, c'est quelque chose de corporel, & bien différent de ce que Dieu est en lui même. Ce n'est pas un objet convenable à une nature intelligente, Dieu ne la peut aimer en cet état ; elle n'a nulle société avec Dieu ; voilà son malheur.

*Dem.* Quand l'homme seroit demeuré dans l'innocence, l'union de l'ame & du corps n'eut elle pas toujours commencé de la même manière ?

*Resp.* Selon cette supposition il y auroit eu tant d'exceptions dans les loix de la nature, qu'on peut assurer que même parmi les corps les choses auroient été tout autrement pour l'homme innocent qu'elles ne sont pour nous : ainsi ne cherchons point ce qui lui seroit arrivé, arrêtons nous aux effets des loix naturelles auxquelles nous sommes assujettis.

*Dem.* Ne peut-on pas du moins sçavoir ce qui fait la différence de notre état & de celui du premier Homme dans l'instant de l'union de nos ames avec nos corps ?

*Resp.* Dans la création le corps d'Adam n'étant point dominé par un autre, les mouvemens en furent d'abord tellement temperez, que par eux l'ame ne reçût qu'autant de sentiment qu'il lui en faloit pour être avertie qu'elle avoit un corps à gouverner, sans que cela nuisit à son union avec le Créateur : au lieu que le corps d'un enfant, dominé comme il est par celui de sa mere, reçoit de grands mouvemens selon les conséquences du péché, & par conséquent des sentimens

qui ne lui laissent pas la liberté de s'occuper d'autre chose que des corps. On voit assez que la délicatesse des fibres & des organes de cet enfant fait que son cerveau reçoit des secousses violentes, pendant même que celui de la mère n'en reçoit que de fort légères.

*Dem.* N'y a-t-il pas encore d'autres effets du péché du premier Homme ?

*Resp.* Il nous a ôté une partie du pouvoir que naturellement nous devions avoir sur nos corps en nous assujettissant aux impressions des objets sensibles ; & ce qu'il ne nous a pas ôté, ne nous a plus servi qu'à nous éloigner de plus en plus du souverain bien.

*Dem.* Qu'est-ce qu'il ne nous a pas ôté ?

*Resp.* Il nous a laissé le pouvoir de déterminer nos volontés & de produire certains changemens dans nos corps. Il dépend de nous de regarder ou de ne pas regarder tel objet, nous pouvons aller ou ne pas aller en tel lieu, nous pouvons parler ou nous

taire. Nous pouvons même déterminer en nous le cours des esprits animaux vers certaines traces du cerveau, dont le renouvellement fait ce qu'on appelle *memoire* : Mais après avoir reçu les impressions des objets ne voulons nous pas nous y unir, en jouir ? Voulons nous nous souvenir d'autre chose ? Nous sçavons trop l'usage que nous faisons de nos volontez & dans quels précipices elles nous jettent.

*Dem.* Pourquoi nous ôter & nous laisser en partie le pouvoir que l'ame doit avoir sur son corps ?

*Resp.* C'est que Dieu en voulant nous punir vouloit nous conserver pour l'exécution de ses desseins. Selon la loi de l'union de l'ame & du corps, non seulement les mouvemens qui se passent dans le corps sont suivis des sentimens de l'ame ; mais encore nos volontez sont suivies de certains effets dans nos corps. Or si par la premiere partie de cette loy Dieu avoit un moien tout fait pour nous abandonner à mille & mille incommoditez, aux douleurs, à la mort :

sans la seconde il ne pourroit y avoir de société parmi les hommes, ni de moyen par lequel ils pussent mériter leur bonheur, quoi qu'ils en abusent souvent.

*Dem.* Tout cela ne suppose-t-il pas ce que nous ne savons que par la foy?

*Resp.* Oui, & en même tems ce que l'expérience nous apprend à tous. Car si nous ne savons que par la foi que le premier Homme a désobéi au Créateur, nous éprouvons assez le dérèglement de nôtre nature par la contradiction de nos connoissances & de nos volontez; & nous voions assez, si nous voulons nous faire justice, que nos assujettissemens sont bien dûs à nos malheureuses dispositions.



## C H A P I T R E I V.

*L'Ame n'est point sans perception.  
Loix selon lesquelles Dieu agit dans  
les corps & dans les esprits. Im-  
puissance de l'ame & du corps.*

*Dem.* **L'**Ame n'étant unie au corps que par le sentiment & la perception, ne peut on pas dire que souvent dans cette vie elle n'y est pas unie, puisque souvent on n'aperçoit, & on ne sent rien; comme il arrive quand on dort ?

*Resp.* Qui vous a dit qu'on n'a point de perception quand on dort ? Je ne parle pas de vos songes, je parle de votre sommeil le plus tranquille ; & je dis que même durant ce sommeil votre ame n'est jamais sans penser par rapport à des corps. Il reste toujours quelques esprits animaux dans la tête. Ces esprits passent continuellement sur les traces du cerveau ; Donc il ne se peut que l'ame ne pense par rapport à des corps, puisque

ces traces ne sçauroient être si légèrement touchées, que la perception ne s'enlève.

*Dem.* Mais pourquoi ne me souvient-il pas à mon réveil d'avoir aperçû quelque chose ?

*Resp.* C'est que des traces touchées légèrement sont suivies de perceptions si légères qu'on ne peut pas s'en souvenir.

*Dem.* Réverois-je toujours quand je dors ?

*Resp.* Vous n'en devez pas douter ; & je suis sûr que vous ne vous en mettez guère en peine , pourvû que vous dormiez bien.

*Dem.* Quand commencent tous ces sentimens en nous ?

*Resp.* Ils y commencent avec l'existence de l'ame. Le corps n'est pas plutôt entièrement formé que la partie du cerveau qui en est le complément, & sur laquelle est fondée l'union des deux substances reçoit quelque mouvement, qui selon la loi de l'union, qui commence alors, est suivi d'un sentiment dans l'ame qui existe dans cet instant, c'est alors qu'il y a un

118 *La Métaphysique.*

homme nouveau, un nouvel être composé de corps & d'esprit, un nouveau Citoyen de la terre & du Ciel selon la nature des deux substances qui le composent : Il se trouve situé au milieu des loix de la nature, par les unes attiré vers la terre, par les autres pouvant en quelque sorte s'élever à la Raison.

*Dem.* Combien y a-t-il de ces loix ?

*Resp.* Nous en connoissons quatre. La première, c'est la loi de la communication des mouvemens, par laquelle un corps qui en choque un autre partage avec lui son mouvement, de manière que si plusieurs corps se rencontrent & se choquent en même tems, le mouvement se distribue selon la masse de chacun d'eux, chacun en perdant autant qu'il en communique. La seconde, c'est la loi de l'union de l'ame & du corps, suivant laquelle l'ame a des sentimens à proportion des mouvemens qui se passent dans le corps : & le corps reciproquement reçoit des mouvemens en conséquence des volontez de l'ame : ainsi, cette loi se divise, & on en peut faire deux.

La quatrième, c'est la loi de l'union, de l'esprit avec la Raison universelle de toutes les intelligences, par laquelle l'ame reçoit des idées & des connoissances en conséquence de son attention.

*Dem.* D'où vient qu'il y a tant d'inconvénient pour nous dans ces loix ?

*Resp.* C'est que Dieu a moins d'égard à nos commoditez qu'à ce qui est digne de lui. Si dans la suite de ces loix Dieu trouve la gloire qu'il se propose, & si nous mêmes, parmi les inconvénient qui en sont inséparables, nous y trouvons une source de bonheur & de gloire ; de maniere que tout bien comparé, rien ne soit plus capable de nous élever si haut, il me semble que nous n'aurons pas sujet de nous plaindre. Toute la difficulté qu'on peut avoir à acorder la sagesse d'un Dieu qui prévoit tout & qui n'agit que pour la gloire, avec un ouvrage qui se corrompt, & qui ne peut de lui même que se corrompre de plus en plus, se dissipe à la vue du remède prévu avec l'ouvrage.

*Dem.* Quel est - ce remède ?

120 *La Métaphysique.*

*Resp.* C'est Jésus - Christ : C'est tout ce que la Religion nous propose. Sans Jésus - Christ l'Ouvrage de Dieu de quelque manière qu'on le conçoive n'approcheroit jamais de la dignité qu'il reçoit par Jésus - Christ, vous le verrez dans la suite.

*Dem.* En quoi consistent les loix de l'ordre naturel ?

*Resp.* Ces loix ne sont autre chose que la volonté du Créateur, réglée comme il lui a plu de la régler. Elles dépendent absolument de lui : il a voulu & il veut constamment ; voilà son action ; de là dépend tout l'ordre de la nature. Il semble que le Créateur ne fasse plus rien, & il est le seul qui agit.

*Dem.* Nos ames n'agissent elles pas dans nos corps ?

*Resp.* Votre ame pense, veut, aperçoit : mais elle n'a point d'efficacité propre. Le corps reçoit des mouvemens, & le Créateur agit en elle : elle veut, & le Créateur agit dans le corps : elle est attentive, & le Créateur lui donne des idées. Ne pensez - donc pas que  
E. n

bien que vos volontez soient suivies sur le champ de certains effets, votre ame soit la cause réelle & immédiate de ces effets, ou les produise immédiatement par elle même, car cela n'est pas ainsi.

*Dem.* Donnez - moi quelque preuve sensible de ce principe.

*Resp.* Vous attribuez à l'action de votre ame les mouvemens de votre corps. Mais par exemple, sçavez - vous, ou votre ame sçait - elle ce qu'il faut faire pour remuer le bras; sçait elle la quantité des esprits, nécessaire, & la force dont ils doivent être poussés pour produire tel mouvement? Sçait - elle les canaux par où ces esprits doivent passer, & les ressorts qui doivent jouer pour tel ou pour tel effet? Vous m'avouerez que votre ame ne sçait point tout cela. Avouez donc aussi qu'elle ne remue pas votre bras; puisque pour faire une chose il faut du moins la sçavoir faire.

*Dem.* L'Ame sans toutes ces connoissances ne pourroit - elle pas donner la vie au corps, précisément, parce qu'elle est ame?

*Resp.* L'Âme ne peut que penser, vouloir & sentir. Elle ne fera pas penser le corps, elle ne le fera pas vouloir, elle ne trouve pas en lui un sujet propre à recevoir le sentiment: ce qui convient au corps ne convient point à l'âme, & ne se trouve en elle en aucune manière, elle ne le lui donnera donc pas.

*Dem.* Peut-on aussi reconnoître sensiblement que le corps n'agit point dans l'âme ?

*Resp.* Ce qui pense & connoît est sans doute au dessus de ce qui n'est capable que de mouvemens & de figures. Le corps est donc inférieur à l'âme; s'il lui est inférieur, il ne peut pas la rendre heureuse ou malheureuse, produire en elle du plaisir ou de la douleur, agit immédiatement en elle. Il est évident, ce me semble, que nous ne pouvons recevoir ou du bien ou du mal que de ce qui agit en nous, & que toute action réelle produit toujours l'un ou l'autre. On n'a pas toujours trop de tort de penser, que les corps se communiquent leurs mouvemens dans le moment de leur rencon-

tre : il paroît entr'eux aïlez de rapport pour cela. Mais juger que les mouvemens du cerveau & les pensées de l'ame ont une liaison nécessaire, c'est unir ce qui est le plus opposé, c'est se figurer l'incompréhensible. Souvenez-vous de la région des esprits, & vous ne jugerez pas que les corps les puissent joindre, ni qu'ils puissent par eux mêmes remuer les corps.

*Dem.* D'où vient donc qu'on est si persuadé que l'ame fait tout dans le corps ?

*Resp.* C'est que Dieu ne manque jamais d'y agir dans l'instant que l'ame a une volonté pratique par rapport à tel effet. Les hommes paresseux & sensibles tombent de là dans une double erreur. Ils s'imaginent que l'ame agit immédiatement sur le corps ; & ils la placent dans le corps, n'y ayant rien de plus naturel, que de penser qu'une chose est dans le lieu où elle agit. On dispute quelquefois touchant le lieu particulier qui lui convient ; mais comme d'une part on juge bien, que de la matiere ne peut sentir ; & que de l'autre on éprouve des sentimens dans

toutes les parties du corps , on la répand communément par tout le corps. De là les ténèbres & la confusion que nous trouvons dans toutes les sciences qui ont le plus de rapport à l'homme. Il ne tient qu'à vous de l'éviter. Peut-être vous apercevez-vous déjà que la Philosophie & la Religion visent au même but , & que s'il y a quelque différence entr'elles c'est que l'une nous développe ce que l'autre ne fait que nous proposer. L'homme n'est que ténèbres à lui même; il n'a que la corruption & l'impuissance en partage. La Religion nous le dit ainsi; la Philosophie nous le prouve & acheve de nous en convaincre.

---

#### CHAPITRE V.

*Le Modèle de la manière. Sa réalité ne dépend point de l'existence des corps. Il les représente tous selon toute leur mécanique.*

*Dem.* **R** Etracez-moi , je vous prie , par quelles voies nous connoissons l'ame & le corps ?

*Resp.* L'Âme se connoît par un raisonnement qu'un sentiment intérieur lui fait faire. Car en s'apercevant qu'elle pense, elle se dit à elle même. Le néant n'a point de propriété : je pense ; donc je ne suis pas un néant ; & de ce qu'elle pense, il lui est impossible de douter qu'elle existe : elle ne trouve pas la même liaison entre l'idée qu'elle a des corps & leur existence ; elle voit au contraire qu'il peut n'en exister aucun quoi qu'elle ait l'idée de tous : mais en récompense il ne manque rien à cette idée, & elle y trouve tout ce qu'elle peut désirer : au lieu que le sentiment intérieur par lequel elle se connoît, la laisse dans une obscurité désoleante par rapport à elle même.

*Dem.* Quelle est cette idée par laquelle on connoît les corps ?

*Resp.* C'est cette étendue que chacun de nous conçoit comme il lui plaît, & qui est inséparable de l'esprit. Quand vous fermez les yeux, vous concevez si vous voulez, une étendue à laquelle vous ne donnez que les bornes qu'il vous plaît, vous pouvez la concevoir

toujours plus grande & plus grande ;  
ou toujours plus petite , & plus petite :  
Vous pouvez y concevoir à l'infini  
toutes sortes de figures en la divisant  
par la pensée , & en la bornant d'une  
telle ou telle manière. C'est dis-je  
cette étendue dont votre esprit fait  
ce qu'il lui plaît , qui est l'idée de tous  
les corps , & le modèle parfait de tout  
le monde corporel ?

*Dem.* Ce modèle est-il créé avec  
nous ?

*Resp.* Pour peu que vous y pensiez ;  
vous verrez qu'il est incréé. : il ne  
change point , il est infini : il est donc  
bien différent de votre ame & de la  
matière qui sont des êtres finis & su-  
jets à tant de changemens : or ce qui  
est infini & immuable doit passer pour  
incréé ; aussi voyez-vous bien qu'il  
étoit avant vous , & qu'il sera encore  
après.

*Dem.* La matière ne peut-elle pas  
exister sans ce modèle ?

*Resp.* Sur quoi le Créateur l'auroit-  
il formée , si ce modèle ne lui avoit  
été toujours présent. Vous avez eu  
parler de l'Archetype du monde , c'est

le modèle que Dieu a consulté quand il a fait le monde.

*Dem.* Est-ce dans ce modèle que nous voyons l'existence de la matière ?

*Resp.* C'est en lui que vous découvrirez toutes les figures & toutes les proportions que peut recevoir la matière. Mais il ne vous en découvre point l'existence ; nous ne la connaissons que par les sentimens que nous éprouvons continuellement par rapport à mille & mille différens corps.

*Dem.* Nos sentimens nous assurent-ils mieux de l'existence de la matière que la présence de son modèle ?

*Resp.* Nous n'en pouvons être assurés, ni par l'une ni par l'autre voie. Comme vous pourriez contempler le modèle de la matière, tel que vous le contemplez sans qu'il y eut un grain de matière : de même vous pourriez éprouver toutes sortes de sentimens sans qu'il y eut rien de créé que vous même. La matière n'agit point sur l'âme, vous le savez. C'est Dieu seul qui nous imprime les sentimens que nous éprouvons à la pré-

sence des corps. Il pourroit sans contredit nous imprimer les mêmes sentimens, & n'avoir rien créé de matériel.

*Dem.* Après cela ne serons nous pas bien fondez à douter qu'il y ait des corps ?

*Resp.* Vous n'avez point encore douté qu'il y en ait ; je vous assure que vous n'en douterez pas encore. La suite & l'enchaînement de nos idées sensibles est tel, qu'il nous convainc parfaitement de la présence des corps ; & qu'il l'emporte infiniment sur toutes les démonstrations de leur existence.

*Dem.* Mais après tout, sans avoir des corps, ne pourrions nous pas croire être des hommes composez de corps & d'ame ?

*Resp.* Nous le pourrions, puisque nos sentimens ne dépendent point absolument de nos corps. Mais pour cela vous ne devez pas vous soupçonner d'être pur esprit. Dieu n'a voulu agir dans votre ame qu'en conséquence des mouvemens d'un corps qui par cette raison appartient à cette ame.

Il nous a assurez lui même qu'il l'a-  
voit voulu ainsi & pour vous & pour  
moi & pour tout le reste des hom-  
mes.

*Dem.* Comment sçavez - vous que  
Dieu a formé le monde sur le même  
modèle que nous voions ?

*Resp.* C'est qu'il est évident que  
celui là lui a suffi , & qu'étant immen-  
se , immuable , éternel , incréé , il est  
nécessairement unique.

*Dem.* Mais Dieu a - t - il besoin  
d'un modèle pour agir ?

*Resp.* Si Dieu n'agit qu'après avoir  
connu ce que sera son ouvrage , il faut  
bien qu'il en ait un modèle ; mais ce  
modèle n'est pas hors de lui , c'est sa  
propre substance ; ainsi , avant que d'a-  
gir il ne contemple & ne consulte que  
lui même.

*Dem.* Sçavons - nous comment  
Dieu consulte ce modèle ?

*Resp.* En le consultant à nôtre ma-  
niere , nous y concevons clairement  
des lignes , des superficies , des so-  
lides ; des parties longues , bran-  
chues , spirales , rondes , pointues , si  
grandes & si petites que nous voulons ;

nous y concevons une infinité de rapports de distance, toutes sortes de combinaisons de parties, toutes sortes de liaisons & de ressorts. Dieu voit pour le moins ce que nous voions; & connoissant la figure, la grosseur, l'arrangement que doivent avoir des parties pour composer tel ou tel corps; sçachant de plus donner à toutes ces parties & à toutes ces figures toutes les combinaisons qu'elles peuvent recevoir, il est évident qu'il peut se représenter tel monde qu'il lui plaira, & que sa volonté étant toujours efficace, il y aura dès qu'il le voudra, au dehors de lui un assemblage de différens corps, qui répondra exactement au plan qu'il en aura tracé en lui même. Dieu a voulu ainsi ce monde, le voilà fait.

*Dem.* Les différens corps dont il est composé ne sont-ils pas faits de différente matière?

*Resp.* Comme Dieu pour le créer n'a consulté que le même modèle, la même étendue idéale; c'est aussi la même matière qui est le sujet commun de tous les corps, ils ne sont pour ainsi

dire qu'un même corps façonné icy & là en une infinité de différentes manieres.

*Dem.* Le feu & l'eau seroient - ils faits de la même matière ?

*Resp.* Par tout c'est la même, renduë fluide, renduë solide, renduë dure, renduë molle, renduë lumineuse, renduë transparente, revetuë d'une infinité de diverses formes, selon les figures & les combinaisons dont les parties sont capables. Si vous n'avez l'idée que d'une sorte d'étenduë, vous ne devez pas suposer plus d'une sorte de matière.

*Dem.* N'a - t - il falu à Dieu que de la matière pour former les corps vivans ?

*Resp.* Si Dieu sçait d'une portion de matière faire de la chair, des os, du sang, des liens, des ressorts, des canaux, diverses sortes d'humeurs; s'il sçait unir tout cela, & y mettre d'assez justes rapports, il pourra former des animaux sans emploier autre chose que de la matière.

*Dem.* Mais de la matière seule peut elle marcher, ramper, nager, voler,

erier, fuir, s'approcher, manger, travailler, engendrer ?

*Resp.* Pour tout cela il ne faut que des tuyaux bien disposez, des ressorts bien ajustez, des esprits animaux bien distribuez. Ce qui fait nôtre embarras à la veüe des animaux, c'est que nous ne sçavons pas assez la mécanique, si nous la sçavons divinement, nous sçaurions, non seulement de quelle maniere doit être arrangée une portion de matiere, afin que de cet arrangement il résulte tel ou tel animal; mais encore quels ressorts y doivent jouer, & la maniere dont ils jouent pour produire tel ou tel mouvement, nous verrions que le mouvement d'un léger grain de matiere suffit pour faire chercher ou fuir à chaque animal ce qui est utile ou contraire à sa conservation.

*Dem.* Ne peut on pas dire aussi, que si nous sçavons divinement la Mécanique, nous verrions qu'il faut quelque chose de plus que de la matiere dans les animaux, pour y produire leurs mouvemens & leurs actions ?

*Resp.* On ne le peut pas, puis qu'à la faveur du modele qui est présent à

notre esprit, nous voions clairement, si nous voulons voir, qu'il peut y avoir tel arrangement de matiere dont les effets seront encore plus merveilleux que tout ce que nous voions dans les animaux les plus prévoians & les plus adroits, si c'est une sagesse infinie qui s'en mêle.

*Dem.* N'y auroit-il point à craindre qu'on ne pût dire par ce principe que le corps humain lui même n'est que de la pure matiere ?

*Resp.* Craindriez-vous de ne pas faire assez d'honneur à votre corps si vous n'en aviez que cette opinion ? Je voi ce qui vous trompe : comme vous sçavez que vos mouvemens sont ordinairement accompagnés de volontez & de sentimens qui ne peuvent être des effets de la matiere, vous jugez que les animaux aiant à peu près les mêmes mouvemens que vous, ils ont à peu près aussi les mêmes sentimens & les mêmes volontez, & par conséquent qu'ils ne sont pas des êtres purement corporels ; c'est à dire, que vous vous consultez vous même pour juger de leur nature. Mais apprenez

une bonne fois, que vos mouvemens n'ont point de liaison nécessaire avec vos sentimens & vos volontez, comme l'expérience le fait souvent voir, & que vôtre ame ne les produisant point par les raisons que nous avons déjà vûes, ils ne peuvent être que les effets de la parfaite mécanique de vôtre Corps.

*Dem.* Comment joue cette Mécanique ?

*Resp.* Représentez - vous une grande masse de matière taillée en différens corps particuliers, qui nagent tous, pour ainsi dire, dans une partie de la même masse, rendue fluide. Il ne se peut que tous ces corps n'agissent les uns sur les autres, soit par la matière qui en réfléchit, soit par les parties qui s'en exhalent, soit par l'agitation qu'ils donnent au fluide environnant. Par cette action continuelle & réciproque, il se fait dans les Corps organisés un débandement de ressorts, qui fait aller ou venir ces corps, selon que les objets qui les environnent leur sont utiles ou nuisibles. Voilà en général la Mécanique des corps vivans.

*Dem.* Mais les animaux se souviennent ; comment se fait en eux le souvenir ?

*Resp.* Par la même action que je viens de vous marquer , il se forme des traces sur leur cerveau lesquelles sont entretenues par un cours continu d'esprits que le sang produit ; & autant de fois que les esprits passent sur ces traces , autant de fois il se fait un nouveau débandement de ressorts , qui fait fuir à ces animaux ce qui leur est contraire , & chercher ce qui est propre pour leur conservation. Ainsi , vous pouvez regarder les hommes , les femmes , tous les animaux , grands & petits , comme autant de têtes qui tiennent les unes aux autres par une infinité de filets très délicats , mais toujours assez forts pour les ébranler autant qu'il est nécessaire , & les remplir de ces traces qu'elles reçoivent les unes des autres & des objets parmi lesquels elles se trouvent rangées. C'est dans ces traces que vous devez chercher le fond de la mémoire.

*Dem.* N'y a-t-il point dans les

336 *La Métaphysique.*

animaux beaucoup d'espèces de ces traces ?

*Resp.* Il y en a de naturelles & d'acquies.

*Dem.* Quels sont les effets des traces naturelles ?

*Resp.* Ce sont la sympathie ou l'antipathie, la régularité & l'exactitude qu'a chacun d'eux à chercher ce qui convient à son espèce.

*Dem.* Et les traces acquies, que produisent-elles ?

*Resp.* Elles leur font chercher ou éviter tout ce qui leur a été favorable ou contraire, & elles les disposent à tous ces mouvemens qui sont si utiles dans la vie humaine, ou qui servent du moins à réjouir les hommes. Par les traces naturelles, par exemple, les animaux des deux sexes se recherchent & ont soin de leurs petits. Par les traces acquies un Chien, par exemple, s'agite dans l'absence de son maître, crie & se plaint, quand on le tient enfermé, évite les lieux où il a été maltraité, retourne à ceux où il a été bien reçu, en veut à tel qui lui a fait du mal, s'abaisse devant celui qui le cor-

rige & le nourrit : Par les mêmes traces il cherche ce qui est perdu, il le raporte, il ne veut point quitter son maître, il frétille & fait des sauts & des courbettes à son retour.

*Dem.* Peut-on sçavoir selon quel ordre ces traces se réveillent ?

*Resp.* L'Animal ordinairement ne reçoit pas pour une trace : il en reçoit plusieurs à la fois qui ont raport à un même fait. Entre ces traces il y en a une principale ; c'est pour l'ordinaire celle-là qui se reveille la première ; & les autres comme *accessaires* la suivent. Néanmoins il suffit souvent qu'une de ces accessaires se reveille pour faire rouvrir celles qui se sont formées avec elle : à l'instant même on voit l'animal faire divers mouvemens, par raport à l'objet qui les a causées : en conséquence de la construction de sa machine les esprits animaux se répandent dans les canaux qui leur ont été préparés ; & faisant jouer mille différens ressorts produisent tous ces effets qui marquent beaucoup plus, si vous y prenez garde, la présence d'une main toute puissante, & d'une

138 *La Métaphysique.*  
intelligence infinie que d'une intelli-  
gence bornée.

---

## CHAPITRE VI.

*Les animaux n'ont point d'ame sensi-  
ble. Raisons des préjugés volontaire  
& involontaire où l'on est à cet  
égard. Terme de la nature corpo-  
relle.*

*Dem.* **N**E sera-t-il plus per-  
mis d'attribuer des ames  
aux animaux ?

*Resp.* Vous pouvez leur en attri-  
buer ; mais de celles qui ne consis-  
tent que dans une matiere subtile &  
insinuante, qui les fait meuvroir en  
toutes les manieres qui leur sont con-  
venables, chacun selon la disposition  
de ses parties & la force de ses mus-  
cles. Pour d'autres sortes d'ames ils  
s'en passeroient s'il leur plaisoit.

*Dem.* N'y a-t-il rien d'extérieur  
dans les animaux qui puisse faire juger  
qu'ils n'ont point d'ame sensible ?

*Resp.* Si vous y prenez garde, vous

verrez qu'ils font souvent plus ou moins que vous ou moi ne faisons. Observez, par exemple, ce que fait un cheval quand on le saigne; il fait continuellement ce qu'il peut pour se tirer des mains du Maréchal: vous n'en usez pas ainsi avec le Chirurgien qui vous ouvre la veine; & la raison de cette différence est que vous avez une ame & que le cheval n'en a point. Il n'a que sa machine qui tend toujours à éviter ce qui la dérange actuellement; mais vous, avec votre machine vous avez une ame qui en arrête les mouvemens.

*Dem.* Ne fait on pas aussi en sorte qu'un cheval arrête les siens?

*Resp.* S'il les arrête c'est qu'il a reçu des traces de quelques corps de bâton: alors des deux impressions la plus forte le détermine à s'arrêter ou à regimber; & cela précisément par les loix de la plus pure mécanique.

*Dem.* Mais ne voit-on pas des animaux qui agissent avec autant ou plus d'exactitude, de régularité & d'uniformité que les hommes?

*Resp.* On en voit tous les jours;

& c'est cela même qui prouve que vous avez une âme, & que les animaux n'en ont point : Votre Corps est monté dans son espèce comme les leurs. Mais à la vue d'un bien ou d'un mal, ou en conséquence des plaisirs ou des douleurs que vous éprouvez, vous avez diverses volontés, par rapport à ce corps. Ces volontés suivant la loi de l'union de l'âme & du corps, sont suivies de certains effets ; & concourant avec la loi de la communication des mouvemens, elles en détournent, en précipitent ou en font cesser le cours à certains égards : voilà ce qui fait varier votre conduite & celle des autres hommes ; au lieu que les animaux n'ayant que la seule construction de leur machine, vont toujours le même train, & sont uniformes en tout.

*Dem.* Peut-on juger qu'une Machine, pure machine, puisse produire son semblable ?

*Resp.* Ne jugez pas qu'un animal qui vient de naître soit l'ouvrage d'un autre animal ; il est fait avant l'action des deux sexes, & elle ne sert qu'à

*La Métaphysique.* 148

lui donner un degré d'accroissement , d'où il vient peu à peu d'informe & d'imperceptible qu'il étoit , à son état de perfection. C'est une opinion aujourd'hui fort établie ; & si par le moyen du microscope nous découvrons des fleurs toutes formées dans l'oignon d'une Tulipe , on peut bien penser que chaque semelle d'animal contient en elle des animaux , dont chacun tout petit qu'il est contient son germe , comme chacune de ces petites fleurs renferme son oignon ; c'est ce que vous verrez dans la Physique. Mais que le nouvel animal soit formé dans l'instant qu'on s'imagine , ce ne sera pas la connoissance du pere & de la mere qui l'aura produit : on sçait assez que la connoissance ne fait rien là ; ce ne sera pas aussi le sentiment , c'est quelque chose de trop confus pour produire un ouvrage si régulier. Les animaux n'apportent donc du leur dans la génération que du mouvement ; cela est du ressort des machines.

*Dem.* Pourquoi donc sommes nous si portez à leur attribuer des sentimens , tels que nous en éprouvons ?

242 *La Métaphysique.*

*Resp.* C'est que sans ce préjugé nous ne les secourrions pas assez promptement dans le besoin ; ils se plaindraient & nous ririons de leurs plaintes. Vous voyez bien que les créatures étant faites pour leur mutuelle conservation, il est à propos par exemple, que le chien caresse son Maître, & que le Maître juge que son chien l'aime, afin que l'un & l'autre entrent dans l'ordre que le Créateur a établi. Outre donc le jeu des ressorts qui se débattent dans l'un & dans l'autre, & d'où résulte ce qu'on appelle les caresses & empressements, le Maître est touché pour son chien par un effet de l'union de l'âme & du corps, & il lui attribue la faculté de sentir & de connaître, telle qu'il l'éprouve actuellement en lui-même : c'est un effet de la providence du Créateur. N'avez-vous jamais entendu une femme hier conversation avec son chien & lui faire dire en le caressant les mêmes choses qu'elle auroit répondues si elle avoit été en sa place, pourvuë de sentiment & de connoissance ? Tout cela naît d'un bon principe pour le chien,

*La Métaphysique.* 143

*Dem.* Cela étant, n'est il pas inutile de sçavoir s'il est ou s'il n'est pas une machine ?

*Resp.* Il n'est jamais inutile de sçavoir ce que les choses sont en elles mêmes : & vous verrez dans la suite que c'est de là que dépend tout l'ordre d'une vie raisonnable. Quand il s'agit de la conservation d'un animal, suivez le préjugé qui vous lui fait attribuer du sentiment & de la connoissance : mais quand vous voudrez raisonner, gardez vous bien de lui attribuer ni l'un ni l'autre, autrement vous confondrez tout.

*Dem.* Mais quoique vous me prouviez qu'ils peuvent n'en pas avoir, sçavez - vous bien s'ils n'en ont pas ?

*Resp.* Vous êtes persuadé que les animaux ne sont faits que pour la terre, qu'ils sont incapables de mérite & de dérèglement, que le tems les corromp, ou qu'ils se détruisent les uns les autres, pourriez vous donc croire qu'ils fussent déterminés par des volontez dont ils fussent les maîtres, par des douleurs & des plaisirs ; & qu'ils éprouvassent ainsi ce qui ne

144 *La Métaphysique.*

peut être que la peine ou la récompense des natures intelligentes & incorruptibles ? Si vous y prenez garde, c'est la plus grande contradiction qu'on puisse mettre dans la conduite du Créateur. Ce que nous apellons ame, étant plus noble que le corps, il n'est pas possible que Dieu en ait créé aucune pour ne servir qu'à boire & à manger, ou pour être elle même la nourriture des corps. Ce seroit un renversement de tout ordre.

*Dem.* Mais ce renversement ne se trouve-t-il pas dans l'homme ?

*Resp.* Il s'y trouve ; mais Dieu ne la pas fait ; il s'y trouve par une suite du péché de l'homme même : péché qui ne regarde en aucune manière les animaux qui sont d'une autre nature.

*Dem.* D'où vient que les Philosophes ont tant de peine à s'accorder en ce point ?

*Resp.* Dans le fond ils sont tous d'accord : le sentiment que je viens de vous proposer suppose une puissance motrice qui produise tous les mouvemens que nous voyons dans les corps vivans ; tous conviennent sur cette puissance.

puissance. Mais plusieurs en font l'ame des animaux & partie de leur nature, au lieu de la chercher dans le Créateur, qui seul connoit son ouvrage, & peut en faire ce qu'il lui plaît.

*Dem.* Pourquoi prennent-ils ce parti ?

*Resp.* C'est que par ce mot d'*Ame* ils expliquent tout & n'examinent rien, ils se dispensent de consulter l'idée de l'étendue & de suivre des principes exacts : c'est un effet de leur paresse, & de leur peu d'amour pour la vérité.

*Dem.* N'y aura-t-il donc que du mouvement dans la nature corporelle ?

*Resp.* La matière n'est pas capable d'autre chose : mais le mouvement suffit pour la diviser en une infinité de différens corps & pour la rendre féconde.

*Dem.* Suffit-il aussi pour la rendre telle que nous la voyons ?

*Resp.* Le mouvement ne peut produire que des figures sordes, inétes, insensibles, envelopées d'une épaisse nuit. Mais si vous supposez un esprit,

146 *La Métaphysique.*

Sur lequel la puissance qui donne le mouvement à tous les corps, agit selon ces mouvemens que tel ou tel corps reçoit ; en même tems voilà un Monde éclatant & lumineux, des figures animées, des millions de beautés & d'agrémens répandus par tout ; mais souvenez vous que tout se passe alors entre Dieu & l'esprit : c'est Dieu, qui seul intelligible par lui même, donne tout ? C'est l'Esprit, qui seul intelligent entre les créatures, reçoit tout ce qu'on appelle éclat, lumière, couleurs, beauté : & tout consiste en idées d'une part que Dieu présente à cet Esprit, & de l'autre en sentimens que reçoit l'esprit par l'impression de ces idées.

*Dem.* Quand est-ce qu'un Monde si beau se découvre à l'esprit ?

*Resp.* Concevez que votre corps est situé au milieu de tous ceux qui composent le monde matériel, & que là recevant une infinité d'impressions différentes de tous les corps environnans, il reçoit des ébranlemens, qui selon sa mécanique se transmettent jusqu'à tel ou tel endroit du cerveau. Il n'importe pas quel est cet endroit ;

*La Métaphysique.* 147

quel qu'il soit , c'est le terme de la nature corporelle , & il n'est pas plutôt ébranlé , que l'esprit pour qui vôtre corps a été fait , aperçoit un monde qu'il prend pour celui où son Corps habite , mais qui en effet en est plus différent que les esprits ne sont différens des corps. Les animaux qui reçoivent les mêmes impressions que vous , des objets extérieurs , viennent avec vous jusqu'aux ébranlemens du cerveau & à ses traces ; mais ils vous quittent là , parce qu'ils ne sont faits que pour le monde des corps. Peut-être comprenez - vous déjà ce que la Religion vous a appris par avance , que la Terre n'est point vôtre demeure , que c'est la region des ténèbres , & que le monde entier avec tout son fracas ne peut vous faire ni bien ni mal. Mais pour vous contenter l'esprit , il faut vous faire connoître le fond de vos idées , & vous ramener aux sources de vos sentimens & de vos connoissances : pour cela il faut nous élever à la contemplation de l'Infini , & creuser dans l'Être autant qu'il nous sera possible.

## CHAPITRE VII.

*L'Idée que nous avons de l'Infini est la preuve de son existence. Diverses manières dont il se découvre à nous.*

*Dem.* **C**E mot d'Être m'embarasse. Qu'est-ce que c'est qu'Être ?

*Resp.* Il n'y a rien que vous connoissiez tant que l'Être. Avez vous quelque idée de ce qui n'est pas ? L'Être est ce qui est ou ce qui existe.

*Dem.* Y a-t-il un Être qui soit plus grand que tous les autres, qui ait toutes les perfections & qui n'ait nulle imperfection ?

*Resp.* Vous avez déjà l'idée de l'Être que vous cherchez. Car sans cette idée vous n'auriez pas dit ce que vous venez de dire.

*Dem.* Ne puis-je pas avoir cette idée sans qu'il y ait un Être si parfait ?

*Resp.* Cette idée est l'Être lui-même, en voici la preuve. Cette idée

est infini, vous y découvrez un fond inépuisable d'idées particulières, vous y apercevez l'Infini en tous sens. Or il n'y a pas deux infinis. Donc l'idée que vous avez, & l'Etre ou l'Infini sont la même chose : c'est pour quoi je vous ai dit ailleurs qu'il y a une liaison nécessaire entre l'existence de l'Etre ou de l'Infini, & l'idée très-claire qu'on en a.

*Dem.* Cette idée ne pourroit-elle pas être une chimère, un rien ?

*Resp.* Elle vous représente des perfections infinies : le rien peut-il avoir cette propriété ? Et n'est-il pas évident au contraire que la source des réalitez ne se trouve nulle part si ce n'est dans une idée si parfaite ?

*Dem.* Mais aperçois-je véritablement tout ce que vous me dites que j'aperçois ?

*Resp.* Je m'en raporte à vous même. Ne concevez vous pas un Etre qui ne reçoit rien, & duquel tous les autres reçoivent, un être dans lequel tous les autres ont leur origine, qui leur communique autant de perfections qu'il lui plaît & qui ne s'épuise

se point : si vous concevez tout cela clairement , rien n'est plus réel que votre idée ?

*Dem.* Mais n'est - ce pas moi même qui forme cette idée ? N'est - elle pas l'ouvrage de mon esprit ?

*Resp.* Cette idée est parfaite , & votre esprit est imparfait. Cette idée est infinie , & votre esprit est fini. Voyez , s'il peut y avoir tant de disproportion de l'ouvrage à l'ouvrier ?

*Dem.* N'est - il pas vrai cependant que j'appelle ou que je renvoie cette idée comme il me plaît ?

*Resp.* Mais où est - elle quand vous l'appellez ? Où va - t - elle quand vous la renvoyez ? Croiez moi , cette idée vous est toujours présente , puisque sans que vous pensiez à elle , elle agit sur vous & vous rend raisonnable. Quand par exemple , vous faites des raisonnemens sur le plus & sur le moins , sur le parfait & l'imparfait : quand vous mesurez & calculez , quand vous jugez & comparez , pensez - vous alors qu'il y ait une idée infinie qui vous soit présente ? Vous n'y pensez pas ; cependant c'est d'elle

que votre esprit tire de quoi faire les calculs & les comparaisons : & vous ne pouvez douter qu'elle ne soit l'Infini lui même, puisque vous pouvez calculer & comparer à l'Infini.

*Dem.* Vouloir calculer & raisonner n'est-ce pas la même chose que de penser à cette idée ?

*Resp.* C'est la même chose, je le veux : mais vous aviseriez vous de compter & calculer, si vous n'aviez déjà l'idée des nombres ? La volonté de comparer tels & tels rapports suppose l'idée de ces rapports, vous le savez. Il est donc certain que l'Infini vous est présent, & que son idée vous pénètre dans le tems même que vous n'y pensez pas, ou plutôt, que vous ne croiez pas y penser. Mais ce qui nous trompe, c'est que l'Infini ne nous affectant d'une manière à nous en faire apercevoir, qu'en conséquence de notre attention, nous jugeons qu'il est l'ouvrage de notre volonté, parce que notre attention l'est toujours ; & de plus qu'il n'est point différent de notre ame, parce que nous éprouvons qu'elle en est toute pénétrée, au mo-

ment que nous voulons y penser : jugez s'il peut y avoir une source plus féconde d'erreur.

*Dem.* Que peut on opposer au penchant que nous y avons ?

*Resp.* Il faut se demander à soi même, d'où vient que tous les esprits conviennent sur certaines vérités & certaines loix de justice. En y pensant sérieusement on voit que c'est qu'il y a une lumière qui se communique à tous & qui ne se partage point. On se règle sur cette lumière, & on juge en tous tems & par tout pays, de la même façon. Or comme elle nous découvre des vérités innombrables, des vérités plus anciennes que nos connoissances, & dans lesquelles nous ne concevons ni commencement ni fin, des loix nécessaires & indispensables; on peut bien penser qu'elle n'est point différente de l'Être, ou de l'Infini. L'idée de perfection que nous fournit cette lumière, prouve assez son abondance, sa plénitude, son infinité, son existence réelle.

*Dem.* L'étendue infinie, la lumière infinie, les perfections infinies que

mon esprit aperçoit sont elles le même infini ?

*Resp.* Puis qu'il ne peut y avoir plus d'un infini, c'est nécessairement le même qui dans l'infinité de ses perfections se découvre à vous selon l'une ou selon l'autre. Quand vous apercevez une étendue sans bornes, c'est l'Infini qui se présente à vous selon qu'il représente les perfections des corps, perfections qui se réduisent aux rapports de distance que l'on conçoit dans l'étendue. Quand vous comparez des nombres, quand vous ajoutez, que vous divisez, que vous multipliez autant qu'il vous plaît, c'est l'Infini qui dans son unité vous représente tous les rapports d'égalité, ou d'inégalité que vous pouvez concevoir.

*Dem.* Cet Infini en étendue ou en nombres, est-il l'Etre infiniment parfait ?

*Resp.* Le modèle de l'étendue, & l'idée des nombres n'ont pas toutes les perfections : ainsi, l'on n'aperçoit l'Etre parfait que lors qu'on regarde l'Infini selon ce qu'il est en lui même,

154 *La Métaphysique.*  
comme infiniment infini.

*Dem.* Cet infini étant Dieu même, puis qu'il n'y a que Dieu qui soit l'Être parfait, comment se peut-il faire que nous le voions dès cette vie ?

*Resp.* Pour le voir selon tout ce qu'il est en lui même, il faut n'avoir plus rien à démêler avec le corps ; Mais puis qu'il n'y a que sa substance qui soit intelligible par elle même, il a bien falu qu'il se découvrit à nous dès à présent, selon le raport qu'il a aux créatures, & selon ce qui nous est nécessaire pour nous conduire. Vous devez avoir compris que la lumière qui nous rend raisonnables ne se trouve qu'en lui, & que nulle créature n'est capable d'agir en nous.



---

CHAPITRE VIII.

*Nous ne pouvons dire ce que c'est que l'Infini : Nous concevons ses perfections & nous n'en comprenons aucune.*

*Dem.* **T**OUT Etre étant ou corps ou esprit, comment devons nous regarder l'Infini ?

*Resp.* L'Infini étant infiniment au dessus de tous les Etres particuliers, il n'est ni corps ni esprit. On lui donne pourtant le nom d'Esprit ; mais c'est pour faire entendre qu'il n'y a rien en lui de tout ce qui tombe sous les sens : car il y a infiniment plus de distance des esprits à lui, que des corps aux Esprits. C'est une troisième sorte de substance que l'infinité de ses perfections cache à des Esprits bornez. Elle est telle, que bien qu'elle nous pénètre, & se présente à nous de toutes parts, nous ne pouvons dire son nom, ni exprimer sa nature.

*Dem.* Peut on sçavoir comment

elle n'est ni corps ni esprit ?

*Resp.* L'Infini, tout représentatif qu'il est des Corps ou de la matière, n'est ni long, ni large, ni profond. Il a les perfections des Corps, & n'en a point les limitations : donc il est infiniment au dessus des Corps. L'Infini, bien que modèle des Esprits, ne pense pas comme les Esprits : il a toutes leurs perfections & n'a point les limitations de leurs pensées ; donc l'Infini est infiniment au dessus des Esprits. Voilà comment il diffère de ces deux sortes de substances.

*Dem.* L'Infini contiendrait-il l'étendue qui est la perfection des corps ?

*Resp.* L'Infini contient toutes les réalités ; l'étendue est une réalité ; donc l'étendue se trouve dans l'infini : mais elle s'y trouve comme perfection de la créature corporelle & non pas selon la limitation de la même créature.

*Dem.* Où habite cet Etre infini ?

*Resp.* Il habite en lui même : il est par tout où sont les corps, & par tout où sont les Esprits ; mais nous voyons assez par la lumière qui nous éclaire,

qu'il les passe tous infiniment s'il n'est où sont les uns & les autres, que parce que tous sont en lui & qu'il les pénètre tous : jugez combien s'étend au delà des espaces celui qui crée les espaces.

*Dem.* Comment appelez-vous l'Infini entant que présent à tous les Corps, & répandu infiniment au delà ?

*Resp.* Je l'appelle l'immensité de l'Être parfait.

*Dem.* Cette immensité n'est elle pas la même chose que l'étenduë infinie que je conçois ?

*Resp.* L'Étenduë que vous concevez est le modèle des Corps, & l'immensité est ce qui contient les Corps. Cela est fort différent, comme les Esprits habitent en Dieu entant qu'il est intelligible ou Raison, & non pas entant qu'il est leur exemplaire & leur archétype : de même les Corps sont contenus dans la substance de Dieu, non pas entant qu'elle a les perfections de l'étenduë, mais entant qu'elle est immense.

*Dem.* Un être répandu parmi des corps, qui les contient & les pénètre,

158 *La Métaphysique.*

peut - il n'être pas corporel ?

*Resp.* De cela seul que Dieu pénètre les corps , il est évident qu'il n'est point corporel ; car comment les pénétreroit il sans les grossir ? Deux pieds d'étendue , par exemple , peuvent ils n'en faire qu'un ?

*Dem.* Ne seroit - ce point par cette raison que peut - être Dieu ne pénètre les corps qu'en ce sens qu'il les conserve ?

*Resp.* Si Dieu conserve les corps c'est en agissant en eux ; & certainement il est tout entier où il agit : Un être fini , supposé dans un lieu , ne sauroit être immatériel ni également grand dans toutes les parties de ce lieu. Il faut qu'il suive la condition de sa nature , qui est d'être plus grand dans un grand espace que dans un petit : C'est ce qui a fait dire que *les êtres spirituels n'occupent point de lieu* \* mais ce qui ne s'accorde pas avec la nature d'un Être borné , s'accorde parfaitement dans l'Infini. Dieu est en tous lieux , & pourtant il n'occupe auç

‡ *Spiritualia non sunt in loco. Boice.*

*La Métaphysique.* 159

cun lieu, ni réel ni imaginaire : Il est par tout réellement, parce qu'il agit par tout immédiatement par lui même ; mais par tout ce n'est que sa Majesté & sa puissance qui l'environnent. *Deus ubique totus non locorum spatio sed majestatis \* potentiâ.* Ce qui fait icy notre embarras, c'est que des esprits bornés ne peuvent pas comprendre les propriétés de l'Infini, ni comment il acorde en lui ce qui repugne dans les créatures.

*Dem.* Que nous n'y comprenions rien, ne devons nous pas du moins voir qu'il n'y a point en lui de contradiction ?

*Resp.* C'est aussi ce que nous voyons si nous voulons voir : Vous ne comprenez pas comment la substance divine est présente en tous lieux sans extension locale, mais vous concevez clairement qu'étant parfaite elle n'est point localement étendue, & doit être présente par tout. Il en est de l'unité, de la simplicité, de l'éternité & de tous les autres attributs comme de

& Argi

l'immenfité. Si vous comprenez comment ils fe trouvent dans l'Infini, vous feriez infini vous même par la proportion que vous auriez avec lui; ou il deviendroit fini par celle qu'il auroit avec vous: il fuffit que vous conceviez clairement qu'il les a.

*Dem.* Comment apercevons nous fon unité?

*Resp.* L'Infini eft toutes chofes éminemment: cependant il eft un, puifque confidéré en tous les fens que l'on voudra, il n'eft toujours que l'Infini, l'Etre tout court.

*Dem.* Ne peut on rien dire de plus de fa fimplicité?

*Resp.* Il renferme les idées de tous les Etres, & il eft infiniment fimple, parce qu'il eft infiniment parfait. Comme il renferme toutes les perfections, chaque perfection le renferme tout entier; vous n'en fçauvez pas davantage. Mais la multiplicité même des idées diftinctes qu'il nous préfente, eft la preuve de fa fimplicité, puifque tant d'idées fe confondroient néceffairement, fi elles ne fe trouvoient pas dans une fubftance infiniment fimple.

*Dem.* Et de son éternité qu'en connoissons nous ?

*Resp.* N'y aiant point dans l'Infini, de succession de pensées, puisque cette succession qui suppose dans une pensée le néant d'une autre pensée, est le propre des êtres limitez, il faut que dans chaque instant il comprenne avec lui même qui ne commence jamais, & la suite de tous les siècles, & tout ce que toutes les intelligences ne peuvent que successivement ou connoître ou penser. Il renferme ainsi dans chaque moment toute l'éternité, & n'en fait qu'un même moment. Cela ne se comprend pas, mais on voit que cela est ainsi. Si vous avez encore quelque difficulté touchant l'immensité divine telle que je viens de vous l'expliquer, comparez la avec l'éternité, dont vous recevez sans peine la notion. La matiere est divisible à l'infini, & Dieu est tout entier dans chaque partie, comme son existence est toute entière dans chaque moment qui passe dans son éternité. Le tems est dans l'éternité, le monde est aussi dans l'immensité de Dieu ;

L'immenfité divine contient le monde, fans être étendue localement, comme l'éternité de Dieu n'enferme point de fuccéffion de tems; ni paffé ni futur, ne fe trouve dans celle-ci, ni grand ni petit, ne fe trouve dans celle-là. Tout eft préfent dans l'une: tout eft égal, fimple, & infini dans l'autre: fuyez ce que l'idée de l'Infini vous préfente, & ne jugez jamais de fes attributs fur l'idée des créatures, vous ne vous trompez point.

---

### CHAPITRE IX.

*Diférence infinie entre le monde & l'Infini. Le monde tel qu'il eft exprime les perfeétions de l'Infini.*

*Dem.* L'Infini ne feroit-il point tout ce que je conçois, tout ce que je connois, tout ce que je voi ?

*Resp.* Vous n'apercevez, vous ne fentez, vous ne connoiffez que par la préfence de l'Infini: mais tout ce qui fe paffe en vous & ce qui environne

vôtre corps est bien différent de l'Infini.

*Dem.* Nos ames & nos corps ne pourroient - ils pas en être des parties ?

*Resp.* Comment acorderiez vous la simplicité avec cet assemblage ? Mais que trouvez vous dans les ames & dans les corps, qu'un amas confus de biens & de maux, de plaisirs & de douleurs, de renversemens, de malheurs, d'infirmitez, de désordres. Cela peut il entrer dans l'idée d'un Etre infiniment parfait, d'un Etre souverainement heureux, qui se connoit parfaitement, & qui se suffit pleinement à lui même ?

*Dem.* L'Infini étant tel, pourquoi a - t - il fait un monde si différent de ce qu'il est ?

*Resp.* Le monde ; tout différent qu'il est de son auteur, exprime parfaitement les attributs ou les perfections infinies ; & peut être acorderiez vous à l'Etre parfait la liberté de produire au dehors ce qui lui rend témoignage de son abondance & de tout ce qu'il est.

*Dem.* Faites moi voir, je vous

prie, comment le monde est si digne de son auteur ?

*Resp.* Representez vous l'Être infini plein du dessein de produire un grand Ouvrage : une infinité se présentent à lui tout à la fois avec les moïens par lesquels il peut les achever : il compare ces ouvrages & ces moïens, en les comparant il découvre tout ce qui peut exprimer non seulement sa puissance & sa grandeur, mais encore sa sagesse, sa fécondité, sa prévoiance, son immutabilité. Il n'a égard qu'à cela ; & il commence l'ouvrage où cette expression se trouve la plus parfaite, ou du moins celui qui ne peut être surpassé par aucun autre.

*Dem.* Comment savez - vous que Dieu a ainsi tout prévu & tout comparé ?

*Resp.* C'est qu'étant l'exemplaire de tous les êtres particuliers, ou que les idées de tous les mondes possibles étant comprises dans sa substance, il ne se peut qu'il ne les ait toujours contemplées, puis qu'il ne peut pas ne se pas connoître & ne se pas contem-

plet lui même. D'où il s'ensuit qu'ayant voulu créer des corps & des esprits ? il a connu parfaitement la nature des uns & des autres, les moïens d'agir en eux, & la suite de ces moïens.

*Dem.* Peut-on sçavoir quels sont ces moïens ?

*Resp.* Nulle intelligence bornée ne peut les prévoir. Mais l'expérience nous les a découverts après l'ouvrage. Nous voions que Dieu agit sur les corps selon qu'ils se choquent les uns les autres, qu'il agit dans le corps selon les volontez de l'ame, & dans l'ame selon les mouvemens que reçoit le corps, ou selon l'attention qu'elle apporte aux idées qu'elle peut contempler. Par ces loix, qu'il s'est faites à lui même, il conserve & entretient le monde qu'il a créé.

*Dem.* N'y a-t-il que Dieu qui agisse dans les corps & dans les esprits ?

*Resp.* N'y ayant que Dieu qui les crée, il est clair qu'il n'y a que Dieu qui puisse y apporter du changement. Une créature ne mettra pas en mou-

vement un corps que le Créateur crée en repos ; & elle ne donnera pas du sentiment à une ame créée dans l'indolence ; ce seroit un conflit de puissance trop inégal. Dieu agit ordinairement par les créatures , mais pour d'efficacité propre , elles n'en peuvent pas avoir.

*Dem.* Trouvez - vous que Dieu agisse en être immuable dans tous les changemens qu'il produit dans ses créatures ?

*Resp.* Puisque c'est une seule & même volonté qui suit toujours la même règle d'agir sur les corps & sur les esprits dans telles & telles circonstances , & plus ou moins selon ces mêmes circonstances , tout ce que Dieu fait , quelque changement qu'il en arrive , répond parfaitement à son immutabilité.

*Dem.* Mais si Dieu agit sans avoir égard aux circonstances qui nous sont connues , que penserons nous ?

*Resp.* Il faudra penser , qu'il agit dans d'autres circonstances également prévus , quoique nous ne les connoissions pas ; & qu'ainsi c'est toujours la

même volonté conduite par la même sagesse, qui exécute son ouvrage. Mais ce n'est pas seulement l'immutabilité qu'on découvre dans cet ouvrage, tous les attributs de la divinité s'y manifestent à ceux qui s'y rendent attentifs.

*Dem.* Où découvre-t-on le plus la puissance ?

*Resp.* Dans cette action qui arrange la matière en tant de façons différentes qu'on voit une infinité de formes qui se succèdent les unes aux autres dans les corps. On la découvre dans cette action qui imprime à l'ame tant de divers sentimens par rapport à une même matière.

*Dem.* En quoi paroît la sagesse ?

*Resp.* Dans cette même action, qui traitant chaque chose selon sa nature, les corps comme des causes nécessaires, & les esprits comme des causes libres, combine si juste les effets qu'elle produit dans les uns & dans les autres, qu'elle arrive heureusement à la fin.

*Dem.* Où découvre-t-on la justice ?

168 *La Métaphysique.*

*Resp.* Dans cette action encore, qui fait la distribution des biens & des maux conformément à l'état où tous les hommes se trouvent, qui donne des biens qui tournent en mal aux méchants, & des maux qui tournent en bien aux justes.

*Dem.* Où remarque-t-on la bonté ?

*Resp.* Dans cette action qui nous prévient en toutes manières, qui nous prépare ce qui conduit à la perfection & au bonheur, qui dans nos maux mêmes nous ménage de quoi nous rendre heureux. Si après cela vous considérez un Etre qui n'a qu'à vouloir pour faire ce qu'il lui plaît, qui par l'efficacité de sa volonté change continuellement la face de toute la nature, & qui au dessus des agitations que son action produit dans les corps & dans les esprits demeure dans un repos imperturbable, toujours invariable dans sa conduite, ne se méprenant & ne se démentant jamais, vous avouerez que la majesté éclate sur tous les attributs que nous exprime son Ouvrage.

*Dem.*

*Dem.* Mais que sert cette expression pour le commun des hommes qui ne la connoissent pas ?

*Resp.* Que tous les Esprits, si vous voulez, ne connoissent rien dans l'Ouvrage de Dieu, cet ouvrage n'en est ni moins magnifique, ni moins divin. Dieu s'y complait, il y voit des traits de tout ce qu'il est parfaitement marquez, cela lui suffit. Sa gloire ne dépend point des considérations de ses créatures.

*Dem.* Quelque expression que vous trouviez des perfections divines dans les créatures, n'est-il pas vrai qu'elles n'ont encore nulle proportion avec la sainteté & l'infinité de leur auteur ?

*Resp.* J'en conviens, pendant que vous les regardez dans leur état naturel ; mais vous verrez que Dieu en les formant a eu en veüe un sanctificateur qui leur donne toute la dignité que demande l'action qui les a formées, qui fait que la divinité est glorifiée, non seulement en la maniere que je viens de vous marquer ; mais encore infiniment au delà de tout ce que nous pouvons comprendre, d'une

maniere qui mérite toute la complaisance divine.

*Dem.* Dieu se complaisant ainsi dans son Ouvrage n'a-t-il pas dû le créer de toute éternité ?

*Resp.* La dépendance essentielle aux créatures s'accorde trop mal avec l'Eternité, Dieu les a créées dans le tems.

*Dem.* Mais ne concevons nous pas clairement que la matiere est éternelle ?

*Resp.* Prenez garde, vous confondez l'idée avec la chose, l'idée de la matiere, l'étendue idéale avec la matiere même. Voilà l'écueil des Philosophes : ils confondent deux choses infiniment différentes. L'étendue idéale est éternelle, immense, incréée : cela paroît clairement à l'esprit : mais on ne voit pas de même que la matiere créée ait toujours été ?

*Dem.* Mais Dieu n'a-t-il pas pu de toute éternité créer le monde ?

*Resp.* Il l'a pu, puis qu'il n'a jamais été sans sa volonté qui donne l'existence à tous les êtres, mais il nous apprend qu'il ne l'a pas fait : & nous voyons clairement qu'il a pu ne le pas

faire , & même qu'il n'a pas dû le faire.

*Dem.* Pourquoi n'a - t - il pas dû le faire ?

*Resp.* Que penseriez vous de la créature si elle étoit éternelle ? Croiriez vous que Dieu eût pu s'en passer ? Pourriez vous vous empêcher de croire qu'elle fut une émanation nécessaire de la divinité. Or Dieu qui n'agit que pour sa gloire se doit à lui même de ne pas traiter la créature comme si elle étoit égale à lui , comme s'il avoit besoin d'elle : quelque honneur qu'il sçache tirer de son Ouvrage , il faut qu'il demeure une éternité sans le former. Par là il fait voir qu'il se suffit à lui même , qu'il n'aime invinciblement que ses propres perfections , & que ce qu'il produit au dehors ne fait que lui représenter ce qu'il possède pleinement dans son être. C'est donc faire injure à Dieu que d'attribuer à son Ouvrage l'éternité ; c'est ôter au monde le caractère de dépendance qui lui convient : & on n'est pas plus raisonnable de lui attribuer l'infinité en éten-

duë ; c'est encore un caractère qui ne convient point à la créature. Ceux qui aiment mieux imaginer un nombre infini de tourbillons & des espaces infinis, que de borner la matière fort différente encore un coup, de l'étendue qui est l'objet de leur esprit, n'y pensent pas sérieusement.

---

### CHAPITRE X.

*Toutes les vérités sont renfermées dans l'Infini. Elles ne dépendent point de la volonté de Dieu.*

*Dem.* **T**outes les idées qui nous éclairent aiant pour sujet commun l'Infini, comment se peut il qu'on ait tant de pensées particulières sans penser à l'Infini, ou sans sçavoir qu'il est présent ?

*Resp.* C'est que l'objet particulier, & nos propres perceptions nous occupent entièrement ; nous sçavons, & il est vrai, que nous ne vivons que par l'action de Dieu en nous, pensons nous pour cela toujours à Dieu ?

*Dem.* Mais est il nécessaire que nos perceptions soient autre chose que nos idées ?

*Resp.* Si vous ne pouvez voir en vous même ce que vous voyez , il faut bien que vos idées & vos perceptions soient des choses très différentes ; votre idée est l'objet intérieur ; votre perception est l'impression que vous en recevez. Cette impression vous trompe : vous croiez voir en elle ce qui ne peut être que dans l'objet qui la produit.

*Dem.* Que renferme cet objet ?

*Resp.* Il renferme les vérités de la Géométrie , de l'Arithmétique , de la Philosophie , toutes les vérités , les immuables , & les changeantes.

*Dem.* Voudriez vous faire de l'Infini un Maître d'Arithmétique & de Géométrie. ?

*Resp.* Je ne veux autre chose sinon que l'Infini soit la source de toute vérité. Si vous aimez mieux qu'il soit votre Maître en Morale , qu'en Géométrie , à la bonne heure ; c'est la disposition où vous devez être , & qu'il demande de vous : mais souffrez que toute lumière vienne de lui , & que

nous ne soions que ténèbres à nous mêmes.

*Dem.* N'est il pas vrai cependant que les raisonnemens qu'on fait sur des vérités, comprennent en eux ces vérités; & que le raisonnement n'est point ailleurs que dans l'ame de celui qui raisonne?

*Resp.* Point d'équivoque s'il se peut: le raisonnement suppose des idées qui soient présentes, & un esprit qui compare ces idées: cette comparaison suppose une impression reçue, & une volonté qui l'attache à tels & tels rapports de l'idée. L'impression reçue & la volonté sont dans l'ame, elles sont l'ame même modifiée d'une telle ou telle manière; mais les idées aperçues, & les rapports comparez, sont fort différens de ce qu'elle est.

*Dem.* Mais où sont les vérités?

*Resp.* Elles sont où sont les idées: car les vérités ne sont que les rapports que les idées ont entr'elles, soit vérités Géométriques, soit vérités numériques, soit vérités Métaphysiques: en un mot, elles sont dans cette lumière commune à tous les Esprits,

*La Métaphysique.* 175

que nous consultons quand il nous plaît, & que nous apellons la *Raison*.

*Dem.* Quelles sont les vérités Géométriques ?

*Resp.* Ce sont les rapports qui se trouvent entre les figures qu'on conçoit dans l'étendue idéale.

*Dem.* Quelles sont les vérités numériques ?

*Resp.* Ce sont les rapports qui sont entre les nombres que l'Infini dans son unité découvre à l'esprit.

*Dem.* Quelles sont les vérités Métaphysiques ?

*Resp.* Ce sont les rapports qui se trouvent entre les idées des êtres de différente nature comme du corps & de l'ame.

*Dem.* Tous ces rapports sont ils de même nature ?

*Resp.* Ceux qui sont entre les lignes & les nombres sont rapports d'égalité ; les autres sont rapports de perfection, qui en se découvrant à l'Esprit deviennent des loix auxquelles il faut qu'il se soumette, sur lesquelles il faut qu'il règle ses jugemens & ses inclinations ; loix inviolables, que

Dieu lui même ne peut changer.

*Dem.* Tout ne dépend-il pas de la volonté de Dieu ?

*Resp.* Dieu fait tout ce qu'il veut, & rien ne se fait que par sa volonté ; cela est incontestable : mais si par exemple, Dieu n'avoit pas voulu que deux & deux fussent quatre, quel nombre resulteroit de deux & deux. Si Dieu avoit voulu qu'une montagne fût sans vallée, comment seroit elle faite cette montagne : & s'il avoit fait le corps supérieur à l'ame, quel auroit été le sort de ces deux substances ? Si vous prenez garde que les idées des nombres, du corps, & de l'ame ne sont pas en vous, mais qu'elles sont comprises dans la substance de l'Infini, vous verrez clairement que les vérités qui en sont les rapports sont indépendantes de sa volonté comme son être même en est indépendant : & certainement on ne peut nier que ces rapports soient nécessaires, éternels, immuables, sans faire violence, pour ainsi dire, à toutes les idées qui se présentent à l'esprit, sans renverser toutes les sciences, sans anéantir la Morale,

& mettre la confusion dans toute la vie humaine.

*Dem.* Mais conçoit-on bien que Dieu ne puisse pas quelque chose ?

*Resp.* Non, cela ne se conçoit pas : mais on conçoit parfaitement que Dieu ne peut traiter les êtres que selon leur essence & leur nature. Dieu n'empêchera pas, par exemple, que des boules entassées ne laissent entr'elles des espaces triangulaires, & s'il remplit ces espaces, ce ne sera pas avec d'autres boules, puisque le rond & le triangle ne peuvent pas s'ajuster ? Mais il est clair que ce que Dieu en cela ne fera pas, viendra du rapport que les corps ont les uns avec les autres, & nullement de défaut de sagesse ou de puissance.

*Dem.* Connoissons nous bien les rapports que les idées des êtres ont entr'elles ?

*Resp.* Ceux d'égalité nous sont parfaitement connus. Ceux de perfection nous le sont peu. Nous connoissons exactement le rapport d'une figure de Géométrie à une autre figure, ou d'un nombre à un autre nombre ;

mais nous ne pouvons sçavoir de combien la nature de l'ame surpasse celle du corps ; c'est un raport de perfection qui nous est caché dans cette vie , & qu'en éfet il n'est pas nécessaire que nous connoissions , nous suffisant pour régler nos jugemens & nos préférences , de connoître clairement qu'une substance qui pense est plus parfaite qu'une substance qui ne peut recevoir que des mouvemens & des figures.

*Dem.* La volonté de Dieu ne peut elle pas rendre éternel , nécessaire , immuable ce qu'il lui plaît ?

*Resp.* Elle le peut , j'y consens : mais elle peut aussi ne point user de ce pouvoir. Pour sçavoir si elle est telle ou telle , il faudroit que nous en eussions une idée claire ; & vous sçavez qu'elle ne nous est connue qu'autant que Dieu nous la révèle.

*Dem.* Mais si le fait est constant cela ne suffit-il pas ?

*Resp.* Le fait est , que les vérités de Mathématique & de Morale sont éternelles & nécessaires , mais il est très faux que ce soit la volonté de

Dieu qui les ait rendues telles : autrement cette volonté étant tres libre, nous pourrions penser que peut-être un jour deux triangles ne seroient pas compris dans un quarré, & qu'un, deux & trois ne seroient pas six ; & même nous ne serions pas certains qu'à présent deux & deux fissent quatre dans l'autre monde.

*Dem.* Cependant Dieu ne veut-il pas les véritez telles qu'elles sont ?

*Resp.* Ceci est fort différent; Dieu les veut telles, cela est certain : mais c'est parce qu'elles ne peuvent pas être autres qu'elles sont : si elles changeoient, il faudroit que la substance d'où elles dépendent & où elles sont comprises changeât. Jugez si sur de pareilles conséquences on ne doit pas tenir pour constante, que les véritez des sciences & des mœurs sont nécessaires, immuables & éternelles, étant la lumiere où nous les découvrons universelle, commune à tous les Esprits, toujours la même dans tous les tems & en tous lieux, toujours fixe & invariable : comme chacun peut s'en convaincre par un peu de retour sur soi même.

## CHAPITRE XI.

*Loi inviolable de toutes les Intelligences. Vaines équivoques touchant ce qu'on appelle Raison. Corruption étrange.*

*Dem.* **Q**uelle est la fin des vérités que l'Esprit découvre dans l'Infini ?

*Resp.* La fin de celles qui ne sont que des rapports d'égalité, c'est d'établir les arts nécessaires à la vie. La fin de celles qui sont des rapports de perfection, c'est de porter les esprits à régler leurs jugemens sur ceux de Dieu même & à se conformer à l'ordre qu'il suit inviolablement lui même.

*Dem.* En quoi faites-vous consister cet ordre ?

*Resp.* Dans la proportion qui se trouve entre l'amour divin & la perfection de chaque être. Les esprits sont plus parfaits que les corps ; Dieu nécessairement aime moins les corps que les esprits ; Car Dieu est juste ;

& comme la justice consiste à aimer chaque chose à proportion qu'elle est aimable; chaque chose aussi est aimable à proportion du degré de perfection qu'elle a, ou du rapport qu'elle a avec les attributs de l'être infiniment parfait d'où dérive toute perfection. Or tous les esprits doivent ressembler à Dieu autant qu'ils en sont capables: Il faut donc qu'ils réglent autant qu'ils le peuvent, leurs jugemens sur ceux de Dieu & leur amour sur le sien.

*Dem.* Ne peut-on pas dire que cet ordre auquel vous prétendez que tous les esprits se doivent soumettre n'est autre chose que ce que les hommes ont réglé entr'eux pour le bien commun de la société?

*Resp.* Voilà où les hommes en sont aujourd'hui; ils ne veulent point de loi s'ils ne la font eux mêmes, & parce que dans les traités qu'ils font pour vivre ensemble, ils déferent toujours au plus fort, ils ne savent point mettre de différence entre la force & la justice. Le plus foible se soumet, mais bien entendu qu'il est,

fera de se soumettre , s'il peut devenir le plus fort ; alors il n'y aura pas de loi pour lui , parce qu'à proprement parler , il n'y en a que pour les faibles.

*Dem.* Si ce principe est généralement reçu parmi les hommes , que peut on y opposer ?

*Resp.* On y opposera la loi que chacun porte en soi même , qui dit à tous , en tous tems , en tous lieux ; *il faut , ou il ne faut pas* ; qui parle au cœur ; qui le presse ; qui lui fait des reproches quand il ne se soumet pas : & cette loi est la même que l'Ordre dont nous venons de parler.

*Dem.* Mais cette même loi ne nous porte-t-elle pas à travailler pour notre conservation ?

*Resp.* Elle nous y porte , je l'avouë ; mais en nous y portant elle nous prescrit des règles , qui sont tout autres que celles que suivent les hommes.

*Dem.* Mais peut on mieux faire pour sa conservation que de s'accommoder aux tems & aux lieux , que de tenir pour juste ce qu'on croit juste en tel pais , quoique dans un autre

*La Métaphysique.* 183  
pâis la même chose passe pour injuste ?

*Resp.* Comme par ce principe vous seriez toujours dans le parti du plus fort ; & toujours partisan de la première Religion qu'on vous offrirait , vous ne vous conserveriez pas trop mal : mais si la loi qui vous parle au fond du cœur , n'approuvoit ni cette Religion , ni la cause de ce plus fort , où en seriez vous ? Si vous y prenez garde , selon votre discours la grande Loi seroit la force , & toute la règle de la vie se tireroit de l'amour propre ou du désir de se conserver.

*Dem.* Pensez - vous que cela soit si mal dans l'ordre naturel ?

*Resp.* Mais dans l'état naturel les hommes ont une raison , dont ils se peuvent servir : on ne doit pas , ce me semble , quitter cette raison pour ne consulter que l'amour propre.

*Dem.* Ne peut on pas dire qu'en travaillant à se conserver ils suivent la raison humaine ?

*Resp.* Si cela se peut dire , on dira bientôt que tous les animaux sont humainement raisonnables : car assuré-

284 *La Métaphysique.*

ment ils savent se servir à propos de la force, & ne négligent rien de ce qui peut servir à leur conservation.

*Dem.* Quel est donc l'usage de la raison humaine ?

*Resp.* La raison peut être considérée comme une faculté qu'a l'ame de consulter la lumière qui lui est présente : si vous la regardez ainsi, son usage est de discerner entre le vrai & le faux, le juste & l'injuste, de comparer, de péier, de préférer le plus aimable au moins aimable.

*Dem.* Cette raison n'est elle pas réservée aux Chrétiens ?

*Resp.* Comme la lumière est commune à tous les hommes ; tous aussi ont également la faculté de la consulter.

*Dem.* Outre cette faculté, n'y a-t'il pas dans l'ame une lumière qui lui est propre, & qu'on appelle raison humaine ?

*Resp.* Il n'y a qu'une vérité : donc il n'y a qu'une lumière qui nous la découvre.

*Dem.* Comment entendez-vous qu'il n'y a qu'une vérité ?

*La Métaphysique.* 185

*Resp.* L'Âme a plus de perfection que le corps ; cela est vrai pour les hommes & pour les démons , comme pour les Anges & pour Dieu même. Toutes les intelligences puisent donc , pour ainsi dire , dans une même lumière : son infinité , son universalité , son immutabilité découvrent assez son unité.

*Dem.* D'où vient donc qu'on nous parle d'une raison humaine , & d'une raison divine , l'une qu'on attribue aux sages païens , & encore au commun des hommes , l'autre à ceux qui croient en JESUS - CHRIST ?

*Resp.* C'est que les Païens aient pu s'élever à la connoissance de certaines vérités , & n'en aient pas connu d'autres où la Religion nous a ramenez , on a voulu marquer la différence de leur état & du nôtre : Car bien que tous les hommes participent à la même lumière , il n'y a néanmoins que ceux qui sont secourus qui puissent y découvrir les vérités essentielles , & régler leur conduite sur ces vérités.

*Dem.* N'y aura - t - il donc rien dans l'homme dont il puisse faire une raison humaine ?

*Resp.* On peut donner ce nom, & on le donne en effet à la disposition que nous avons à juger des objets sur les impressions sensibles que nous en recevons. Chacun juge qu'une chose est vraie ou fautive, juste ou injuste, selon la convenance qu'elle a avec ses affaires présentes : c'est raisonner *humainement* : voilà cette raison humaine que vous cherchez.

*Dem.* N'est-ce point ce qui fait que chacun dans son sentiment & sa conduite prétend avoir raison ?

*Resp.* N'en doutez pas, & en effet chacun a sa raison, c'est à dire, son tour d'imagination particulier & ses intérêts propres.

*Dem.* D'où vient cette variété d'intérêts ?

*Resp.* De la révolte du corps contre l'esprit, de l'impuissance où nous sommes d'arrêter les impressions des objets sensibles ; de la corruption de la nature.

*Dem.* Savons nous par une autre voie que par la foi que la nature est corrompue ?

*Resp.* Nous ne pouvons guère le

ſçavoir ſans la révélation ; l'eſprit auroit toujours été ſtoçant & incertain ſur ce point, comme vous pourrez le remarquer dans les livres des anciens Philoſophes ; mais depuis que nous avons été fixez par la foi ; rien n'eſt plus évident pour tous ceux qui veulent y penſer, que nôtre corruption naturelle ?

*Dem.* Pouvons nous la découvrir ailleurs que dans nous mêmes ?

*Reſp.* Il eſt vrai qu'elle eſt dans nous mêmes & qu'elle nous appartient ; mais ce qui nous la fait connoître c'eſt la vue claire de telle ou telle vérité, jointe au ſentiment que nous avons de ce qui ſe paſſe en nous ; je voi clairement que l'ame eſt préférable au corps ; & je me ſens porté à préférer le corps à l'ame. Voila une corruption manifeſte, tant par la lumière qui ſe découvre à mon eſprit, que par tout ce que j'éprouve en moi même. Mais cette corruption n'a que trop de force pour nous empêcher de ſuivre la lumière qui la découvre, elle fait à chacun de nous ſa ronte particulière, & il n'y a perſonne qu'el-

le ne convainque qu'il a raison de lui obéir. Voilà le principe des confusions effroyables où se jettent les hommes. L'Historien séditieux, le Dogmatiste impie, le Charlatan, le visionnaire, donnent leurs songes pour des vérités. L'ambitieux, le débauché, l'Avare, donnent leur conduite pour la plus raisonnable & la plus sensée. Deux impies de nos jours séduits ainsi par leur fausse raison n'ont rien oublié pour renverser avec la Religion toute la société. L'un ennemi \* de la lumière intérieure a prétendu qu'il n'y a pas moins de perfection dans une pensée que dans une autre, que rien ne peut être mieux ordonné que nos volontés, que la douleur est une perfection de l'Univers, qu'enfin la nature est la plus parfaite qu'elle puisse être. D'où il conclut que l'Être infiniment parfait n'est autre chose que l'Univers dans l'assemblage de tout ce que nous appelons ou des biens ou des maux. L'autre vendu \* à

\* Spinoza.

‡ Hobbes.

la faveur des usurpateurs, a prétendu qu'il ne falloit chercher la Loi que dans la force, & que tous les devoirs n'étoient fondez que sur des conventions faites entre le plus foible & le plus fort, ne voyant pas que par cela même il exposoit son plus fort à tous les malheurs de la vie, quand la force viendroit à diminuer

*Dem.* De tout ceci que concluons nous ?

*Resp.* Ce que je vous ai déjà fait voir en plusieurs manieres, qu'il faut s'élever au dessus des impressions sensibles, pour chercher le prix & la nature de chaque chose dans les vraies idées qui se présentent à l'esprit, que ces idées se trouvent dans l'Infini, qu'on ne voit qu'en lui tout ce qu'on voit, toutes les vérités, tout ce qui semble entrer par nos yeux dans notre Esprit ; que la lumière parle à tous le même langage, & que les hommes seront oposés entr'eux de sentimens & de pensées, jusqu'à ce qu'ils s'accordent à la consulter.

## CHAPITRE XII.

*Nous ne voions les objets sensibles ni en eux mêmes, ni en nous mêmes, ni en quoi que ce soit de créé.*

*Dem.* **Q**uelles sont ces vérités changeantes & passagères que vous mettez parmi celles que nous voions dans l'Infini ?

*Resp.* Ce sont les idées des créatures corporelles tant qu'elles nous affectent, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre. Il y a une terre, des mers, un soleil ; voilà des vérités, ces objets existent véritablement ; mais ce sont des vérités qui changent continuellement devant nous. Il y a des animaux, des fruits, des fleurs : voilà encore des vérités, mais des vérités qui disparaissent bientôt à nos yeux.

*Dem.* Mais peut-il y avoir quelque chose de changeant & de passager dans l'Infini ?

*Resp.* Ce que nous voions pro-

prement dans l'Infini, ce sont les idées qui représentent ces êtres: or ces idées sont toujours les mêmes & ne passent point.

*Dem.* Pourquoi donc appelez vous ce que vous voyez en regardant le monde, des vérités changeantes & passagères?

*Resp.* Puisque les idées des créatures corporelles, quoique toujours les mêmes nous affectent, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, selon les changemens qui arrivent à ces mêmes créatures, quel autre nom pourroit on donner à ce qu'on voit par les yeux? les créatures visibles sont véritablement changeantes: mais les idées qui en sont les modèles, ne le sont que par rapport à nous, elles sont constantes & éternelles en elles mêmes.

*Dem.* Est-ce un Ciel & une Terre, par exemple, que nous voyons dans l'Infini, ou bien y voyons nous qu'il y a un Ciel & une Terre?

*Resp.* Vous ne voyez point dans l'Infini qu'aucune créature existe, vous y voyez seulement l'essence & le modèle de telle & telle créature.

*Dem.* N'est-ce pas cependant une vérité qu'il y a un Ciel & une Terre ?

*Resp.* C'en est une, mais qui étant tout à fait arbitraire & dépendante de la volonté du Créateur, puis qu'il pouvoit ne faire ni Ciel ni terre, & qu'il change l'un & l'autre comme il lui plaît, se découvre par une autre voie, que ne fait l'essence des créatures matérielles, qui est éternelle & nécessaire. Tout ceci se développera dans la suite.

*Dem.* Faites moi comprendre une bonne fois que nous ne voions les corps que dans la substance de l'Infini.

*Resp.* Nous ne pouvons les voir (j'entends leur essence) ou qu'en eux mêmes, ou qu'en nous mêmes, ou qu'en Dieu. Nous ne les voions ni en eux mêmes, ni en nous mêmes, tirez la conséquence.

*Dem.* Pourquoi ne les pouvons nous voir en eux mêmes ?

*Resp.* C'est que pour voir il faut un objet qui porte la lumière : & les corps ne sont & ne peuvent être que ténèbres.

*Dem.*

*Dem.* Une Intelligence a-t-elle besoin d'autre chose que d'elle même pour apercevoir ce qui lui est présent ?

*Resp.* Que l'œil soit pur & capable de recevoir les images des objets présens, il n'en reçoit aucune durant la nuit. La lumière qui lui est propre étant absente, il n'est pas plus *voiant* que le pié ou l'oreille, l'esprit de même ne sçauroit voir si sa lumière n'agit sur lui.

*Dem.* Quoique l'esprit ne voie qu'à la faveur de sa lumière, peut on en conclure qu'il ne voit point les objets en eux mêmes ?

*Resp.* C'est une conséquence très-juste, puisque sa lumière étant toute différente de celle qui couvre les corps, elle lui fait voir toute autre chose que ces objets.

*Dem.* Mais les images que reçoivent les yeux, ne peuvent elles pas servir de lumière à l'ame pour apercevoir tel & tel objet ?

*Resp.* Ces images sont elles mêmes de la pure matière : ce ne sont que des traits marquez sur les nerfs de vos

yeux & de votre cerveau ; & par conséquent elles ne sont pas moins invisibles en elles mêmes , que les objets qui en sont les originaux. Mais ce qui vous doit convaincre que vous ne voyez en eux mêmes ni ces objets ni leurs images , c'est que *voir* suppose une union immédiate entre *le visible* & *le voiant* , s'il est permis de parler ainsi : or vous sçavez la distance qu'il y a du lieu des corps à la région des esprits.

*Dem.* Jusqu'à ce qu'on ait admis cette distance , ne peut on pas dire que l'ame se joint aux images des objets dans le cerveau ?

*Resp.* Si on veut tout nier , & raisonner contre la nature des choses , je n'ai plus rien à dire ; mais je soutiens qu'il ne peut y avoir d'union immédiate entre une image corporelle , ou un corps de quelque nature qu'il soit , & un esprit ; outre que ce n'est pas voir les objets en eux mêmes que de les voir dans leurs images ; & de dire , par exemple , que l'ame saute du cerveau aux astres pour s'y joindre , & les voir en eux mêmes , ce seroit le comble de l'absurdité.

*Dem.* Ne pourroit-on prouver sensiblement cette invisibilité des objets corporels ?

*Resp.* Vous en voyez si souvent qui n'existent point ; est-ce les voir en eux-mêmes ? Mais mettez cette lunette sur votre nez ; voici deux arbres devant vous, n'en voyez-vous pas douze par la lunette ? Et ces douze ne sont-ils pas aussi verts, aussi beaux, & aussi bien plantés que les deux que vous voyez sans lunette ?

*Dem.* Que concluez-vous de ce que je voi par cette lunette ?

*Resp.* J'en conclus, que les deux arbres que vous voyez sans la lunette ne sont pas ceux qui sont plantés ici près, mais deux autres pareils aux douze que vous voyez par la lunette ?

*Dem.* Et où vois-je donc ces douze arbres ?

*Resp.* Vous les voyez sur le terrain qui est voisin de votre esprit.

*Dem.* N'attribuez-vous rien de plus aux deux qui ne doivent rien à la lunette, qu'aux douze qui lui doivent leur naissance ?

*Resp.* On leur attribuera l'existence.

ce sur le terrain que vous regardez ; mais ils n'auront pas une autre essence que les douze aperçus par la lunette.

*Dem.* Ces douze peuvent-ils véritablement être comptez pour quelque chose ?

*Resp.* Ils sont verts, ils sont bien plantez ; compteriez-vous cela pour rien ? Ils n'existent pas sur cette terre où vous marchez ; en ce sens ils ne sont rien ; mais ils ont une existence très réelle sur le terrain où se promène votre esprit, & ils y sont précisément pareils aux deux pour lesquels vous n'avez besoin que de vos yeux.

*Dem.* Expliquez moi, je vous prie, le mystère de la lunette.

*Resp.* Pendant que le fond de vos yeux n'est ébranlé que par les rayons qui réfléchissent de deux arbres, vous ne voyez que deux arbres ; mais au moment qu'il reçoit douze impressions toutes pareilles, ce qui lui arrive par le moyen de la lunette, vous apercevez douze arbres qui se ressemblent parfaitement ; preuve certaine que

vous ne voiez point ces deux arbres en eux mêmes , mais dans un objet qui peut vous en représenter une infinité , suivant les divers changemens qui arrivent à vos yeux.

*Dem.* Que diriez vous d'un homme qui présent à une de nos batailles ; s'imagineroit que tant d'hommes qui se présentent les uns aux autres , l'épée ou le mousquet , que tant de chevaux écumans , que tant d'assaillans d'une part , tant de fuyars & de mourans de l'autre ; que tant de drapeaux arrachez , tant de canons eulevez , tant de tambours , de timbales , de trompettes , dont le son fait affronter la mort , ne sont autre chose que des figures voltigeantes autour de l'esprit , semblables à ces quatre arbres que le verre à facettes me vient de faire voir ?

*Resp.* Je suis ravi de voir que votre imagination se rejouit : Je dirois que cet homme ne sçait pas distinguer entre ce qui est l'objet de son esprit , & ce qui est l'objet de ses yeux , qu'à la vérité ce qu'il voit ce sont des idées d'hommes , de chevaux , d'atirail de guerre ; mais que dans cette plainç

où se promène son corps, il y a autant de machines existentes, que d'idées actuellement présentées à son esprit; que toutes ces machines y ont les mouvemens dont il a la perception; que les corps ne sont point là en sûreté, qu'il sera bien d'en tirer le sien s'il peut; & si après cela il vouloit encore rire, je ne m'y opposerois pas.

*Dem.* Si nous ne voions les objets extérieurs que par leurs idées, ne pouvons nous pas voir ces idées en nous mêmes?

*Resp.* Ces idées sont l'essence & les perfections des corps, & le nombre en est infini. L'ame ne peut contenir que ses propres perfections, c'est une substance limitée: elle ne peut donc renfermer ces idées dans sa substance.

*Dem.* Les substances supérieures ne renferment elles pas les perfections des substances inférieures?

*Resp.* Je ne croi pas que vous demeuriez long - tems dans ce préjugé. Car il est clair, ce me semble, que l'ame limitée comme elle est, ne pourroit pas contenir l'essence des corps,

ou l'étendue sans être corporelle.

*Dem.* Mais les idées des corps ne sont elles pas nécessairement spirituelles ?

*Resp.* Elles sont spirituelles & intelligibles par elles mêmes ; mais aiant les perfections de la matière sans en avoir les limitations , elles ne peuvent se trouver dans une substance bornée , qui par sa nature reçoit les limitations qu'elles excluent : enfin une ame qui sçait qu'elle est finie , & qui reçoit actuellement l'idée de l'Infini en plusieurs manières , voit assez , si elle veut voir , qu'elle ne contient pas la réalité qui lui est présente.

*Dem.* Ne peut-on pas dire qu'elle la contient du moins *objectivement* , si elle ne la contient pas *formellement* ?

*Resp.* On ne pouvoit gueres imaginer une distinction plus foible pour eluder une vérité tres claire. Car qu'est ce que contenir *objectivement* & non *formellement* , si non avoir présent un objet qu'on ne renferme pas en soi ?

*Dem.* Mais le sentiment que nous avons de tel ou tel objet n'est-il pas

en nous ? Et ce sentiment ne peut-il pas contenir cet objet ?

*Resp.* Nos sentimens sont en nous : cela est certain ; ils sont l'ame même affectée d'une telle ou telle maniere : mais puis qu'il n'y a point de sentiment , ou plutôt de sensation qui ne soit particulière , vous pouvez juger qu'elle est bien différente de l'objet général ou de l'Infini , que vous pouvez contempler quand il vous plaît : en un mot , il en est de la lumiere des esprits comme de la lumiere corporelle. L'œil reçoit la lumiere & ne la contient pas ; il se peint dans l'œil une image par la lumiere qui le frappe , & cette image est l'œil lui même modifié ; elle est l'effet de la lumiere , & différente d'elle par conséquent , comme l'effet l'est de sa cause. Les idées , qui sont la lumiere de l'ame , sont impression sur elle à leur maniere ; & cette impression est toute autre chose que les idées , c'est l'ame modifiée & actuellement voiant par l'objet qui lui est présenté.

*Dem.* Ne se pourroit-il pas faire que bien que l'Infini ne se trouve

point en nous, Dieu créât avec chacun de nous les idées des êtres particuliers ?

*Resp.* Je vous ai déjà marqué, ce me semble, que le nombre de ces idées est infini. Mais qu'il en soit ce qu'il vous plaira, où Dieu aura-t-il placé ces idées ? Sont elles corps ou esprit ? Sont elles dans l'ame ou auprès ? Sont elles au dessous de l'ame, elles dont l'ame tire sa perfection ? Sont elles au dessus de l'ame, elles qui lui sont si soumises ? Connoissent-elles assez l'ame pour se présenter selon ses ordres ? L'ame les connoit-elle assez pour appeler celles dont elle a besoin ?

*Dem.* Si Dieu ne les a pas créées avec l'ame, ne peut-il pas les créer selon que l'ame le désire.

*Resp.* Voilà tout d'un coup la création bien multipliée. Mais quand nous ne désirons plus telles ou telles idées, que deviennent elles ? Dieu qui les a créées pour nous, les détruit-il pour nous contenter ? Est-ce l'ame elle-même qui les détruit ? Si elle ne les détruit pas, où les envoie-t-elle ? En combien d'années vous jetterez

vous, si vous vous figurez des idées créées avec nous, ou créées quand il nous plaît.

*Dem.* Quoique nous ne connoissons pas ce qui regarde de telles idées, Dieu n'a-t-il pas pû les créer ?

*Resp.* Dieu peut tout ce qu'il veut ; mais il ne veut que sagement : & une grande preuve qu'il n'a pas voulu telle chose, c'est l'absurdité qu'on y trouve.

*Dem.* La nature ne peut-elle pas avoir ces mystères aussi bien que la Religion, & en ce cas nous obliger à nous taire sur l'origine des idées ?

*Resp.* Vous appellerez ce qu'il vous plaira mystères de la nature ; mais il ne faut pas en chercher où il n'y en a pas, ni s'en faire quand on peut ne s'en pas faire. Le mystère de tout ceci, c'est la confusion qu'on fait des idées & des perceptions ; nos perceptions sont en nous, elles nous appartiennent, ce sont nos modifications, par cette raison nous plaçons en nous nos idées ; & pour défendre ce préjugé on abandonne l'imagination à tout ce qu'il lui plaît de forger ?

---

CHAPITRE XIII.

*Comment Dieu nous découvre les objets corporels. Ordre des sensations. Différence du monde matériel & du monde intelligible.*

*Dem.* **Q**uelle raison avez-vous de chercher plutôt en Dieu nos idées qu'en nous mêmes ?

*Resp.* 1. C'est qu'il n'y a que l'Infini qui puisse contenir l'infinité de nos idées, & qu'il n'y a que Dieu qui soit infini. 2. C'est qu'il est très certain que Dieu renferme les perfections de tous les êtres, ou qu'il les comprend tous éminemment. 3. C'est qu'il est uni immédiatement aux esprits. 4. C'est que comme ils dépendent de sa puissance, n'ayant l'être & la vie que par lui, il faut aussi qu'ils dépendent de sa sagesse, ne pouvant recevoir que de lui les idées qui les éclairent, & d'où dépend leur perfection.

*Dem.* Apprenez-moi donc comment nous apercevons les corps par

l'union de nos esprits avec Dieu ?

*Resp.* Quand vous vous promenez dans ce beau lieu où nous voici, mille & mille objets corporels agissent en même tems sur votre corps par une infinité de rayons qui en réfléchissent, & qui peignant au fond de vos yeux tant d'objets, transmettent leur action jusqu'aux extrémités des nerfs qui aboutissent au cerveau. Jusques là vous ne voyez rien ; car tout se passe dans le corps pour qui rien n'est visible. Mais au même instant que la partie du cerveau où se termine le nerf de la vision est ébranlée, il se forme pour l'esprit un édifice avec tous ses compartimens, des jardins, des jets d'eau, des fleurs & des fruits, un bois épais, une agréable verdure : suivant que les objets extérieurs agissent sur le corps, l'étendue idéale, ou le modèle de la matière, que la substance de Dieu comprend, agit sur l'Esprit, & par son action lui découvre tant de différens objets.

*Dem.* En quoi consiste cette action ?

*Resp.* En mille & mille sentimens

de couleur qu'elle vous imprime. Il semble alors que l'esprit ainsi affecté prenne le pinceau pour se peindre à lui même une infinité d'objets particuliers sur un objet général & parfaitement uniforme.

*Dem.* Sans cette distribution de couleurs ne pourroit-il voir les corps?

*Resp.* Du moins il ne pourroit en distinguer aucun. Si vous en doutez, jetez les yeux sur un Tableau, & voyez si vous y distinguez quelque chose par une autre voie que par le moyen des couleurs. Ce monde est un grand Tableau; vous n'en pouvez distinguer aucun personnage ni aucune figure que par les divers sentimens que leur modèle vous imprime, & qui sont les véritables couleurs dont vous revêtez vous même tous les corps.

*Dem.* L'Esprit ne feroit-il point aussi l'office de Sculpteur sur son étendue idéale?

*Resp.* L'Esprit n'est ni Peintre ni Sculpteur. Mais vous pouvez encore penser qu'il lui arrive la même chose,

que s'il prenoit un ciseau pour tailler son objet en Ciel, en terre, en bois, en rivières, en prairies, en colines, en édifices de toutes les manières. Mais après tout, ce haut, ce bas, ces enfoncemens, ces distances, ces mouvemens qu'il aperçoit sont uniquement les effets de l'action de l'étendue idéale sur lui, qui toujours affecté par elle, selon les impressions que reçoit le corps, discerne les objets corporels selon telles & telles circonstances ?

*Dem.* D'où vient que mon esprit, & son propre objet, étant si loin de là & de là, je voi pourtant là & là, ce que je voi ?

*Resp.* C'est que les objets qui font impression sur votre corps sont là & là; & qu'étant ceux dont il a besoin, il est nécessaire qu'il s'en approche. Que seroit ce si votre esprit ne rapportoit pas là & là ses sensations; mais seulement à son véritable objet, le corps tâonneroit éternellement sans trouver ce qu'il lui faut.

*Dem.* Les animaux que vous privez de sensation ne distinguent-ils pas aussi bien que nous le pain d'avec

les pierres, & ne sçavent-ils pas alet droit à leurs tanières se reposer ?

*Resp.* Ils y vont, parce qu'ils n'ont point de sensation ; & vous parce que vous en auriez, vous ne pourriez retrouver votre logis, si vous ne la rapportiez pas au dehors. Car pourriez-vous vous aviser de chercher ailleurs ce logis que là où il se présenteroit à vous ? Et ce seroit justement où les piez ne marchent pas. Les animaux déterminés par des impressions corporelles, s'approchent ou se retirent exactement pour le bien de leur corps, suivant la nature de ces impressions ; mais il ne se peut qu'en nous l'effet naturel de ces impressions ne soit détruit en un sens par la vivacité de nos sensations : & si elles nous portoient vers l'objet qui les produit véritablement, nous n'irions jamais à ceux qui nous sont nécessaires pour la conservation de nos corps.

*Dem.* De ce que vous dites, ne pourroit-on pas conclurre que votre monde spirituel ne subsiste que dans nos sensations ?

*Resp.* Vous concluriez mal, Is

monde des esprits subsiste indépendamment de tout ce qui est en eux ; mais afin qu'ils y découvrent telle ou telle idée, il faut qu'ils en reçoivent telle ou telle impression, qui fait comme un composé de la sensation & de l'idée : ainsi, quoique votre esprit semble faire ou défaire cette maison charmante que voici, selon qu'il vous plaît d'ouvrir ou de fermer les yeux, il ne fait pourtant & ne défait rien. Le fond de la maison, & d'une infinité d'autres encore plus magnifiques, subsiste toujours : & l'impression de ce fond sur vous, selon telle ou telle mesure, suffira toujours pour vous faire apercevoir un nombre innombrable de différens objets. Etonnez vous après cela que Dieu ait formé dans sept jours le monde où habitent nos corps, lui qui en reproduit un si magnifique pour les esprits plus de trente millions de fois dans un clin d'œil. L'Écriture nous dit, que Dieu se *joüoit* \* en créant la Terre & les Cieux, ne seroit ce point pour nous faire enten-

\* *Ludens in orbe terrarum.*

dre que c'étoit le moindre essai qu'il pût faire de sa Toute - puissance ?

*Dem.* Comment tant d'objets si distincts & si marquez se trouvent-ils dans un fonds aussi simple & aussi uniforme , qu'est l'étendue idéale ?

*Resp.* Ils s'y trouvent , comme les couleurs sont dans votre ame. En quelque nombre que vous conceviez les couleurs , elles ne sont que la même substance diversement modifiée. Ainsi , toutes les différentes idées que l'ame reçoit ne sont que la même substance qui se découvre diversement à elle. Les couleurs, & vos autres sensations, sont distinctes entr'elles, mais c'est intelligiblement , chacune d'elles est la même ame. Tous les objets particuliers sont distincts de même dans l'étendue idéale. C'est une distinction intelligible , suivant laquelle le fond fournit chaque objet , & chaque objet est tout le fond. Si nous avions une idée claire de nôtre ame , nous saurions comment les couleurs sont distinctes en elle ; si nous n'étions pas des êtres finis , nous

verrons comment toutes les idées que nous apercevons sont distinctes dans la simplicité de l'Infini.

*Dem.* Au lieu de prétendre que tant d'objets ne sont que le modèle de la matière qui agit en mille manières différentes sur l'Esprit, ne seroit-il pas plus commode d'établir dans ce modèle, ou dans ce fond intelligible, toutes sortes de portraits, grands & petits, toujours prêts à se faire voir ou à se découvrir à l'esprit ? Cela se conçoit, ce me semble, avec plus de facilité que le reste.

*Resp.* Il ne faut pas chercher seulement ce qui se conçoit, il faut chercher ce qui est vrai. Ces êtres représentatifs dont vous parlez, saisissent d'abord l'imagination, & elle se plaît beaucoup dans la variété qu'ils lui présentent : mais ils ne s'accordent pas avec la simplicité de l'objet que vous contemplez (j'entends l'objet général qui est inséparable de votre esprit.) Cet objet n'est pas susceptible de figures : mais intelligible qu'il est par lui même, il fait par ses seules impressions imaginer ou sentir à l'esprit

toutes sortes de figures.

*Dem.* N'est-il pas vrai cependant qu'il n'en fait rien, si je ne le veux ?

*Resp.* Bien entendu que vous le vouliez. Mais pour peu que vous le vouliez, vous le concevez d'abord, à la vérité, sans figure, uniforme. Ce qui s'appelle simplement *concevoir*. Ensuite vous le revêtez de telle figure qu'il vous plaît de lui donner. Ce qui s'appelle *imaginer*. Et enfin vous ne pouvez vous empêcher de vous le représenter comme figuré, lors qu'en conséquence des impressions que reçoit votre corps il affecte votre esprit de telle & telle manière. Ce qui s'appelle *sentir*. En tout cela l'objet ne change point : il n'y a que l'esprit, qui par les impressions qu'il en reçoit & qu'il lui rapporte, se le représente changé.

*Dem.* Ne peut-on point parcourir en général ces impressions ?

*Resp.* Du lieu où vous êtes vous voyez autour de vous des passages enchantés, une rivière semée d'Isles à perte de vue, des prairies entrecoupées de ruisseaux, des bois, des côtes, des campagnes, que diverses

sortes d'animaux parcourent, un Ciel ferain que des ciseaux traversent, où ils voltigent, où ils se jouent. Tous ces objets suposent autant de figures peintes sur le fond de vos yeux, & gravées sur votre cerveau, mais ils sont en état l'étendue idéale; elle même qui s'imprime, pour ainsi dire, sur votre ame à proportion que l'étendue matérielle taillée en tant de différens corps s'imprime selon les loix du mouvement dans vos yeux & sur votre cerveau. Passez présentement de ce lieu dans une loge de l'Opéra. Là des voix des violons, des flutes, des hautbois donnent par leurs mouvemens & leurs coups redoublez, un million de secousses différentes au tambour de votre oreille; & au même instant la même étendue idéale où vous voyez les décorations & la magnificence que vous raportez au Théâtre & aux Acteurs, fait sur votre ame autant de différentes impressions, en quoi consiste la symphonie. Il en est de même lorsque vous vous trouvez au milieu des parfums, & dans un splendide festin. Cette même étendue idéale tou-

jours simple & toujours féconde, affecte vôtre ame, selon que les nerfs de vôtre nez & du palais de vôtre bouche sont ébranlez, & vous avez ainsi le plaisir des odeurs & de la bonne chère.

*Dem.* Qu'y a - t - il donc dans ces lieux où l'on prend tant de soin de rassembler tout ce que le siècle a de plus riche, de plus pompeux, & de plus doux ?

*Resp.* Il y a de la matiere rangée, des voix & des instrumens qui agitent l'air, des piez & des mains qui remuent. Tout le brillant, tout l'agréable, tout le mélodieux se passe dans un autre monde, dans nôtre monde spirituel, à qui personne de la bande joyeuse n'a peut être jamais pensé.

*Dem.* Ce monde des esprits n'a-t-il que de l'éclat, & des douceurs à leur présenter ?

*Resp.* C'est le pais de l'amertume & des douleurs, aussi bien que des plaisirs. Présentez - vous pour un moment à un de ces sièges fameux que nous voions de nos jours. Là le mé-

me objet , la même étendue idéale qui se présente ici à vous sous de si douces apparences se présentera sous la forme d'hommes & de chevaux en fureur , de mille sortes d'instrumens meurtriers , de murailles écroulées , de sang répandu , de têtes cassées , & ne réglera votre esprit que des sons les plus horribles.

*Dem.* Ce spectacle ne consisteroit-il qu'en apparences ?

*Resp.* Ce sont des apparences pour l'esprit : mais à ces apparences réelles répondent des corps avec leur forme & leur matière , & qui se détruisant parfaitement les uns les autres rendent des âmes éternellement malheureuses.

*Dem.* Faut-il beaucoup de choses pour changer ainsi la scène dans l'étendue idéale ?

*Resp.* Elle change selon que les créatures corporelles changent sous les organes de nos sens. Telle ou telle impression transmise jusqu'au cerveau est suivie d'un spectacle charmant : une autre impression est suivie d'un spectacle affreux. Le tout selon les

*La Métaphysique.* 215

loix qu'il a plû au Créateur d'établir. La scène change, & l'étendue idéale ne change point : elle vous donne les sentimens du blanc, du vert, du rouge, du chaud, du froid, du sec, de l'humide, du haut, du bas, du bon, du mauvais, du plaisir, de la douleur : & elle n'a aucune de toutes ces qualitez ; elle agit seulement sur vous en la maniere qu'il faut, afin que vous aiez l'une ou l'autre perception, ou bien plusieurs à la fois.

*Dem.* Mais ne sens je pas que ce sont les corps dont je suis environné qui me résistent quand je marche ou que je travaille de mes bras ?

*Resp.* Les corps qui vous environnent résistent à vôtre corps ; mais c'est l'étendue idéale qui résiste à vôtre esprit : c'est elle seule qui vous donne des sentimens à proportion de la résistance que les corps environnans font au vôtre.

*Dem.* Mais si les loix de la mécanique ne se peuvent exercer ailleurs que dans la nature corporelle, comment voions nous la mécanique sans voir les corps qui en sont le sujet propre ?

*Resp.* Les corps qui vous environnent font des impressions sur le vôtre, selon leurs figures & leurs mouvemens, l'étendue idéale agit sur votre ame ; & par son action diversifiée, selon ce qui se passe dans votre cerveau, vous fait concevoir & sentir une mécanique qui ne se trouve que dans des corps qu'on ne voit point.

*Dem.* Le plaisir & la douleur étant essentiellement différens, comment peuvent-ils être les effets des mouvemens corporels, dans lesquels il n'y a que du plus & du moins ?

*Resp.* Il est vrai que les effets doivent répondre à leurs causes : mais il ne faut pas prendre pour cause réelle ce qui ne l'est pas. Dieu vous donne des sentimens en conséquence des mouvemens qui se passent dans votre corps. Ces mouvemens ne sont qu'une occasion à Dieu d'agir en vous ; & vos sentimens sont tels que vous les éprouvez, afin que vous ne jugiez pas par eux de la nature des corps, mais seulement que vous vous en approchiez, ou que vous vous en sépariez, selon qu'ils peuvent nuire ou servir à la  
con-

conservation du votre. Cette question  
reviendra.

---

CHAPITRE XIV.

*Manieres d'apercevoir. Commerce  
contagieux de l'imagination. Source  
de l'Esprit du monde. Sa vanité.*

Dem. **L'**ACTION de l'étendue  
idéale sur mon Esprit su-  
pose-t-elle toujours l'action de la  
matiere sur mon corps ?

Resp. Je vous ai déjà marqué la  
différence qu'il y a entre *concevoir*,  
*imaginer & sentir*. Quand vous voulez  
vous représenter quelque objet, vous  
n'avez que faire de l'action de l'étendue  
créée : quand vous voulez vous le gra-  
ver dans la tête, c'est à dire, l'imaginer,  
vous n'avez besoin que d'esprits ani-  
maux, qui obéissent à votre volonté. Ce  
n'est donc que quand vous le sentez,  
qu'il est nécessaire qu'il y ait quelque  
chose au dehors qui agisse sur vos  
organes. Encore souvent avez-vous  
des sentimens tres-vifs par les seuls  
mouvemens qui se passent dans vos  
membres & dans vos entrailles. L'é-

tendue idéale n'attend pour agir en vous que vos volontez, ou l'ébranlement des petits filets de vos nerfs, de quelque manière qu'il arrive. Car ce sont les organes du sentiment.

*Dem.* D'où vient que l'action des objets ne les ébranle pas toujours ?

*Resp.* C'est que tantôt ils sont tendus, & tantôt ils se relâchent. Quand vous dormez, par exemple, ils sont relâchés faute d'esprits : Ainsi, l'action des objets extérieurs ne se peut transmettre par eux jusqu'à votre cerveau : mais quand vous ne dormez pas, ils sont toujours assez tendus par les esprits qui se répandent dans tout votre corps, pour transmettre les impressions qu'ils reçoivent, jusqu'à l'organe immédiat de votre âme, d'où s'ensuit le sentiment. Mais si vos organes ne reçoivent point d'impression de dehors durant votre sommeil, peut-être qu'en récompense vos esprits animaux agissent assez dans votre cerveau, pour vous faire souvent apercevoir par leurs mouvemens ce que vos yeux vous refusent.

*Dem.* Pourquoi l'âme ne régle-

1. elle pas ce mouvement d'esprits durant le sommeil comme durant la veille ?

*Resp.* C'est qu'elle n'a plus d'empire sur le corps : & parce qu'au contraire elle en est dépendante , elle ne peut , pendant qu'il reprend des forces , s'occuper de son véritable bien. C'est par là que le Créateur a voulu la convaincre de son assujettissement & de sa profonde misère : il la traite alors comme si elle étoit corporelle elle-même , & incapable de consulter la Raison. Mais vous avez de quoi vous consoler , puisqu'au moins durant la veille , vous pouvez régler comme il vous plaît , le cours de vos esprits ; pouvoir que bien des gens n'ont pas.

*Dem.* Dans quelle classe mettez-vous ceux qui n'ont pas ce pouvoir ?

*Resp.* Placez-les vous-même où il vous plaira. Ce sont des foux. Il y en a de deux espèces principales. Les uns n'ont nul empire sur leurs esprits animaux. Ces esprits sont si mutins , qu'ils voltigent en désordre sur mille traces confuses , d'où s'en-

suit l'entier dérangement des idées de l'ame. Les autres commandent à leurs esprits , ils en déterminent le cours ; mais quand une fois ils leur ont donné l'essor , ils n'en sont plus les maîtres ; & si le cerveau se trouve d'une constitution à en recevoir aisément les vestiges , ce sont des spectacles pour l'ame toujours nouveaux & singuliers. Les premiers n'ont rien de contagieux , leur dérèglement est trop sensible ; & ne répondant jamais à nos idées , il n'est point à craindre qu'ils nous puissent rien persuader. Mais on contracte aisément les qualitez des derniers.

*Dem.* Donnez - moi quelque exemple de ceux - ci ?

*Resp.* Un Poëte s'enferme dans son cabinet : il s'échauffe l'imagination. Voilà ses esprits animaux en campagne , il leur fait ouvrir des traces , & suivant le cours qu'il leur fait prendre , l'étenduë idéale se fait apercevoir à lui sous la forme de palais superbes , de jardins délicieux , de toutes sortes de beautez sensibles. Ce spectacle l'anime , il est charmé de son

*La Métaphysique.* 221

propre Ouvrage , & les esprits animaux s'agitant de plus en plus élargissent & approfondissent les traces. C'est alors qu'il ne sçait plus garder de mesure : séduit par l'agitation de son cerveau, il voit tout au delà du naturel ; & tout plein de grands objets , il fait des prodiges en peinture.

*Dem.* Quel air de contagion trouvez - vous là ?

*Resp.* Comme un tel personnage ne dit que des choses sensibles , & représente toujours du merveilleux , il trouve facilement entrée dans les Esprits du commun : tous les mouvemens , toutes les faillies , toutes les peintures portent coup : on en est frappé : on en est ébloui : on ne peut plus souffrir d'autres objets. C'est par cette raison que ceux qui li'ent des Romans , des pièces galantes , des Poësies , & qui en font leur occupation , ne sont pas capables des véritez les plus simples , ni des notions les plus communes. La tête pleine de traces profondes toujours renouvelées par un violent cours d'esprits , ils trouvent

par tout les objets qu'ils se sont rendus familiers , & ne veulent point s'en détourner. Leur vie est un songe perpétuel , & un mélange de chimères.

*Dem.* Cette disposition d'esprit ne se trouve-t-elle que dans ceux qui lisent des Romans , ou d'autres ouvrages de cette sorte ?

*Resp.* Le Monde entier est un Roman. Chacun se conduit selon l'impression qu'il reçoit de ses vanitez. Vous y voiez des Héros , des Magnifiques , des Flateurs , un haut & bas perpétuel , selon la nature , la variété & les changemens des traces du cerveau.

*Dem.* Qu'appellez-vous un Héros ?

*Resp.* Il y a des Héros en expéditions & en valeur , & des Héros en idées. Ceux-ci remplis de la trace de grandeur , que nous avons héritée du premier homme , se croient au dessus de toute la nature , & le disputent aux Dieux. Les autres sont emportez par des traces postérieures , qui sont de commandement , de puis,

fance , d'adorateurs , de peuples prosternerz , d'Empires abatus : traces vastes & profondes , qui jettent leur homme dans un tel étourdissement , que tout plein des objets de sa vanité , il ne sçait penser ni à ce qu'il est , ni à ce qu'il doit devenir.

*Dem.* Qu'appellez - vous le Magnifique ?

*Resp.* J'appelle ainsi un homme , dont la tête chargée de traces d'habits riches , d'ameublements précieux , de bijoux , de train superbe , de table splendide , l'oblige continuellement à exprimer en effet ce qu'il imagine sans cesse , & qui séduit par le faux éclat qu'il se donne , croit tirer de là comme une divine grandeur. Il est évident que si celui qui s'imagine être un Roi ou un Empereur quand il ne l'est pas , est un fou ; le Héros & le Magnifique qui se croient fort au dessus du commun des hommes , quoi qu'ils aient les plus grandes foiblesses , n'ont pas beaucoup de Raison ; & que si on ne s'en aperçoit pas , c'est qu'on sent en soi une disposition entière à les imi-

ter si l'on étoit en leur place. C'est même par cette disposition qu'on les recherche & les admire.

*Dem.* Montrez-moi comment l'inclination qu'ont tous les hommes à la grandeur, les unit les uns aux autres ?

*Resp.* Un homme s'est élevé par sa force ou par son adresse, il paroît dans la puissance & dans l'éclat ; ceux qui le voient sont frappez de sa présence, l'amour de la grandeur se reveille en eux ; & comme ils jugent que le commerce de cet homme peut les en aprocher, s'il parle, d'abord la trace qui les domine s'ouvre, & les voila dans le respect ; cette trace toujours ouverte tient l'ame appliquée à distribuer les esprits de la manière qu'il faut ; pour plaire par les yeux, par la voix, par les discours, par les manieres ; elle est la mere des flatteurs.

*Dem.* Entre ces flatteurs qui sera le favori ?

*Resp.* Celui dont l'air & les manieres auront le plus de convenance avec les dispositions du cerveau de

l'Idole : en peu de tems il sera élevé bien haut ; mais la trace qui l'a élevé n'est pas constante ; si elle vient à changer , adieu la nouvelle grandeur , voila un homme renversé.

*Dem.* Et de ceux qui ne sont pas favoris , qu'en ferez - vous ?

*Resp.* Les Grands sont , pour ainsi dire , les Singes de la Divinité , ils veulent avoir des créatures. Ainsi , il ne faut que s'attacher à eux pour avoir part à leurs graces. Il ne se peut que dans la multitude des concurrens on ne soit souvent traversé ; on se trouvera tantôt devant , tantôt derrière ; mais enfin il ne faut que de la patience , & ne pas mourir trop tôt : on a tort de se rebuter. Mais pour prendre votre parti , considérez l'état d'un Monde , où dominent des traces de grandeur. Combien d'alarmes cruelles sur une fortune espérée ! Combien de plaintes pour une Dignité refusée ! Combien de cris pour un établissement manqué ! La trace du bien qu'on désire en a tant d'autres à sa suite , & si disposées à s'ouvrir , que le moindre mouvement d'es-

pris s'agit pour en ouvrir plusic.  
avec elle. Alors combien d'objets de  
crainte , de colère , de jalousie , se  
présentent ! Combien d'affaires d'éclat  
viennent en suite ! Mais que de joie ,  
quand on a obtenu ce bien ! Les es-  
prits raisonnant autour de la trace ,  
tiennent ouvertes toutes celles qui s'y  
rapportent ; & autant que le cerveau re-  
çoit de secousses , autant l'ame a de  
tressaillemens , qui font qu'elle s'a-  
plaudit , qu'elle se croit heureuse ,  
qu'elle veut persuader tout le monde  
de son bonheur : au fond il n'y a  
qu'elle qui s'en réjouit ; mais chacun  
aspirant à une situation pareille , veut  
paroître se réjouir avec elle ; & par  
là s'en attirer autant quand son tems  
sera venu. Voilà le monde. Il étoit  
naturel que des hommes sans connois-  
sance de la vérité suivissent les idées  
sensibles , & que sur ces idées ils se  
fissent des systèmes & un train de vie  
qui les occupât un peu ; & comme  
l'amour propre les domine , il ne se  
pouvoit que tout ne devint entr'eux  
un commerce de vanité , où chacun  
doit pour recevoir , où chacun

aplaudit pour être applaudi , où chacun encense pour être encensé. Cependant comme au travers de tout ce beau semblant ils aperçoivent assez le foible les uns des autres , le moindre cours d'esprits , le plus léger soupçon leur fait changer de langage & de contenance ; & souvent dans un même jour on les voit passer des complimens les plus flatteurs aux reproches les plus sanglans. Ce sont les suites naturelles du principe qui les fait agir. Mais au fond , leurs erreurs leur demeurent toujours cachées , ils y restent sans remords , leurs traces toujours plus vives & plus ouvertes par le commerce ordinaire , leur font toujours former de nouveaux fantômes de puissance & de grandeur : ils suivent l'ombre , & fuient la réalité : ils prennent un songe pour le bonheur & la perfection.

*Dem.* N'y auroit-il rien de plus réel dans ce que nous appellons grandeur humaine , que dans ce que nous appellons des songes ?

*Resp.* Les grandeurs humaines , l'éclat & la magnificence du monde

suposent des objets réels, & vos songes n'en suposent pas. Mais comme vous vous trompez, lors qu'en dormant vous jugez qu'il y a au dehors des objets semblables à ceux dont vous avez la perception en songe : De même c'est une étrange erreur de croire qu'on puisse recevoir du bien ou du mal, des objets qui frappent nos sens.

*Dem.* Mais comment sçavons-nous si c'est dans nos songes ou dans la veille que les objets dont on a la perception sont existans ?

*Resp.* Vous ne sçauriez joindre deux songes l'un avec l'autre, vous joignez parfaitement tout ce que vous voyez & tout ce que vous faites dans la veille ; c'est, ce me semble, une preuve convaincante, que dans vos songes les objets n'existent pas. Mais ce que vous devez bien remarquer, c'est que dans les songes la perception n'est pas moins réelle que dans la veille, puisque c'est toujours l'étendue idéale qui agit sur l'ame en conséquence des mouvemens qui se passent dans le cerveau. C'est un effet de l'union de l'ame & du corps, suivant laquelle

L'Auteur de la Nature doit agir en nous , selon ce qui se passe dans nos organes , sans avoir égard à ce qui se passe au dehors. Il n'y a donc de faux dans les songes que le jugement qu'on fait qu'il y a des objets au dehors qui produisent les perceptions qu'on éprouve. Jugez que les objets qui sont autour de vous existent ; c'est bien juger quand vous ne dormez pas ; mais ne jugez pas , qu'ils puissent vous rendre heureux ou malheureux , si vous n'en voulez devenir esclave , & faire un funeste songe.

---

## CHAPITRE XV.

*Causes générales de différens personnages de la vie humaine , &c.*

*Dem.* **L**Es traces du cerveau se bornent-elles à nous faire poursuivre les honneurs & la grandeur du siècle ?

*Resp.* Nous n'avons pas moins de passion pour les plaisirs que pour la grandeur ; & tout ce que nous dési-

rons par rapport à la vie présente ; dépend des traces du cerveau. On reçoit du plaisir à la présence de tel objet, la trace de cet objet fait souvenir de ce plaisir, & ce souvenir nous fait rechercher de nouveau ce même objet. Car nous voulons inévitablement être heureux, & nous sommes intérieurement convaincus que nous ne le pouvons être que par le plaisir. Voilà déjà ce qui produit les fêtes & les spectacles. Les hommes comme enchanterez des objets qui ont fluté leurs sens, rassemblent ces objets autant qu'il leur est possible, pour les embrasser tous à la fois. Par là ils se délassent un peu de la vivacité des autres plaisirs, & ils mettent leur imagination plus au large. C'est donc par les traces du cerveau que se forment, par exemple, l'amant, la coquette, le débauché, &c.

*Dem.* Quelles sont les causes des divers mouvemens d'un amant passionné ?

*Resp.* Un amant tantôt se plaint de son malheur, & tantôt il est content de son bonheur : il se plaint ou

s'aplaudit, selon que l'objet de sa passion se présente à son esprit. Si cet objet se présente comme répondant aux desirs qu'il anime, l'ame charnelle rappelle les idées de toutes les beautés qu'elle connoit, & de toutes les douceurs qu'elle a éprouvées; & les esprits animaux agissant bien plus fortement sur la trace de l'objet chéri, que sur celles de tous les autres objets, c'est alors que l'ame trouve dans sa belle plus de beauté que dans les Cieux, & plus d'éclat que dans les Astres: elle n'a rien que de divin; elle feroit le bonheur des Dieux. Les bois, les prairies, les fontaines, toutes les douceurs de la Nature sont faites pour la servir: il n'y a rien qui puisse n'être pas favorable à des amours si tendres. C'est l'effet des comparaisons que l'ame fait dans ce moment, de ses sentimens les plus doux. Mais si l'objet se présente à elle avec quelques rigueurs, au même instant tous les agrémens de la vie s'éclipsent devant elle: les esprits sans action, & comme fixés dans les fibres du cerveau, font qu'elle ne

trouve rien d'animé : tout l'ennuie : tout la désole : le jour ne luit plus pour elle. Cependant parmi toutes les peines, il lui reste toujours un sentiment : flateur, composé de quelque agréable souvenir, & de quelque espérance confuse d'un favorable retour ; & ce sentiment tient l'amant toujours attaché, parce qu'il n'en a point de contraire, son mal étant plutôt la privation du bonheur qu'il désire, qu'une suite de sentimens positifs : ce sentiment est même assez puissant pour rendre inutiles tous les reproches de la Raison : Elle dira cent fois à cet amant malheureux, que sa passion est honteuse, qu'elle a un objet indigne, qu'il est fait pour quelque chose de meilleur ; que mille maux le menacent s'il ne prend un autre parti. Le sentiment est maître de son cœur : il se plaindra de son esclavage sans le quitter ; il fera vœu mille fois de rompre ses chaînes, & elles se fortifieront de plus en plus. Voilà les principaux caractères de la passion favorite de presque tous les cœurs : voilà ce qui a fait inventer

les airs tendres , les tables , les contes , les bons mots , les jeux , les cercles , les spectacles. Ce sont des enfans de l'Amour , & ils font vivre leur pere.

*Dem.* Comment se forme la Coquette ?

*Resp.* Représentez - vous une ame assiégée de traces d'amans , de présens , de parties de plaisir , &c. elle fera bientôt le personnage que vous demandez. Ce sera une misérable , qui sans avoir le tems de se reconnoître , se trouve sur un grand chemin , exposée aux injures du tems & des passans , toujours yvre , & toujours contente dans son malheur.

*Dem.* Comment se fait le débauché ?

*Resp.* Concevez une ame irritée par les traces des biens sensibles , qui s'opiniâtre dans l'émotion des esprits , & qui veut en tirer ce qu'ils ne peuvent produire. Frustrée du bonheur qu'elle atendoit de tel mouvement qu'ils avoient , elle leur donne une autre détermination ; & irritée de plus en plus par le vuide où elle se trouve ,

elle leur donne de si grandes agitations , que les secousses qu'en reçoit le cerveau ; lui fait naître des desirins monstrueux. Cependant toujours séduite & toujours altérée , elle recommence ses poursuites , & elle ne finiroit jamais , si l'épuisement des esprits qui la servent , ne la jettoit elle-même dans l'assoupissement & la langueur.

*Dem.* L'amour des plaisirs ne produit-il que de ces sortes de personnages ?

*Resp.* Comme ceux qui manquent de richesses ne jouissent ni des honneurs , ni des plaisirs , le désir de jouir des uns & des autres forme le joueur , le filou , le charlatan , le plaideur , & même l'avare , aussi-bien que le prodigue.

*Dem.* Quelle idée avez-vous d'un joueur ?

*Resp.* C'est un avare turbulent ; dont les esprits animaux sont si mutins , qu'ils le poussent fortement aux promptes manières de gagner ; & le désir qu'il en conçoit est si violent , & l'inquiète de telle sorte , qu'il met

toujours au hazard ce qu'il a , pour emporter ce qu'il n'a pas.

*Dem.* N'y a - t - il pas des gens qui jouent sans y être portez par l'avarice ?

*Resp.* Je ne sçai s'il s'en trouve parmi ceux qui jouent beaucoup. Mais qu'il y en ait , ce qu'on peut dire de ceux - là , c'est que ne sçachant point s'élever aux idées , qui sont la nourriture de l'ame , & d'ailleurs fatiguez par les esprits qui s'agitent dans leur cerveau , ils tâchent à les occuper par des objets étrangers , par des dez , par des cartes , par un tric - trac : ils se sentent soulagez dans le bruit & dans le tumulte. C'est un étrange état pour des créatures qui doivent vivre de raison : il n'est pas surprenant que des enfans en soient - là ; mais qu'on y soit encore dans la maturité de l'âge , & même dans la vieillesse , c'est ce que j'ai de la peine à comprendre.

*Dem.* D'où se forme le filou ?

*Resp.* Représentez - vous une ame apliquée à mille traces qu'elle a reçues du foible & des imprudences

des hommes , qui fait courir continuellement ses esprits animaux sur ces traces ; & qui à force de les déterminer ici & là , trouve des moyens d'attirer les bêtes dans le filet. Voila un *Filou* : il difère du *Charlatan* en ce qu'il fait sourdement sa manœuvre , & que celui - ci marche toujours tambour battant. L'un couvre sa marche pour n'être point aperçu ; l'autre s'agite , & fait grand bruit , pour appliquer son monde à toute autre chose qu'à ce qu'il a deffein de faire.

*Dem.* Comment définiffiez - vous le plaideur ?

*Resp.* C'est une ame toute plongée dans les traces qu'elle a reçues de ses maisons & de ses terres , par raport auxquelles l'émotion des esprits est si grande , qu'elle cause des ébranlemens dans tout le reste du cerveau : d'où il arrive que le plaideur , non seulement trouve par tout l'image de son procès , mais encore qu'il y mêle mille incidens qui n'y ont aucun rapport.

*Dem.* Comment se forme l'avarice ?

*Resp.* Un homme reçoit de fortes impressions des commoditez de la vie. L'argent qui les donne, fait dans sa tête une trace si profonde, qu'il y entre toujours assez d'esprits pour le faire en tout tems courir au gain avec le dernier empressement : par le même mouvement d'esprits il garde avec inquiétude son argent, & il est desolé s'il lui en échape quelque pièce.

*Dem.* Ne voions-nous pas qu'un avare aime l'argent pour l'argent même ?

*Resp.* Point du tout. Mais espérant comme vivre toujours, parce qu'il aime infiniment la vie, il craint qu'en commençant la dépense il ne vive après son argent : par cette raison il remet toujours à la commencer, & rend ainsi sa vie malheureuse par le désir de son bonheur.

*Dem.* Et le prodigue comment l'entend-il ?

*Resp.* Le prodigue est une ame charmée des agrémens qu'elle a goûtés dans la vie. En conséquence du cours des esprits qui en couvrent continuellement les traces, il juge

qu'il ne faut en laisser échapper aucun ; & qu'il ne doit rien remettre au lendemain , de peur que le tems ne s'en passe. L'avare craint que son argent ne passe trop vite : le prodigue craint que la vie ne dure pas assez long tems. Chacun d'eux a son tour d'imagination , & sa maniere de juger,

*Dem.* D'où tirez - vous l'impie , le dévot , le bel esprit ?

*Resp.* Tous vont encore sortir des traces du cerveau & du mouvement des esprits animaux. Ce qui fait un impie , c'est un cerveau tellement pénétré de tout ce qu'il a reçu par les sens , qu'il n'entend plus d'autre langage que le leur , & qu'il n'en sçait plus parler d'autre. Les sens de l'impie sont devenus sa Raison ; tout ce qui ne s'y ajuste pas , lui semble des chimères : s'il se mêle encore de raisonner , ce n'est que pour justifier tout ce que la Raison condamne. Pour le dévot , il faut faire une distinction : il y a dévot & dévot. L'un adore Dieu en esprit , & sacrifie ses passions à la justice. La Raison conduit celui - là ; c'est tout dire. Mais l'autre

*La Métaphysique.* 239

ne fait que se servir des termes de la piété ; & pour se paier de quelques postures , il ne refuse rien à son penchant. Celui - ci dépend des traces de son cerveau : il est intéressé : il est sensuel : il est aigre ; l'amour propre le dévore. Il ne difère donc en rien du commun des hommes : il a un autre tour d'imagination , que peut-être quelque vaine crainte a produit : il a d'autres manieres ; mais il n'est pas moins corrompu : il est d'autant plus à plaindre , que séduit par son propre manège , il va plein de lui-même jusqu'au tombeau. Si vous voulez présentement une idée du Bel Esprit , représentez - vous une ame charmée & esclave du commerce du monde. Des millions de traces qu'un cerveau a reçues par ce commerce l'y tiennent attachée ; & font qu'autant que le monde lui plaît , autant elle lui veut plaire. Ainsi, elle ne se repaît plus que des fantômes que lui présentent ces traces , elle dédaigne tout ce qui ne s'y rapporte pas , elle appelle *visions* les idées pures de la vérité. Conduite donc par l'imagination , elle veut

brillier également dans la conversation, dans les sciences, dans les affaires : elle prétend tout voir, tout pénétrer, tout approfondir ; & par tout ses fantômes la servant à point nommé, elle se remplit d'elle-même de plus en plus, toujours fermée à la vérité, toujours ouverte au sensible.

*Dem.* Ne voit-on pas quelquefois de ces beaux Esprits parler juste, & avec précision sur des matières difficiles ?

*Resp.* Le feu & la facilité de leur imagination leur fait retenir, redire, & représenter tout ce qui leur frappe les sens, mais ils ne voient rien au delà. Ce qui en est la preuve convaincante, c'est qu'ils ne se fixent à rien, qu'aujourd'hui ils disent d'une manière, demain d'une autre, selon les fantômes qu'on leur réveille ; & que des principes qu'ils ont semblé le mieux connoître, ils ne savent tirer aucune conséquence au besoin. Ainsi, l'on peut dire, que le Bel Esprit est une qualité trompeuse, un composé de fausses lueurs, & un obstacle invincible à la perfection de l'ame. C'est  
pourtant

pourtant ce qui donne du crédit & de l'éclat dans le monde. Mais qu'il y a de différence du jugement des hommes sensibles au jugement de la Raison !

Or du ridicule de tous ces différens caractères que je viens de vous marquer , il s'en forme un qui est commun à presque tous les hommes , c'est celui de *Moqueur* : ils ne peuvent voir la conduite les uns des autres , sans se moquer les uns des autres : mais il y a certaine constitution de cerveau , & telle constitution d'esprits animaux , qui donnent de grands avantages en ce point : ceux en qui ces qualitez se trouvent , remarquent tout , pincent par tout : ce sont des plaisans à désespérer & à faire mourir de rire.

Vous voyez donc , que l'Imagination comprend toutes les foiblesses & tous les déréglemens de l'Esprit humain , toutes nos misères volontaires & involontaires. Les passions lui doivent toute leur activité & leur ardeur.

242 *La Métaphysique.*

*Dem.* Les passions sont-elles volontaires ?

*Resp.* On peut les considérer en deux manières, ou comme des habitudes de l'ame toujours inclinée à tels ou tels objets en conséquence d'une certaine disposition du cerveau, acquise & toujours entretenue par des actes libres de la volonté ; ou comme des mouvemens subits, qui ne sont l'effet d'autre chose que de la construction du corps disposé de manière, qu'à la vue d'un bien ou d'un mal les esprits reçoivent différentes émotions, & le cours nécessaire pour mettre le corps dans la situation qui lui convient par rapport à l'objet. En ce dernier sens la passion n'est point volontaire : elle est commune à tous les animaux. Nous en parlerons ailleurs suivant ce qu'elle a de métaphysique, de moral, & de physique. Ce que nous devons remarquer ici, c'est 1. que comme le mouvement des esprits animaux suit les traces du cerveau : de même en nous, le mouvement de l'ame suit la per-

ception de l'esprit ; & par un retour qui seroit continuël , si le sang contribüoit toujours , le mouvement de l'ame donne de l'émotion aux esprits. 2. Qu'il est si rare que les hommes fassent effort contre leurs inclinations naturelles & la violence de leurs passions , qu'encore qu'ils soient libres , on pourroit en s'y apliquant deviner la plupart des choses qu'ils doivent faire. 3. Que de quelque maniere que les hommes agissent au dehors , ils ont toujours des raisons de leur maniere d'agir : raisons fondées dans des traces accessoires que personne ne peut deviner , parce que dans l'un elles sont toutes différentes de celles qui acompagnent en l'autre la trace de tel ou tel objet d'amour ou d'aversion.



## CHAPITRE XVI.

*Comment Dieu connoit l'existence & les modalités des corps. Solution des difficultés qu'on a sur cette matière.*

*Dem.* DIEU n'étant que vérité & justice : & les esprits n'ayant point d'autre objet que lui , où voions nous tant de faussetez que nous nous imaginons tous les jours ?

*Resp.* Vous faites ici un mélange de voir & d'imaginer. On imagine la fausseté , mais on ne la voit point. L'objet qui se découvre à l'esprit ne lui présente que la vérité , je veux dire que des idées qui ont entr'elles des rapports réels. Mais l'esprit toujours trompé par les sentimens qui sont liez aux traces du cerveau y ajuste ses jugemens & ne conçoit plus dans ses idées que des rapports qui n'y sont pas. Un homme , par exemple , aime plus son chien que son valet : cet amour naît d'un sentiment lié à

telle trace de chien, d'un sentiment |  
dis - je, qui fait juger à cet homme que  
son chien vaut mieux que son valet,  
quoi qu'en rapportant l'idée d'homme  
à celle de chien, on trouve moins de  
perfection dans le chien que dans le  
valet. Ainsi, vous voyez que comme  
la vérité ne se trouve qu'en Dieu, l'er-  
reur, l'injure & la fausseté ne se trou-  
vent qu'en nous.

*Dem.* Tout cela dependant entie-  
rement de nous, comment Dieu le  
connoit - il ?

*Resp.* Dieu le connoit, parce qu'il  
a donné telle & telle faculté à l'âme  
dont elle fait l'usage qu'elle veut: il  
le connoit parce qu'il est le scruta-  
teur des cœurs, & qu'en qualité d'E-  
tre parfait, il ne peut pas ne pas con-  
noître ce qui se passe dans son ou-  
vrage.

*Dem.* Les corps & les esprits  
étant tous différens de sa substance,  
comment connoit - il qu'ils existent ?

*Resp.* Si leur essence lui est parfait-  
ement connue par les idées que lui en  
fournit sa substance, il ne connoit pas  
moins leur existence par la connois-

fance qu'il a de ses volontez qui l. leur donnent auctuellement. C'est ainsi qu'il voit le monde entier, & chaque créature en particulier.

*Dem.* Dieu peut - il par des idées qui n'ont ni mouvement ni figure voir des créatures qui ont figures & mouvemens ?

*Resp.* Ce qui forme la créature c'est la volonté de Dieu, ce qui lui donne tel mouvement & telle figure c'est la même volonté. Il suffit donc que Dieu connoisse sa volonté pour connoître telles ou telles modalités d'un corps, que son idée lui représente comme capable de les recevoir. Dieu, par exemple, voit le soleil en considérant l'étendue idéale, dont il s'est fait un modèle pour former un corps rond, mille & mille fois plus grand que la terre : il donne un mouvement continuel à toutes les parties de ce corps qui tourne continuellement sur son centre, & c'est sa volonté qui opere ces effets. Il suffit donc que Dieu connoisse sa volonté pour voir le soleil tel qu'il est, sans qu'il y ait ni configurabilité ni figure, ni mobilité

*La Métaphysique.* 247

ni mouvement dans l'idée qui le représente. Sur quoi on peut dire que le soleil est comme en deux manières en Dieu, *idéalement & éminemment*. Il y est *idéalement*, en tant que Dieu le connoît mobile & de telle figure; & il y est *éminemment* en tant que la substance divine en contient l'essence & les perfections.

*Dem.* Dieu voit-il le soleil autrement que nous ne le voions ?

*Resp.* Les volontez de Dieu qui donnent au soleil telle ou telle grandeur, telle ou telle figure, tel ou tel mouvement ne changeant point, Dieu voit toujours le soleil tel que le soleil est en lui même : ce que nous ne pouvons pas, d'autant que la perception que nous recevons à la présence de cet astre, dépend des mouvemens qui se passent dans nos organes, mouvemens qui reçoivent des changemens infinis. Cependant il est vrai en un sens, que Dieu voit le soleil tel que nous le voions, puis qu'il sçait le sentiment qu'il nous imprime pour nous le faire apercevoir d'un telle ou telle manière.

248 *La Métaphysique.*

*Dem.* Les Philosophes ne pourroient-ils point un peu aprocher de la maniere dont Dieu voit le soleil ?

*Resp.* Les Philosophes n'ont nul avantage au dessus des autres hommes dans la perception des objets sensibles. Le Philosophe peut sçavoir en quoi diffèrent le soleil materiel & le soleil idéal : il peut ne se pas arrêter au témoignage de ses sens qui lui représentent le soleil materiel de tel diamètre & avec telles qualitez : mais il a beau faire, il n'en peut avoir d'autres connoissances sensibles que celles qu'a le païsan : dont la raison est que l'étenduë idéale est l'objet des païsans aussi bien que des Philosophes ; & que dans les loix sur lesquelles nos perceptions sont fondées, il n'y a exception pour personne.

*Dem.* Dieu voit-il aussi toutes les chimères que nous formons ?

*Resp.* Dieu ne veut point voir de faux rapports dans ses idées. Cependant il voit tous nos phantômes par la connoissance qu'il a de la disposition qu'a l'esprit humain à les former, & dans les sentimens qu'il nous im-

prime en conséquence de tel ou tel cours d'esprits dans le cerveau.

*Dem.* Et les objets qui sont agréables ou dégoûtans comment Dieu les connoit-il ?

*Resp.* Dieu sçait que ces objets sont capables de produire tels ou tels mouvemens dans nos corps, & que nos ames sont capables de tels & tels sentimens qu'il a fait dépendre de ces mouvemens ; il sçait qu'il nous imprime quellement telle ou telle sensation. Voilà comment il connoit le facheux & l'agréable de tous les objets sensibles. Dieu ne sent ni nos dégoûts, ni nos douleurs, ni nos plaisirs. Il ne connoit donc tout cela que par la connoissance qu'il a de ce qui est sensible en nous, & de son action sur ce sensible.

*Dem.* Dieu connoit-il les ouvrages de l'art comme ceux de la nature ?

*Resp.* Les uns ne sont pas moins que les autres des effets de la sagesse & de la puissance de Dieu. Il connoit donc les uns & les autres également. Il voit par exemple, le Palais

que médite un Architecte, & tel que cet Architecte l'a fait ou le fera, puis qu'il voit les rapports que l'esprit découvre dans l'étendue idéale à proportion de son attention, & qu'il sçait les mouvemens qu'il donne aux mains de l'ouvrier selon les loix de l'union du corps avec l'ame attentive à son objet : ainsi, le modèle de l'édifice étant en Dieu, & l'Architecte ne travaillant sur la pierre & le bois qu'à la faveur de ce modèle, & par l'action de Dieu dans son cerveau & dans ses bras, il est certain que Dieu voit & connoit l'art comme la nature.

*Dem.* Si ce modèle est toujours parfait, & si Dieu agit également dans les artisans, d'où vient que tous ne sont pas aussi habiles que ceux qui ont fait l'observatoire ou ces magnifiques statues qu'on eleve aux Conquerans ?

*Resp.* C'est que ce modèle suppose des rapports conçus ; & que tous ne conçoivent pas également, soit par disette d'esprit, soit faute de flexibilité dans le cerveau : c'est que l'exécution du dessein pris suppose un heu-

reufe disposition d'organes dans l'ouvrier, & que tous ne font pas heureusement disposez. Le modèle de tous les ouvrages de la nature & de l'art est également présent à tous : mais ceux qui conçoivent mal n'en tirent rien de magnifique. Dieu fait tous les mouvemens des mains de tous les Ouvriers, mais il laisse chacun d'eux suivre le dessein qu'il a pris, & proportionne son action à la détermination de leurs esprits animaux. C'est une loi qu'il s'est faite & qu'il veut suivre constamment.

*Dem.* Ne peut on dire en aucune maniere qu'un Palais soit dans l'esprit de celui qui le conçoit ?

*Resp.* On peut dire qu'un Palais est intelligiblement dans l'esprit de l'Architecte par l'union qu'il a avec la raison universelle qui renferme l'étendue idéale, le modèle du Palais & les idées de toutes les choses matérielles : mais de penser que ce Palais tel qu'il doit être au dehors composé de pierres & de bois, soit éminemment dans l'esprit de l'Architecte, c'est confondre l'étendue avec la pensée, & se

contredire dans les termes , par les raisons que nous avons vuës.

*Dem.* Sur cette distinction du Palais & de son modèle, ne pourra-t-on pas dire aussi, que chaque Palais est double, *intelligible, & réel.* ?

*Resp.* Vous le pourrez, pourvû que par votre Palais *intelligible*, vous n'entendiez pas un être particulier, mais le modèle de votre Palais matériel, qui peut l'être d'une infinité d'autres Palais, & qui est Dieu entant que représentatif, non seulement de tous les êtres corporels, mais encore de tous les rapports d'où dépendent leurs divers arrangemens, & toutes les figures selon lesquelles ils peuvent être taillez pour être tel ou tel ouvrage.

*Resp.* Puisque Dieu lui même est ce modèle, ne faut-il pas dire qu'on voit Dieu quand on regarde des corps ?

*Resp.* Ce n'est pas voir Dieu que de le voir autrement que selon ce qu'il est en lui même : ne voir en Dieu que ce qui est relatif aux créatures, c'est voir les créatures & non pas Dieu. Ainsi, vous ferez bien quand vous regarderez des corps, de dire que vous

voiez des corps , & de ne dire que vous voiez Dieu que lorsque vous verrez son essence ?

*Dem.* Mais ne dites vous pas vous même , que l'étenduë idéale ou le modèle des corps est Dieu ?

*Resp.* Je dis que c'est Dieu , mais Dieu tant que représentant les corps, tant que renfermant l'idée de l'étenduë , & participable par la nature corporelle.

*Dem.* Cette étenduë représentative n'est elle pas une substance ?

*Resp.* C'est un modèle substantiel , puis qu'elle nous représente des substances , mais absolument parlant elle n'est point substance , puis qu'elle ne comprend point l'essence divine , ou que ce n'est point Dieu en lui même , mais seulement Dieu en tant que participable par tous les êtres corporels , tant créés que possibles. Si vous vous y rendez attentif , vous verrez bientôt qu'elle n'est ni mode ni substance , quoi qu'elle ait les propriétés de l'un & de l'autre ; & qu'il est plus aisé de la concevoir que d'exprimer ce qu'elle est.

*Dem.* Si tout ce qui est en Dieu est Dieu même, ne dois je pas attribuer à l'étendue idéale tout ce qu'on attribue à Dieu ? Ne dois je pas l'adorer ?

*Resp.* Ce modèle considéré d'une vue abstraite comme étant en Dieu comprend la puissance, la sagesse, la bonté, tous les attributs divins, n'y ayant rien en Dieu qui ne soit Dieu même ; & par conséquent il est juste qu'on l'adore. Mais Dieu en tant qu'archetype des corps ne nous présente aucun attribut adorable, & si nous nous avisons de l'adorer sous ce regard, nous tournerons vers les corps des cœurs qu'il n'a faits que pour lui. C'est encore un coup que Dieu veut être adoré selon ce qu'il est en lui-même, & non pas ce qu'il a de relatif à ses créatures.

*Dem.* Ne craignez vous point en apellant étendue idéale ce qui est en Dieu le modèle des créatures corporelles, de faire penser qu'il y a des corps qui ne sont point matériels, ou qu'il y a en Dieu une étendue formelle ?

*Resp.* Le premier n'est point à craindre. On ne croira jamais qu'il y ait des corps qui ne soient point matière. L'idée de l'un emporte nécessairement l'idée de l'autre: Et l'on ne s'imaginera le second, que faute de distinguer la chose d'avec son idée: je ne dis pas qu'il y ait en Dieu de l'étenduë, je dis que l'idée ou le modèle de l'étenduë est en Dieu, & si j'appelle ce modèle *étenduë idéale*, c'est qu'on le conçoit comme étenduë, & qu'il est permis de parler selon la manière de concevoir. La différence de l'étenduë & de son modèle, est que l'étenduë a les trois dimensions, longueur, largeur & profondeur; & que le modèle n'est ni long, ni large, ni profond. L'étenduë a ses limitations, & est moins grande dans un petit espace que dans un grand. Le modèle n'a point de limitation, il est également grand par tout, & il comprend tellement les perfections ou les idées de tous les corps, qu'il est tout entier dans chaque idée.

*Dem.* Tout ceci n'approche-t-il pas des idées platoniciennes?

*Resp.* Platon faisoit de ses idées des êtres représentatifs, je ne vous développerai pas son sentiment, cela ne serviroit de rien ; mais je puis vous assurer qu'il n'entendoit pas cette matière. Saint Augustin l'a mieux connue que personne : ne reconnoissant pour lumière des esprits que le Verbe de Dieu, il a toujours soutenu que nous voions en Dieu non seulement les vérités de morale, mais encore celles de l'Arithmétique & de la Géométrie, sans craindre qu'on lui reprochât de s'imaginer voir Dieu, quand il voioit que deux & deux font quatre, & qu'un carré a quatre angles droits. A ce reproche il avoit la réponse toute prête, que de voir Dieu selon les rapports sur lesquels nous comptons & calculons, ce n'est pas voir son essence, mais seulement des rapports de lignes & de nombre, qu'il nous découvre. Persuadé de même que l'idée que chacun de nous a de l'éternité étoit en Dieu, il disoit souvent un *homme intelligible, une maison intelligible, un monde intelligible* sans craindre qu'on lui attribuât de

mettre en Dieu de l'étenduë formelle, parce qu'en éfet on voit d'abord qu'il y a une différence infinie entre l'intelligible & le matériel.

*Dem.* Saint Augustin croioit-il aussi que nous ne voions les corps que par l'idée de l'étenduë qui est en Dieu ?

*Resp.* Il ne le pouvoit pas, puis qu'il étoit dans le préjugé commun que les couleurs sont dans les objets. Tel ou tel objet étoit devant ses yeux, il sçavoit que la couleur les rendoit visibles, & il ne les distinguoit point de la couleur. Il ne se pouvoit donc qu'il ne crût voir les objets en eux mêmes. Mais joignez à son principe, que tout ce qui est éternel, nécessaire & immuable, ne se trouve & ne se voit qu'en Dieu, cét autre principe si connu & si démontré de nos jours, que les couleurs sont des sentimens que Dieu produit dans l'ame à la présence des objets. Voilà saint Augustin persuadé que nous ne voions les corps que par les idées qui sont en Dieu, c'est à dire, qu'il n'auroit pas résisté à faire le même usage des couleurs, par rapport

258 *La Métaphysique.*

à l'étendue intelligible qu'il en faisoit par rapport à l'étendue matérielle. Car si l'étendue qui est l'essence des créatures corporelles est en Dieu, & si la couleur qui nous fait distinguer chaque objet est en nous, il est évident, ce me semble, que l'ame rapporte véritablement sa sensation de couleur à l'objet intelligible qui lui est présent, quoi qu'elle ne s'occupe que de celui qui frappe les yeux du corps.

*Dem.* D'où vient donc que tant de gens qui reçoivent ce principe que saint Augustin ne connoissoit pas, ne peuvent entrer dans vôtre sentiment ?

*Resp.* C'est qu'ils veulent tirer de leur propre fond toutes leurs idées, & trouver en eux les perfections de tous les êtres. On a beau leur faire voir le ridicule de ce préjugé, ils restent continuellement qu'on croit voir Dieu quand on voit les corps, & qu'on met en Dieu une étendue formelle, sans considérer que par là ils s'aculent eux mêmes de prétendre voir leurs ames quand ils regardent des corps, & d'établir dans ces mêmes ames une étendue formelle. Aparent-

ment ils n'ont pas ce dessein. Mais il est aussi aisé de faire voir qu'ils ne se peuvent sauver de la formelle étendue, que de montrer par nos principes qu'elle est entièrement bannie de la substance divine.

*Dem.* De quel usage nous sont ces principes ?

*Resp.* Ils nous découvrent de plus que nous ne sommes que ténèbres à nous mêmes, que nos sens ne nous proposent que des phantômes, que tout ce monde n'est qu'une figure trompeuse, que nous ne pouvons rien, & que Dieu est tout. Jugez si tout cela s'accorde mal avec la foi. Mais pour nous convaincre de plus en plus de ce que Dieu est, & de ce que nous sommes, il faut autant qu'il nous sera possible considérer l'ordre de la nature, & l'exercice de l'éternelle providence.



CHAPITRE XVII.

*Dieu fait tout dans le corps &  
dans l'esprit*

*Dem.* **C**omment sçavons-nous  
qu'il y a une Provi-  
dence ?

*Resp.* Dieu fait tout. Dieu a tout  
prévu , tout comparé , tout ajusté à  
la fin qu'il s'est proposée : donc Dieu  
fait tout sagement. Si vous recon-  
noissez cette action universelle & infi-  
niment sage , vous reconnoissez la Pro-  
vidence.

*Dem.* Expliquez moi , je vous  
prie , que Dieu fait tout.

*Resp.* Dieu est le seul maître de  
son Ouvrage. Dieu seul le connoit  
parfaitement. Il n'y a donc point de  
creature qui puisse y rien changer , ni  
même en sçavoir la maniere ; & Dieu  
seul peut faire & de faire tout ce que  
nous voions dans la nature.

*Dem.* Si Dieu veut donner quel-  
que puissance à la creature n'agira-

t-elle pas aussi par elle-même ?

*Resp.* Dieu peut vouloir que la créature agisse, & il le veut en effet ; mais il se réserve toujours la puissance.

*Dem.* De quoi servira donc l'action de la créature ?

*Resp.* Dieu exercera par elle sa puissance, selon les règles qu'il s'est prescrites.

*Dem.* Mais pourquoi ne voulez-vous pas que Dieu lui fasse quelque part de cette puissance ?

*Resp.* Et vous même, pourquoi voulez-vous que Dieu fasse ce partage. La puissance de Dieu, c'est sa volonté. Cette volonté peut-elle passer de lui dans la créature ? Mais supposé qu'il la partage, combien en donnera-t-il à la créature, & combien en retiendra-t-il. Si peu que la créature en reçoive ne suffira-t-il pas pour produire tels & tels effets, sans que Dieu s'en mêle davantage ? Ou s'il faut toujours que Dieu s'en mêle, pourquoi lui faire partager sa puissance ? N'aura-t-il pas aussi tôt fait de faire tout ?

*Dem.* L'expérience ne nous apprend-elle pas que les créatures agissent, & que leur action produit tels & tels effets ?

*Resp.* Si vous en jugez sur ce que vos sens vous disent, vous devez conclurre que Dieu ne fait rien, & que les créatures font tout. Mais ce n'est pas par les sens qu'il faut ici se conduire : vous voyez l'action des créatures, & vous voyez des effets qui sont comme unis à cette action, j'en conviens ; mais vous ne voyez pas que cette même action produise ces effets. L'action qui les produit, c'est celle de Dieu, c'est la volonté de Dieu : car Dieu n'agit & n'exerce sa puissance que par sa volonté. Un corps en choque un autre, & celui-ci est mis en mouvement ; mais il y est mis par la puissance qui le tenoit en repos. Une ame passe du plaisir à la douleur. C'est toujours la même puissance qui agit en elle ; car cette puissance ne peut être vaincue que par elle-même ; & les différens effets que nous voyons ou que nous sentons, sont les suites de ses différentes manières. Vous ne con-

cevez jamais que les créatures partagent avec Dieu la puissance, ni qu'aucune chose se puisse faire que par la puissance de Dieu. En effet comme Dieu par sa seule volonté a créé les corps & les esprits, c'est de même la seule puissance qui les conserve, & qui les fait passer d'un état à un autre. Quelque changement qu'il arrive, leur conservation n'est que leur création continuée; & par conséquent rien n'agit dans les uns & dans les autres que la main qui les a créés.

*Dem.* Quand une fois des créatures ont reçu l'être, ne peuvent-elles pas le conserver ?

*Resp.* Vous voyez tous les jours qu'un ouvrage, une maison, par exemple, où une statue subsiste sans la main de l'ouvrier qui l'a faite: mais c'est que cet ouvrier ne donne pas l'être à la matière dont il arrange les parties. Dieu le donne cet être, vous le sçavez; & afin qu'il ne cesse pas, il faut que Dieu le donne toujours. Ainsi, la création ne passe point. Si le moment en passoit, la volonté de créer cesseroit; & que deviendroit

264 *La Métaphysique.*  
l'être, la cause réelle ne subsistant plus ?

*Dem.* Mais si toutes choses ont été créées dans un instant, comment la création ne passe-t-elle point ?

*Resp.* C'est que la volonté qui a donné l'être & la forme à toutes choses, continué de leur donner l'un & l'autre : elle peut ne pas continuer, comme elle pouvoit ne pas créer : mais comme il ne se peut qu'elle n'ait créé en conséquence du décret libre & éternel, il ne se peut aussi qu'elle ne soutienne & ne conserve ses créatures. La volonté qui nous conserve l'être, est donc précisément la même que celle qui nous l'a donné. Or c'est de cette volonté que je dis, que son moment ne passe point, & qu'elle s'étend sans succession dans tous les tems, comme elle est toute sans nécessité dans le premier moment ; d'où vous devez conclurre que comme vous n'êtes que parce que Dieu l'a voulu, il ne se passe aussi rien en vous ni en toute autre créature qu'autant que la même volonté l'y produit.

*Dem.* Dieu donnant l'existence aux  
corps

corps & aux esprits, n'a-t-il pas pu leur donner aussi une puissance qui leur soit propre ?

*Resp.* Il n'en est pas de la puissance comme de l'existence; La créature ne peut être distinguée de son existence, puisque rien n'est que ce qui existe; mais on peut fort bien séparer d'elle la puissance, ou ce qu'on appelle efficace propre: Dieu en nous créant ne partage point avec nous son existence; mais il s'ôteroit à lui même ce qu'il nous donneroit de puissance.

*Dem.* Ya-t-il quelque danger à croire que les créatures ont de la puissance ou de l'efficace propre ?

*Resp.* Rien n'est plus pernicieux que la conviction où l'on est à cet égard. C'est le principe de l'idolâtrie, c'est la source de tous nos malheurs. On croit que les créatures peuvent agir en nous & y répandre le plaisir & la douleur, c'en est assez pour nous attacher à la terre & nous remplir de l'amour & de la crainte du monde.

*Dem.* Est-ce un mal de les craindre & de les aimer, quand on craint

& qu'on aime Dieu infiniment davantage ?

*Resp.* C'est une Loi de ne craindre & de n'aimer que Dieu. Mais que ce n'en soit pas une, suivant ce principe, que les créatures ont une efficacité propre, & qu'elles agissent immédiatement sur nous, on les aimera toujours infiniment plus que le Créateur, parce qu'on sentira toujours leur action, & point du tout celle du Créateur. Les hommes prendront divers détours pour justifier le dérèglement de leur amour & de leur crainte. Mais au fond convaincus par leurs sentimens, ils demeureront livrez à la créature durant tout le cours de leur vie. Il faut donc tenir pour constant que Dieu fait tout dans les corps & dans les esprits, que les créatures ne sont que foiblesse & impuissance, & que toute action n'est autre chose qu'une suite de moyens que Dieu a choisis pour faire tout par lui même, suivant les decrets éternels.

*Dem.* Mais ne sentons nous pas que nôtre âme a le pouvoir d'agir en elle même, que le corps, par exem-

ple , étant bien disposé , elle s'en rejouit & fait ainsi son plaisir.

*Resp.* Vous sçavez bien que les changemens qui arrivent à vôtre corps au moment que vous recevez du plaisir , vous sont inconnus , que quelquefois ces changemens ne sont pas propres pour la santé : vous sçavez bien que vous n'avez jamais pensé à les examiner , & que le plaisir vous a toujours prévenu & occupé tout entier. Vous pensez donc contre toute raison , si vous croiez que vôtre plaisir soit vôtre ouvrage. Mais si vous sçavez le produire en vous , pourquoi ne vous le donnez vous pas toujours ? Pourquoi faire place à des douleurs qui vous incommodent si fort ? Vous sçerez mieux de convenir , que les corps en qualité de substances inférieures , ne pouvant agir en vous , & vôtre ame ne pouvant agir en elle même , c'est en Dieu seul que réside la puissance de vous modifier.

*Dem.* Mais si Dieu fait tout , de quelle maniere sommes nous libres ? Peut-on dire que les choix que nous faisons soient de nous ?

*Resp.* L'Auteur de la nature nous imprime un amour continuel pour le bien général qui renferme tous les biens particuliers, au lieu de tâcher à les embrasser tous à la fois, nous nous attachons à tel ou tel bien. Voilà ce qui est de nous: mais ce n'est pas là proprement une action, c'est plutôt un défaut d'action; & cette paresse ou ce mauvais choix est ce qui fait le dérèglement du cœur, c'est un abus de la liberté dont le vrai usage est de consentir toujours à toute l'impression que nous recevons pour le souverain bien, & de ne rien rabatre de l'infinité de biens qu'il nous offre.

*Dem.* Mais si Dieu ne fait point ce consentement, ne voilà pas quelque chose que Dieu ne fait point?

*Resp.* Vous devez avoir compris que ce consentement est plutôt un repos qu'une action, un repos par rapport au souverain bien, vers lequel le mouvement que nous avons est naturel: ou un repos par rapport à un bien particulier. Cependant si l'on vouloit que ce fut une véritable action, & non pas un jugement dans le;

quel nous nous reposons , je dirois pour ne pas disputer du nom , que Dieu fait tout , excepté le consentement de la volonté. Si vous avez compris que Dieu fait tout , consultez ce qui se passe en vous même , vous n'hésitez pas là dessus.

*Dem.* Sufit-il de sçavoir que Dieu fait tout , pour lui rendre ce qui lui est dû ?

*Resp.* La conviction Philosophique est peu de chose , il faut une conviction qui regne dans le cœur & qui se répande sur la conduite ; mais la première nous fait connoître la nécessité de la seconde , & ôte tout prétexte à notre orgueil. Venons à la prévision.



## CHAPITRE XVIII.

*Comment Dieu agit. Ordre de sa Providence dans l'arrangement des corps.*

*Dem.* Expliquez moi, je vous prie, comment Dieu a tout prévu.

*Resp.* Dieu est l'être infiniment parfait. Il a donc une intelligence infinie, par cette intelligence il connoit tous les êtres qu'il peut créer, il les subordonne suivant la subordination de ses idées, & voit tous les rapports qu'ils peuvent avoir les uns aux autres. S'il veut en produire au dehors, il a un objet principal auquel ils se rapportent tous, & comme tous les rapports qu'ils doivent avoir entr'eux se doivent terminer à cet objet, il n'y a pas un de ces rapports qu'il n'ait comparé avec tous les autres, pour ne se pas méprendre & pour arriver heureusement à la fin qu'il s'est proposée. Alors ce qu'il se doit à lui même c'est d'agir dans tous ces êtres de manière,

que dans son action, la prescience soit marquée avec les autres perfections infinies.

*Dem.* Trouvez-vous que tout ce qui se passe dans les corps & dans les esprits, réponde à cette idée que vous avez de l'être parfait ?

*Resp.* Tout ce que l'expérience nous apprend chaque jour y répond si parfaitement, que ce qui semble y être le plus opposé, est ce qui la justifie le plus.

*Dem.* Comment découvrez vous, par exemple, l'immutabilité du Créateur dans tous les changemens que nous voions parmi les corps ?

*Resp.* En ce que par ces changemens il est indubitable que c'est une seule & même volonté qui opère dans la nature corporelle. Car si Dieu en emploioit plusieurs, les choses seroient autrement que nous ne les voions. Or une seule & même volonté opérant tant de différens états, il est évident que l'Être qui agit est immuable, puisque c'est du côté de sa volonté, & non pas du côté des changemens qui arrivent à la créature, qu'on

doit le regarder.

*Dem.* Pourquoi les choses ne seroient elles pas comme elles sont, si Dieu emploioit plusieurs volonteZ pour agir à chaque moment dans les corps ?

*Resp.* C'est que Dieu proportionne toujours les moiens à la fin. On ne verroit pas une infinité de créatures naître & périr en même tems. On ne verroit pas des pluies abondantes tomber sur du sable, & laisser là des terres labourées: chaque chose produiroit toujours l'effet qu'elle doit produire.

*Dem.* Dieu proportionnant toujours les moiens à la fin, qu'il emploie plusieurs volonteZ ou qu'il n'en emploie qu'une seule, ne faudra-t-il pas toujours que les mêmes effets s'ensuivent de son action ?

*Resp.* Non; car telle volonteZ particuliere a nécessairement telle fin particuliere, & doit produire tel effet qui réponde à cette fin. Mais une seule & même volonteZ pour toutes sortes d'effets, ne suppose qu'une fin générale, & il suffit que tous ces effets se rapor-

tent à cette fin : le telle est sans con-  
séquence.

*Dem.* Quel inconvenient y auroit-  
il que Dieu agit par plusieurs volon-  
tez dans la production de divers effets?

*Resp.* Dieu est cause universelle.  
Il faut donc qu'il agisse d'une manie-  
re qui réponde à ce qu'il est. Il faut  
que la maniere d'agir, ou que chaque  
action comprenne, pour ainsi dire, la  
prescience infinie, l'objet principal  
qu'il a en vuë, & les comparaisons  
qu'il a faites de toutes sortes d'effets.  
Ce qui ne seroit pas ainsi, s'il chan-  
geoit à tous momens de volonté. Son  
action au contraire n'auroit plus rien  
qui la distinguât de celle des intelli-  
gences bornées qui ne peuvent avant  
que d'agir, ni tout comparer ni tout  
prévoir. Oseriez vous bien mettre  
votre main dans le feu, pour voir si  
Dieu que vous aimez & qui vous ai-  
me, empêchera que vous ne vous  
brûliez? Je suis sûr que vous n'ose-  
riez le faire; & vous ne le ferez pas,  
parce que vous sçavez que si Dieu  
vous aime, il aime encore plus sa  
sagesse ou les règles selon lesquelles

274 *La Métaphysique.*

il agit dans les créatures. Vous sçavez que si vous aimez Dieu, vous avez d'autres voies pour marquer votre amour, & qu'il n'est pas obligé de vous marquer le sien en la manière qu'il vous plaît de lui prescrire. Supposé néanmoins que chaque chose qu'il fait il la fit par une volonté spéciale, il ne devoit pas vous brûler, puisque votre confiance rendroit honneur à sa justice, & qu'il n'y auroit nulle raison qui l'empêchât de vous sauver de la brûlure.

*Dem.* Mais Dieu ne peut-il pas avoir des raisons que nous ne connoissons pas ?

*Resp.* Les raisons particulières de la conduite de Dieu nous sont cachées : mais il est très certain qu'elles se réduisent toutes là, qu'il veut que tout ce qu'il fait exprime ou sa justice ou sa sagesse. Or dans l'exemple que je viens d'apporter il n'a point égard à sa justice, c'est donc qu'il doit davantage à sa sagesse qui demande de la constance & de l'uniformité dans sa conduite.

*Dem.* Montrez moi comment Dieu

n'a qu'une seule & même volonté dans tous les effets qu'il produit ?

*Resp.* Dieu a tout prévu. Dieu a voulu tout ce qui pouvoit servir à ce qu'il avoit principalement en vûë. Les mouvemens des corps , par exemple , y peuvent servir. Il a donc voulu ces mouvemens. Cette volonté par laquelle il les a voulu , toujours subsistante & rendue pratique , est celle là même par laquelle il les produit.

*Dem.* L'action de cette volonté ne suppose-t-elle rien dans les corps ?

*Resp.* Elle n'y suppose rien en les créant , puisque pour avoir quelque propriété il faut qu'ils existent : mais l'expérience nous apprend qu'après la création elle y suppose le choc , de manière que lors qu'ils se choquent , elle les met toujours en mouvement , & qu'elle ne les y met point lors qu'ils ne se choquent pas. D'où il s'ensuit que c'est du choc uni , pour ainsi dire , à cette volonté générale & primitive que dépend la durée & la conservation de la nature corporelle.

*Dem.* Mais si le mouvement suppose le choc , le choc ne suppose-t-il

pas le mouvement ?

*Resp.* Oui sans doute. Aussi Dieu commença - t - il par imprimer du mouvement à la matière. Il en remua le premier grain, & depuis il a continué son action, suivant les divers chocs qui ont suivi ce premier mouvement.

*Dem.* Quelle idée faut-il donc avoir des corps vivans ?

*Resp.* Dans les mouvemens qui se présentent à vous de toutes parts, vous devez considérer une infinité de parties de la matière, qui d'elles mêmes immobiles se choquent les unes les autres sans se remuer : pas une petite partie d'eau, pas une petite partie d'air que Dieu ne remue, pas un grain de matière qu'il ne pousse, c'est par ces mouvemens qu'il fait vivre tous les corps. Un peu d'eau & de terre, par exemple, que Dieu fait glisser entre les fibres, ou les filamens de ces arbres que vous voyez, les rend chaque année si beaux & si touffus, c'est par la même voie qu'il leur donne leur croissance, & que de pepins il les a faits ce qu'ils sont. Vous avez assez vu ce

quoi consiste la vie des animaux.

*Dem.* Pourquoi parmi les Ouvrages de Dieu y a-t-il tant d'arrangemens monstrueux ?

*Resp.* Des corps qui d'eux mêmes ne peuvent se choquer que par une impétuosité aveugle, ne peuvent pas toujours être régulièrement arrangez. On y voit des monstres : mais si ces monstres défigurent la nature corporelle, ils ne nuisent point au dessein principal du Créateur. Ainsi, quand vous en voiez paroître, souvenez-vous que Dieu s'est fait une Loi d'agir dans les corps, suivant le choc qu'ils reçoivent les uns des autres, & qu'il ne se peut que les bizarreries du choc ne mettent des irrégularitez dans l'ouvrage, d'autant que ces mêmes irrégularitez ne méritent pas que Dieu, pour les détourner mette de l'inégalité dans son action. Par ce principe vous verrez sans étonnement que Dieu détruit une infinité de créatures, qu'il sembloit avoir pris plaisir à orner & à embellir : vous ne serez point surpris qu'il rende arides des campagnes qu'il venoit d'enrichir de

fruits & de fleurs, qu'il calme & agite les mers plusieurs fois dans un même jour, qu'il répande la peste dans les corps les mieux formez. Ce sont des bizarreries qui ne doivent point entrer en compte, par les grands effets que produit la même action d'où elles sortent à cause du choc.

*Dem.* Ne pourroit-on pas dire ou que Dieu ne fait pas les monstres, ou que s'il les fait, c'est afin qu'ils fassent le même effet dans la nature, que les ombres dans un tableau?

*Resp.* L'imagination nous fait dire bien des choses quand nous n'y prenons pas garde. Dieu fait tout, les monstres aussi bien que les corps parfaits. Mais il n'agit point pour faire des monstres, il ne les fait, que parce que selon la maniere d'agir qu'il veut suivre, il ne se peut qu'il ne les fasse. Cela fait assez voir que Dieu ne prétend point faire des monstres ce que les ombres font dans un Tableau. Ce sont des ombres dont nous nous passerions bien, & qu'assurément Dieu ne feroit point, si pour ne les pas faire il n'étoit point obligé de troubler

l'uniformité de sa conduite. Remarquez que la première partie de votre demande est fondée sur le préjugé ridicule, qu'il y a deux principes qui partagent la puissance, l'un pour le bien, l'autre pour le mal : & que la seconde enferme cette pensée détestable, que les monstres & les plus grands désordres sont nécessaires à Dieu. Je vous en avertis, afin que vous vous teniez en garde de plus en plus contre les fausses lueurs de l'imagination.

*Dem.* Mais Dieu ne veut-il pas les monstres, puis qu'il les fait ?

*Resp.* Il les veut, mais indirectement : il les veut, non pas comme la fin, mais comme des effets qui résultent des loix par lesquelles il conserve le monde, & qu'il ne veut pas empêcher par les raisons que je viens de vous dire.

*Dem.* Qu'est-ce donc que Dieu veut directement ?

*Resp.* Chaque bon effet qu'il produit.

*Dem.* Expliquez-moi, je vous prie, cette volonté directe.

*Resp.* Dieu prévoit tous les effets

280 *La Métaphysique.*

des loix, selon lesquelles il doit agir dans les corps & dans les esprits, il veut en particulier chacun de ces bons états, & il n'établit les loix qu'à cause qu'elle les doivent produire. Voilà ce que j'appelle vouloir directement. Il prévoit, il compare, il veut, il agit selon les règles qu'il s'est prescrites. Cette action est, comme je viens de vous dire, la volonté primitive & antécédente rendue pratique dans le tems.

*Dem.* Dieu ne pourroit-il pas se faire de telles règles pour agir dans les corps, que sans troubler l'uniformité de sa conduite il les eut tous régulièrement arrangez.

*Resp.* Il le pouvoit : mais sans parler présentement des raisons qu'il a eues de ne le pas faire, si la conduite qu'il tient est plus simple, & le mene aussi sûrement à la fin qu'il s'est proposée, si elle est plus convenable à la nature des corps mêmes, qui sont des causes nécessaires & aveugles, pourquoi en eût-il pris une autre ? Il y a quelques inconveniens, j'en demeure d'accord. Mais ces inconve-

niens ne regardent que nous & n'empêchent pas que nous ne recevions tous les biens qui nous sont nécessaires. La volonté qui agit en conséquence du choc des corps peuple la terre, l'air & les mers d'animaux d'une infinité d'espèces : elle les produit avec une variété de mouvemens plus admirables que tout ce que nous pouvons exprimer, & avec des parures que toute la magnificence des Roys n'imitera jamais. Les plus petits sont ceux dont les mouvemens & les ouvrages sont les plus merveilleux. La même volonté fournit à chacun d'eux la nourriture qui lui est propre, elle fait lever le soleil, elle élève des vapeurs, elle répand des pluies pour la préparer, c'en est assez, ce me semble, pour nous. Après cela nous ne devons pas trouver étrange que Dieu agisse en la manière qui lui convient.

*Dem.* Pourquoi avec toute cette providence, tant d'animaux qui viennent de naître périssent - ils faute de nourriture ?

*Resp.* C'est que ni le pere ni la mere ne leur apportent pas de quoi

manger. Dieu pourvoit à tout, mais c'est selon les règles qu'il s'est prescrites : par ces règles il nourrit les animaux : par ces mêmes règles en telle ou telle circonstance il les laisse mourir : elles lui servent également à former, à conserver, à détruire, à réparer : & c'est cette contrariété d'effets produits sur telles & telles vûes, & proportionnez à telle fin, qui fait la sagesse autant que la fécondité de la providence.

---

### CHAPITRE XIX.

*Ordre de la Providence dans les rapports du corps, à l'ame, & de l'ame au corps.*

*Dem.* **P**AR quelles voies Dieu agit-il dans nos ames ?

*Resp.* Dieu a connu que le corps humain recevroit divers mouvemens par le moien des corps qui l'environnent, il a connu le degré de chacun de ces mouvemens, & il a voulu généralement que chacun d'eux fut suivi

de tel ou tel sentiment de l'ame. Ainsi, la même volonté qui proportionne le mouvement au choc, agissant au premier mouvement qui se passe dans le corps, l'ame reçoit du plaisir ou de la douleur, suivant la nature de ce mouvement, & ce plaisir ou cette douleur nous font chercher ou éviter ce qui nous convient ou ce qui nous est nuisible.

*Dem.* Mais pourquoi des sentimens si vifs ? Pourquoi des douleurs si cruelles, & des plaisirs si séduisans ? Des sentimens moderez sur chaque chose ne suffiroient-ils pas pour nous la faire fuir ou chercher ?

*Resp.* Il n'y a rien de trop dans l'action de Dieu en nous. Il faut que des pécheurs aient des sentimens vifs & tres incommodes sur ce qui est contraire à ce que demande leur corps. Par là ils rendent hommage à la majesté qu'ils ont violée : il faut qu'ils en aient encore de tres vifs, mais de tres agréables sur ce qui se rapporte au bien de ce même corps. Par là ils ont occasion de se sacrifier eux mêmes par diverses privations à la puissance

284 *La Métaphysique.*

dont ils tiennent l'être & la vie.

*Dem.* Ne pourrions nous pas rendre hommage à la Majesté de Dieu par notre application à contempler l'une & l'autre, & par le sentiment de notre dépendance ?

*Resp.* C'étoit ainsi qu'Adam dans l'innocence honoroit les attributs divins. Car de s'abstenir des plaisirs dont on n'a pas laissé entrer l'impression dans son ame, & dont on connoit distinctement la fragilité & les mauvais effets, ce n'est pas un grand sacrifice. Mais la dépendance où nous sommes de nos corps a tout changé. Nous devons comme Adam contempler les perfections divines & reconnoître notre dépendance. Mais en qualité de pécheurs nous devons nous sacrifier par les douleurs qui font tant horreur à la nature, & par la privation des plaisirs pour lesquels elle a tant de penchant.

*Dem.* Comment la douleur & le plaisir nous font ils chercher ou éviter ce qui nous est nécessaire ou nuisible ?

*Resp.* La même puissance qui pro-

duit des mouvemens dans le corps , & des sentimens dans l'ame , voulant porter son action de l'une à l'autre substance , a comme attaché certaines volontez à nos sentimens , & en conséquence de ces volontez elle produit de nouveaux mouvemens dans nos corps , par lesquels nous nous unifions aux objets qui nous conviennent , & nous évitons ceux qui nous incommodent. C'est de là que dépend tout le commerce de la vie.

*Dem.* Apprenez moi , je vous prie ; comment se forme ce commerce ?

*Resp.* Les hommes , comme nous avons vû ailleurs , ont attaché leurs idées à telles & telles inflexions de la langue , qui forment ce qu'on appelle des lettres , des syllabes & des mots. Ces mots s'impriment sur le cerveau de tous , & chacun s'en sert quand il lui plait , chacun exprime ses pensées à qui bon lui semble : si ces pensées ne s'assortissent pas avec les dispositions de l'un , elles s'assortissent avec les dispositions de l'autre. Les visages s'impriment sur le cerveau avant les paroles ; & chacun de nous

cherche celui avec lequel il a le plus de convenance. C'est ainsi que dans la société générale des hommes il se forme une infinité de sociétés particulières : l'une a souvent un objet différent de l'autre, mais elles ont toutes le même principe, les impressions que les hommes reçoivent les uns des autres.

*Dem.* Quels sont les effets particuliers de ces impressions ?

*Resp.* Elles sont que les hommes se communiquant par elles les uns aux autres leurs idées, les ignorans s'instruisent par le moyen de ceux qui sont déjà instruits, elles sont que nous nous intéressons pour ceux que nous croions malheureux : elles sont que chaque famille se distingue des autres par la tendresse qu'ont les uns pour les autres ceux dont elle est composée : elles sont que chacun travaille d'une manière ou d'une autre pour la conservation de tout le corps de la société humaine. Ce sont des liens naturels par lesquels les hommes destinés à vivre ensemble & à se secourir mutuellement, se trouvent unis entr'eux

& même avec les animaux. Par là ils s'imitent les uns les autres & entrent dans les mêmes passions. Celui qui n'a pas à cet égard une disposition de cerveau convenable, est comme une pierre irrégulière, qui ne peut entrer dans un édifice.

*Dem.* Montrez moi comment par la disposition de notre cerveau nous sommes portés à nous secourir les uns les autres.

*Resp.* Dans quel état vous trouvez vous à la vue de quelque mal ? Ne vous sentez vous pas ému ? Et cette émotion ne vous fait elle pas jeter un cri ? Ce cri dépend - t - il de vous ? Ne le poussez vous pas sans y penser ? Mais de plus n'excite - t - il pas ceux qui l'entendent ? Et quoi qu'il ne spécifie rien, ne les détermine - t - il pas à remédier de tout leur possible au mal qui presse ? L'Etranger, le Citoyen, le pauvre & le riche ne sont ils pas également sensibles à ce cri ? Ce sont là des effets de la loi de l'union de l'ame & du corps. Le seul ébranlement du nerf optique débande dans le cerveau certains ressorts qui vous

sont avancer & crier pour assembler du secours dans le besoin.

*Dem.* Un cri fait exprès ne produit-il pas le même effet ?

*Resp.* Il produit d'abord dans les autres la même émotion ; mais non seulement cette émotion n'a pas les suites du cri naturel ; elle en a de toutes contraires par rapport à celui qui l'a poussé : abusant de ce qui a été établi pour l'ordre de conservation, il soulève contre lui ceux qu'il a émus, & ils l'abandonnent à sa légèreté. C'est l'effet de l'intérêt que chacun prend naturellement à ce qui regarde le bien commun.

*Dem.* Mais si un homme saisi d'une vaine frayeur jette un pareil cri ; aura-t-on de l'aversion pour lui, parce qu'il est foible & que tout l'effraie ?

*Resp.* Non : on sera touché de quelque compassion par rapport à lui ; & en même tems on se moquera de ses alarmes. C'est ce qui arrive toujours & très à propos pour les foibles. Par là on les secoure dans leur foiblesse ; & en les rassurant on les corrige de

de leur peu d'attention à discerner ce qui est un mal d'avec ce qui n'en a que les apparences.

*Dem.* Qui sont ceux que nous sommes le plus portez à secourir ?

*Resp.* Ce sont ceux qui se trouvent dans un danger visible ; les vieillards & les enfans que l'infirmité de l'âge expose le plus aux accidens de la vie. La grimace qu'ils font en s'adressant à nous, d'abord incline l'ame par l'impression que reçoit le corps, à leur donner le secours qu'elle peut : & comme par l'état où ils se trouvent nous sommes portez à les secourir ; aussi sentent-ils par la même voie la disposition où nous sommes à leur égard. Un enfant, par exemple, reçoit de telle manière l'impression d'un visage, qu'il sent incontinent si on lui veut du bien ; & qu'il fuit ou s'approche, suivant l'air qu'il a aperçû. Tout cela en conséquence des rapports que Dieu a mis entre ses creatures pour leur mutuelle conservation, & par la loi de l'union de l'ame & du corps.

*Dem.* Cette disposition ne peut-elle pas changer ?

*Resp.* Elle change quand il intervient d'autres sentimens qui détruisent ceux qui résultent de la construction de la machine. Un homme, par exemple, cesse d'être pauvre ou infirme, il devient fort, riche, puissant; il ne craint plus, il ne s'abaisse plus, il ne flate plus; l'air de confiance & d'indépendance succède à la timidité. C'est homme produit en d'autres ce que d'autres avoient produit en lui, il est touché pour eux dans l'occasion comme ils étoient touchés pour lui.

*Dem.* La manière dont les hommes se portent à s'élever les uns au dessus des autres n'est elle point contraire en même tems à la conservation de la société?

*Resp.* J'avoué que les dispositions de l'homme corrompu ne peuvent par elles mêmes produire que du mal; mais si il porte sa corruption par tout, l'Auteur de la nature a tellement disposé toutes choses, que ce qui se trouve de plus mauvais par soi même dans nos inclinations, tourne ordinairement à l'avantage de tout le corps politique. Le désir de la gloire, par

exemple , & des charges, fait travailler pour la patrie , & donne du courage dans les occasions où la force doit être employée ; il sert même à établir la subordination , & contient ceux qui demeurent en arriere.

*Dem.* Expliquez moi, je vous prie, comment ce désir peut avoir de telles suites ?

*Resp.* Remarquez ceci. Ceux qui sont parvenus aux charges sentant bien l'envie que leur élévation peut produire dans les autres , leur sont entendus par mille manieres affectées qu'ils reconnoissent en eux un génie & un mérite supérieur , ils leur font largesse de paroles obligantes ; & ceux-ci trompez par ces vaines apparences les laissent jouir de leurs honneurs , & se dédommagent eux mêmes de la bassesse où l'on les laisse , par l'opinion qu'ils prennent de leurs qualités. Ainsi , l'on peut dire que l'inclination qu'ont les hommes à faire des complimens , est comme le correctif de celle qu'ils ont à s'élever les uns au dessus des autres , & fait comme une compensation de jouissance & d'idées ,

qui toute inégale qu'elle est les fait tous conspirer pour leur mutuelle conservation. Par là vous voyez que les rapports que Dieu a mis entre nos inclinations pour nous unir les uns aux autres, sont encore plus admirables que ceux qui sont entre les corps, ou entre les esprits par rapport aux corps.

*Dem.* Mais avec toute cette providence ne voyons nous pas que les hommes exercent d'étranges violences les uns contre les autres ?

*Resp.* Mais aussi voyons nous, que malgré ces violences, la société subsiste. Si vous voulez reconnoître là le doigt de la providence, remarquez encore ce qui se passe entre deux hommes dont l'un veut acabler l'autre. Celui-ci trouve dans sa foiblesse même de quoi se tirer du danger qui le menace. A la vue d'un vilage que la passion a rendu terrible, la crainte dont il est saisi fait une distribution d'esprits animaux qui lui donne un air piteux & suppliant. Ainsi, l'ébranlement de son cerveau, qui se répand, pour ainsi dire, sur tout son corps, saisit en quelque sorte l'imagi-

nation de l'ennemi, & en la calmant le de'arme.

*Dem.* N'arrive - t - il pas souvent que les fibres du cerveau de cet ennemi, & ses esprits animaux ont reçu des mouvemens si violens & si contraires à ceux qui font naître la compassion, que l'air ni la posture, les gémissemens ni les larmes ne font point d'impression sur lui ?

*Resp.* Quand cela arrive, vous voyez aussi qu'en un instant le soleil change d'air & de contenance. Tout ce qu'il a d'esprits se rassemble, pour peindre sur son visage le desespoir & la fureur ; & l'ennemi frappé soudainement d'un objet si affreux, perd la vivacité & son action : il semble que ses esprits se fixent, ou qu'ils ne soient plus propres qu'à lui donner le mouvement dont il a besoin pour se conserver lui même. C'est par cette revulsion que son cerveau reprend la disposition qui incline l'ame à la miséricorde : & le miserable sur qui la crainte de la mort venoit de peindre ses derniers traits, sentant d'abord ce qui se passe dans son persecuteur, re-

prend incontinent l'air qui fait naître la compassion. L'impression que l'autre en reçoit le ramène à la clemence; & par ces coups & contrecoups, ce qui paroïssoit le plus pernicieux à la société se dissipe, & il n'arrive point de mal.

*Dem.* Quel raport ont toutes ces différentes habitudes du corps avec les sentimens de l'ame ?

*Resp.* Nul raport : & c'est encore ce qui fait le merveilleux de la providence. Un homme fait une certaine grimace & par là il nous rassure : un chien en fait autant, & il nous éfraie, qui pourroit comprendre comment deux grimaces si semblables produisent des effets si différens ? Joindre à une grimace une joie, une crainte, une espérance est assurément l'effet d'une puissance qui nous passe : mais par là ne faire de tous les hommes, pour ainsi dire, qu'un même homme, qu'un même corps par la ressemblance de situation qu'ils reçoivent, qu'un même esprit par la ressemblance des dispositions de l'ame, c'est ce qui ravit quand on y pense.

*Dem.* Mais en tout cela où est l'usage de la liberté ?

*Resp.* Nous n'en sommes pas encore là. Je vous parle ici de ce qui nous lie avec les animaux, aussi bien qu'avec les autres hommes, de la mécanique de nos corps, & des sentimens que l'Auteur de la nature a atachez aux mouvemens qui se passent en eux. La liberté viendra ensuite: vous sentez assez qu'elle ne se trouve point là, & qu'ainsi, de croire qu'on a de la vertu, parce qu'on se sent ému, touché, atendri, à la vûë de certains objets, c'est prendre pour vertu une chose où l'on ne met rien du sien, ou un soulagement qu'on se donne à soi-même.



## CHAPITRE XX.

*La Providence dans les loix de l'union de l'Âme avec la Raison universelle. Usage de toutes les créatures.*

*Dem.* **S**UFFIT-IL pour le bien & la conservation de la société, que les hommes aient tels & tels sentimens les uns par raport aux autres ?

*Resp.* C'est pour l'ordinaire le sentiment qui nous emporte. Mais nos âmes étant unies immédiatement à la Raison, & pouvant la contempler quand il leur plaît, la même volonté qui leur imprime des sentimens confus en conséquence des mouvemens du corps, leur donne des idées distinctes en conséquence de leur attention ; & à la faveur de ces idées on découvre mille moyens de prévenir les besoins de la vie, on invente & perfectionne les arts, on polit & on façonne les mœurs. Voilà les loix

par lesquelles Dieu gouverne le monde, & d'où dépend tout l'ordre naturel. Sans la présence de Dieu, point d'idées pour nous. Sans l'action de Dieu en nous, point de sensation. Sans cette même action, point de mouvement dans les corps. Jugez donc si la créature a autre chose en propre que la stérilité, l'insensibilité, & les ténèbres. Mais au moment que vous y supposez l'action de Dieu, quelle fécondité répandue dans la nature ! Que d'ouvrages on voit sortir de la main des hommes ! Quels spectacles de toutes parts se présentent à l'esprit ! Il n'est point nécessaire qu'il s'aille unir aux objets pour les voir ; par une seule impression qu'il reçoit, il se trouve revêtu de toutes les beautés de la nature & de l'art. A l'instant de l'action du Créateur en lui, ce que le Ciel & la terre ont de plus magnifique se rassemble comme dans un point pour se montrer à lui ; & d'une région où il n'y a point d'espace il voit des objets dans toutes sortes de distances.

*Dem.* Donnez-moi, je vous prie,

quelque preuve sensible de ce principe, que nous ne pouvons rien connoître que par l'union de nôtre Esprit avec la Raison universelle ?

*Resp.* Un homme vous instruit : il envoie des paroles à vos oreilles ; il a formé ces paroles sur les idées qui sont présentes à son Esprit. Si vous concevez ce qu'il vous dit, c'est que ces mêmes paroles vous réveillent les mêmes idées. Si vos idées sont les mêmes que celles de cet homme, il est évident que vous avez un objet commun avec lui, & avec tous les autres hommes qui peuvent recevoir les mêmes idées. Assurément si les paroles de cet homme ne sont pas même son ouvrage, s'il ne sçait pas ce qui se doit passer dans ses organes, pour exprimer ce qui se passe dans son ame, s'il ne sçait pas la route qu'elles doivent prendre pour aller jusqu'à vos oreilles, ni comment elles agissent là pour produire tels ou tels ébranlemens dans vôtre cerveau, la vérité sera encore moins son ouvrage : elle ne sera donc pas aussi le vôtre. Cependant vous la découvrez

cette vérité. C'est donc que celui qui la contient agit en vous au moment que votre cerveau est ébranlé, & que vous vous rendez attentif.

*Dem.* Doit-on regarder tout ce qui sort de l'Esprit des hommes comme des effets de l'union de l'Âme avec la Raison ?

*Resp.* Les Esprits ne peuvent avoir aucune idée par d'autre voie. Mais souvent les hommes imaginent de faux rapports dans les idées qu'ils reçoivent de l'objet qui leur est commun à tous. Mahomet, par exemple, composant son Alcoran, tiroit des idées éternelles tout ce qu'il y a de bon dans ce Livre : Son Esprit alors concevoit de vrais rapports dans ces idées ; mais il n'y demouroit pas long tems appliqué : & rabatu incontinent sur les fantômes de son imagination ; il ne concevoit plus dans son objet que de ces faux rapports, dont se fabrique ce qu'on appelle extravagance. Ainsi, on ne peut pas dire que Dieu soit l'Auteur de l'Alcoran. Dieu remua le cerveau de Mahomet, en conséquence de quoi, ce faux Prophète

le fit des idées monstrueuses ; mais ce fut Mahomet qui quitta la Raison , pour suivre ses fantômes.

*Dem.* Pourriez - vous dire la même chose du Manuel d'Epictete , par exemple , que de l'Alcoran de Mahomet ?

*Resp.* Le Manuel vaut mieux que l'Alcoran : & tout le bon qui se trouve dans le Manuel vient immédiatement de la Raison , qui est Dieu même : mais Dieu n'a non plus voulu les dispositions d'Epictete que celles de Mahomet. L'opinion que ce Païen avoit de lui - même , cette vertu qu'il tiroit de lui - même , ce bonheur qu'il ne devoit qu'à lui - même , étoient abominables devant la souveraine Raison , & le rendoient aussi impie que Mahomet. Ce sont de telles pensées que Dieu ni ne fait ni ne veut : elles n'avoient leur principe que dans l'imagination d'Epictete , comme les extravagances de l'Alcoran avoient le leur dans celle de Mahomet.

*Dem.* Comment accordez - vous la Sagesse de la Providence avec le pouvoir qu'ont les hommes de s'im-

poser les uns aux autres par l'union de leur Esprit avec la Raison universelle ?

*Resp.* Je viens de vous marquer que bien que les hommes ne reçoivent des idées que de la Raison, à laquelle ils sont unis : ils ne tombent néanmoins dans l'erreur que par une suite des loix de l'union du corps & de l'ame, ou parce que les traces de leur cerveau leur font imaginer de faux rapports ; & en cela même paroît la Sagesse de la Providence. 1. Parce qu'il ne tient qu'à eux d'avoir l'attention qui empêche qu'on ne se trompe. 2. Parce que s'ils ont été trompez, ils peuvent toujours trouver qui les détrompe. Un homme vous jette dans l'erreur, un autre vous en retire ; & si vous aimez la vérité, l'erreur ni l'imposture ne tiendront pas contre vous.

*Dem.* Dieu faisant tout dans les corps & dans les esprits, pourquoi se sert-il des uns pour agir dans les autres ?

*Resp.* Il s'en sert. 1. Parce qu'il se doit à lui-même d'agir d'une

maniere qui soit toujours la même ; & comme un être qui pouvant tout , ne fait rien qu'après l'avoir distinctement prévu , & exactement comparé. 2. Pour donner à ses créatures tout le relief qu'elles peuvent recevoir , en les faisant servir à l'accomplissement de ses desseins ; il leur donne ainsi beaucoup de gloire sans rien rabatre de la sienne.

*Dem.* Cette vûë s'accorde-t-elle bien avec l'abus que les hommes font de ses voies ?

*Resp.* Que les hommes s'arment les uns contre les autres ; qu'ils renversent toutes les loix qui doivent les unir ; qu'ils ne se servent de leurs facultez que pour se revolter contre leur Auteur , ils se trouvent toujours sous sa main : qu'ils s'inquiètent ; qu'ils s'impatientent ; qu'ils mettent en usage mille & mille artifices pour les chimères qu'ils se forment , ils ne peuvent rien changer dans le cours de son action , ils en dépendent toujours. Si l'amour propre les divise , l'amour propre les unit ; si emportez par les sentimens , qui sont les suites de l'u-

nion de l'ame & du corps , ils courent à leur malheur ; ces mêmes sentimens leur font faire ce qui est nécessaire pour la conservation du corps politique : au milieu de leurs désordres la société subsistera toujours ; parce que Dieu , encore un coup , avant que de se servir d'eux , a tout prévu , tout comparé ; & ne pouvant se tromper dans l'usage , non plus que dans le choix des moiens , a tout ajusté à la fin. C'est là le grand principe , c'est le merveilleux de la conduite de Dieu , que la même chose qui s'oppose à ses desseins serve à l'accomplissement de son ouvrage. C'est la preuve constante & perpétuelle , que tout ce qui se passe ici bas sort des trésors de la science & de la sagesse.

*Dem.* Cependant ne seroit-il pas mieux , qu'il n'y eût point de désordres dans les corps & dans les esprits ?

*Resp.* Cela seroit mieux pour nous ; mais cela est indifférent pour Dieu. Vouloir que dans le physique tout contrepire à nous rendre la vie commode ; c'est vouloir que Dieu ne nous ait faits que pour nous-mêmes. Vouloir que

304 *La Métaphysique.*

dans le moral Dieu ne souffre ni erreur, ni dérèglement, ni abus ; c'est s'imaginer qu'il n'a dû avoir en vûe que la Terre où habitent nos corps ; que sa sainteté peut être diminiuée par la conduite de ses créatures ; qu'il n'a dû consulter que nos intérêts ; qu'il doit les entendre comme nous les entendons, & qu'il ne se doit rien à lui-même. C'est juger qu'en se servant de nous pour l'exécution de son ouvrage, il n'a pas dû nous traiter comme des causes libres : c'est par l'amour de nous-mêmes corrompre la notion de la Providence.

*Dem.* Si nous laissons tout faire à Dieu, pleins de confiance dans sa bonté & sa sagesse, quel danger y auroit-il ?

*Resp.* Nous péririons certainement dans notre nonchalance. Qu'un homme s'appuie sur la bonté divine, prétende vivre sans chercher la nourriture nécessaire à la vie, il mourra. Quelque foi qu'il ait, il se cassera la tête s'il se précipite de haut en en bas. Dieu respecte trop les voies qu'il a choisies, pour nous dispenser

*La Métaphysique.* 305  
de les suivre. Elles expriment ce qu'il est, il faut que nous nous y accommodions par la vigilance & le travail.

*Dem.* Mais notre vigilance & notre travail peuvent-ils changer l'ordre des événemens de la vie ?

*Resp.* Les voies que Dieu veut suivre n'en dépendent point. Mais notre vigilance & nos soins y sont compris, comme des conditions sans lesquelles ces voies ne peuvent nous être favorables.

*Dem.* Pourquoi donc nous propose-t-on les oiseaux du Ciel, & les lys des campagnes ?

*Resp.* Quand on nous propose l'exemple de ces sortes de créatures, on ne prétend pas nous dispenser du travail : on veut seulement, qu'à la vue de la puissance & de la sagesse de Dieu, qui paroissent avec tant d'éclat sur les lys & les oiseaux, nous travaillions sans inquiétude pour l'avenir, convaincus que Dieu ne nous peut manquer pendant que nous nous accommoderons à l'ordre de sa conduite. On veut délivrer l'Esprit de ses inquiétudes, & lui faire obtenir

le bien : mais on ne prétend pas qu'il s'atende à des miracles.

*Dem.* Qu'entendez - vous par ce mot de miracle ?

*Resp.* J'entens ce que Dieu fait sans y être déterminé par l'action d'aucune créature ; la perfection de son ouvrage demandant qu'il agisse immédiatement par lui-même : mais c'est ce qui arrive rarement. Car bien que toutes les voies que Dieu s'est faites ne nous soient pas connues, on peut assurer qu'il les a disposées de maniere, qu'il peut presque toujours par elles arriver à la fin qu'il s'est proposée. Quelle raison auroit-il après cela de sortir des règles ordinaires de sa conduite ?

*Dem.* Si la volonté qui fait tout dans la nature, n'agit qu'autant qu'elle est déterminée par les mouvemens des corps, & les volontez des esprits, ne peut-on pas dire que Dieu ne fait pas ce qu'il veut ; mais qu'il obéit à ses créatures ?

*Resp.* Je vous prouve le contraire. Ce n'est que par l'action de Dieu que les causes nécessaires sont trans-

portées l'une vers l'autre , après qu'il en a fait l'arrangement , & qu'il a prévu la détermination de chaque mouvement. Ce n'est que par son action que les causes libres se portent vers le bien : & si elles le découvrent , ce n'est qu'à la faveur de la lumière qu'il leur communique. Donc rien ne se fait que ce que Dieu veut. Si lors même que les intelligences s'écartent de cette lumière, où toutes les loix de la justice sont marquées , Dieu ne laisse pas d'agir ; ce n'est pas pour obéir à la créature , ni par quelque sorte de dépendance ; c'est précisément parce que pour la malice d'une créature il ne veut pas changer de conduite. C'est à la sagesse propre qu'il obéit , & d'autant plus constamment qu'il sçait que la plus noire malice des hommes & des démons ne sçauroit empêcher l'exécution de son ouvrage.

*Dem.* Quel est cet ouvrage que Dieu a tant en vûe ?

*Resp.* C'est une assemblée d'Esprits , qui tous rendus dignes d'une félicité parfaite , le glorifient dans

l'Eternité. C'est pour commencer cet ouvrage qu'il a établi les loix de la nature.

*Dem.* De quel usage ces loix sont-elles à l'homme ?

*Resp.* Elles tendent à le rendre juste dans ses choix , prévoiant dans ses actions , courageux dans les adversitez, modéré dans l'usage des biens sensibles. La Raison qui l'éclaire tend là précisément ; & il n'est raisonnable qu'autant qu'il entre par elle dans ces dispositions.

*Dem.* En quoi trouvez-vous que l'homme réponde à cette fin ?

*Resp.* J'avouë que l'homme tel qu'il est par lui-même , ne consulte point pour entrer dans les desseins de son Créateur , la lumière qui se présente à lui ; ou qu'il ne songe qu'à la faire servir à l'établissement de sa fortune ou de sa réputation ; qu'il se livre à ses sens , & que s'il fait quelque bien , ce n'est nullement à ses intentions qu'il le faut rapporter , mais uniquement à la sagesse du Créateur , qui a sçû tirer de la corruption même ce qui est avantageux à la société

humaine. Cela détruit en quelque sorte l'idée de la Providence dans l'homme. Mais cette idée se représente incontinent plus grande & plus magnifique, lors qu'à l'ordre de la nature on joint celui de la grace; puisque par ce second ordre toutes les intentions de l'homme deviennent pures, tous les desirs deviennent saints, toutes les démarches sont droites. Aussi Dieu dans le dessein qu'il forma de créer le monde, compara entr'elles toutes les suites de ces deux ordres; & connoissant que l'un devoit être un supplément continuël de l'autre, il les fit marcher d'un pas égal dès l'origine du monde. Ainsi, ne me demandez point, pourquoi faire un monde, où il devoit y avoir tant de désordre, où le mal l'emporte sur le bien, où les créatures sont opposées les unes aux autres, où les corps sont sujets à tant d'infirmité, où les âmes sont agitées de tant de passions, & abattues par tant de douleurs. Si la Raison semble s'éclipser ici, ou si votre esprit en perd la trace, laissez-vous conduire par la Foi; elle vous

310 *La Métaphysique.*

remettra bien - tôt sur la route.

*Dem.* N'avez - vous point d'autre raison que la Foi, de rapporter le physique au moral, & le naturel au surnaturel ?

*Resp.* L'idée d'un Etre qui agit avec une souveraine sagesse, nous conduit là ; & l'expérience nous apprend, qu'un mouvement qu'on ne compte pour rien dans la nature, est souvent suivi des plus grands changemens dans les corps & dans les esprits, dans le gouvernement politique, & dans la Religion. Le bourdonnement d'une mouche vous fera tourner la tête vers tel endroit où vous apercevrez tel objet ; vous serez ému de telle passion à la présence de cet objet. Dans cette émotion vous formerez tels desseins ; & en conséquence de ces desseins vous ferez telle action qui produira des effets à l'infini par l'enchaînement des causes. Si ce progrès commence dans ces Maîtres du Monde, dont la volonté remue tant d'Esprits, quels événemens ne voit-on pas ? Ce sont tous ces mouvemens, toutes ces pensées & volontez

que Dieu a comparées selon leur dépendance réciproque ; & on ne peut douter que ce ne soit des rapports qu'il a mis entre tant d'êtres , qu'il veut tirer l'Ouvrage que nous sçavons qu'il a en vûë.

---

CHAPITRE XXI.

*Ordre de la Providence dans la Réparation de la Nature. Comment la Créature a accès à Dieu.*

*Dem.* **C**OMMENT la Foi nous fait-elle connoître que dans tout ce qui se passe en nous la Sagesse de Dieu ne s'est point démentie ?

*Resp.* La Foi nous apprend que l'homme s'est revolté contre son Créateur. Nous ne devons donc pas nous étonner du désordre de la Nature , de nos misères , & de nos douleurs. Elle nous apprend qu'un Réparateur nous étoit préparé avant la création. Il n'est donc pas surprenant que le Créateur ait permis la corruption de son Ouvra-

ge. Reprenez maintenant ce principe ; que Dieu compare entr'eux sous les événemens futurs dans toutes les suppositions possibles. Vous concevrez aisément, que si Dieu a connu tel mouvement, telle passion, tel effet, comme des suites de l'ordre naturel, il n'a pas moins connu tel sentiment, tel bon exemple, telle œuvre de piété, comme les suites de l'ordre surnaturel, fondé dans le Réparateur : de manière qu'en comparant toutes les suites de ces deux ordres, les biens avec les maux, telle violence, telle injustice, tel scandale, avec ce que peut produire la lumière naturelle, avec tel ou tel acte de Religion, il a cru que l'Ouvrage qui résulteroit de tant d'effets différens, seroit aussi digne de lui, & aussi avantageux pour nous qu'aucun autre le pourroit être.

*Dem.* Comment un Monde, tel que celui-ci, est-il avantageux pour nous ?

*Resp.* C'est que Dieu étant essentiellement juste, il élève ses créatures à proportion de leurs mérites : & on ne peut douter que dans un Monde  
n.élé

mêlé de bien & de mal, elles n'aient plus lieu de mériter que dans un Monde où elles n'auroient rien à souffrir ; puisque de se soumettre aux peines, qui sont les suites de l'ordre établi du Créateur, c'est reconnoître qu'on se repose sur sa sagesse & sa bonté. Et quelle comparaison y a-t-il de nos souffrances à la gloire dont Dieu est engagé à les récompenser quand nous les rendons volontaires ?

*Dem.* D'où tirez-vous la dignité de ce monde devant Dieu ?

*Resp.* De ce que le Verbe en est le Réparateur ; le Verbe, dis-je, l'objet éternel de l'amour & de la complaisance de Dieu, uni aux deux substances dont nous sommes composés, fait semblable à nous, afin de satisfaire pour nous, & égal à Dieu pour satisfaire dignement.

*Dem.* Pourquoi le Verbe est-il le Réparateur du monde, & non pas le Saint-Esprit ?

*Resp.* C'est que le Verbe divin est la Raison qui éclaire, & qui conduit tous les Esprits. Et comme dans la corruption où nous nous sommes

jettez , nous n'étions plus capables de consulter cette Raison ; il a fallu qu'elle se soit accommodée à notre faiblesse , qu'elle se soit revêtuë d'un Corps pour nous fraper par nos sens , nous que les sens dominant , & qui ne trouvons point de prise où il n'y a point de Corps. Par là l'Esprit retrouve toujours son même objet , & se règle toujours sur la même lumière.

*Dem.* Les Intelligences n'auroient-elles pû honorer Dieu , sans cette union du Verbe à son Ouvrage.

*Resp.* Des Créatures que Dieu éclaire de sa lumière , & qu'il anime de sa volonté , peuvent bien remplir leurs devoirs à la faveur de cette lumière , & par l'impression sainte qu'elles reçoivent. Mais elles ne peuvent honorer Dieu , c'est à dire , lui rendre un culte qui réponde à sa gloire & à sa majesté. Pendant qu'elles restent dans les bornes des créatures , elles ne peuvent rien faire, quelque effort qu'elles fassent , qui ne soit infiniment au dessous de la sainteté du Créateur. Mais si l'union d'une personne divine

intervient , au même instant tout change de face, les créatures sont, pour ainsi dire , divinisées , il se trouve entre leur culte & son objet la proportion convenable ; elles rendent à Dieu un honneur qui le contente.

*Dem.* Si les créatures pouvoient par elles - mêmes honorer Dieu dignement , le Verbe s'uniroit - il encore à elles ?

*Resp.* Vous supposez l'impossible. Mais le plus grand honneur que Dieu puisse recevoir , étant celui qui le contente le plus , on peut assurer , que dans quelque supposition qu'on fasse ; Dieu toujours rempli de l'amour nécessaire qu'il se porte à lui - même , auroit uni son Verbe à son Ouvrage , puis qu'il ne peut recevoir d'honneur qui soit plus grand que celui qui lui revient de cette union. Aussi que Dieu prévoie la corruption future de ses créatures , leurs ingraticudes , leurs égaremens , l'opposition qu'elles mettront par elles - mêmes entre lui & elles , il compte pour rien ce désordre , il s'arrête à l'union de son Verbe à son Ouvrage : cette union le

de l'arme ; la gloire qu'il en doit recevoir fait qu'il nous souffre , & qu'il rappelle sa clémence , que nos désordres éloignoient. C'est sur ce fondement que l'Apôtre nous exhorte à marcher d'une manière digne de Dieu : *Ut ambuletis digne Deo.* Il sçavoit que tout foibles & bornés que nous sommes , si nous marchons dans les voies de la justice , nous honorerons Dieu infiniment . & d'une manière digne de lui par notre union à J E S U S - C H R I S T , union si nécessaire , que le même Apôtre nous en fait souvenir à tous momens , & que l'Eglise nous répète tous les jours , que si nous devons rendre grâces à Dieu de tous ses biens , ce doit être par *Jesus - Christ.* Et cela sans doute , non seulement parce que des créatures corrompues ne peuvent par elles-mêmes trouver accès à Dieu , & ne peuvent au contraire en attendre que des rigueurs ; mais aussi , parce que quelque pures qu'on les conçoive , elles ne peuvent honorer Dieu d'une manière digne de lui , sans l'union d'une personne divine.

*Dem.* Cette union qui nous donne accès à Dieu , ne devrait - elle pas nous délivrer de toutes nos peines ?

*Resp.* Voudriez - vous que Dieu laissât le désordre impuni. Dieu dans nos peines mêmes trouve un moyen de nous unir de plus en plus à notre Réparateur : & ce fut par cette raison que le Monde , dont la formation devoit être suivie de la révolte de l'homme , se trouva fourni de tous les instrumens propres à nous châtier. De la division prévue de la matière , & de l'arrangement prévu de toutes les parties , il devoit naître une infinité de toutes sortes d'animaux incommodes , pendant que la Terre défigurée en plusieurs manières par les loix mêmes de la communication des mouvemens , porteroit en elle - même le principe de toutes les maladies qui acablent les corps. Voilà des châtimens du péché , & en même tems de quoi fortifier l'union qui nous sanctifie.

*Dem.* Comment sçavez - vous que les souffrances ont ce second usage ?

*Resp.* C'est que s'il est vrai d'une

d'une part, que nous ne pouvons nous conformer au Réparateur que par le détachement des biens sensibles ; il n'est pas moins vrai de l'autre, que ce détachement ne peut subsister que dans les peines & dans les souffrances. D'où il s'ensuit que le péché & la peine qui lui est dûë, tournent également à nôtre avantage ; & que rien ne nous découvre tant que le péché même la grandeur & la puissance du Créateur : puisque de l'abomination même, ou du seul mal véritable qui se puisse trouver dans la nature, il sçait tirer ce qui est le plus capable de contribuer à son honneur.

*Dem.* Sans le péché Dieu ne seroit-il pas encore plus honoré qu'il n'est ?

*Resp.* Je ne déciderai point là-dessus. Mais plus nous sommes pécheurs, plus nous sommes misérables : & rien n'est plus propre que la misère à nous faire reconnoître nôtre impuissance. Or plus nous ressentons que nous sommes foibles, plus nous nous apuions sur celui que Dieu nous a donné pour nous soutenir, & ré-

parer son Ouvrage. Je dis que cette disposition renferme l'aveu le plus parfait de la Toute - puissance de Dieu , & le plus profond anéantissement de nous - mêmes ; & que c'est celle par conséquent qui nous rend le plus Dieu favorable ; parce que c'est celle qui convient le plus à la créature en présence du Créateur.

*Dem.* Ne pourroit - on pas sans être misérable s'anéantir devant la sainteté de Dieu ?

*Resp.* On le pourroit , s'il suffisoit de dire , que nous ne sommes rien , & que Dieu est tout ; qu'il est tout Saint , & que nous sommes des profanes. Mais il s'agit de s'humilier & de s'anéantir en éfet , & nous ne le pouvons sans attendre tout d'un Médiateur. Car il ne faut pas s'imaginer qu'on traite avec Dieu comme on traite avec les hommes. On touche les hommes en leur réveillant les idées de leurs qualitez , & même en leur attribuant celles qu'ils n'ont pas : ils se laissent gagner , parce qu'ils ne voient point le fond des cœurs , & qu'ils se préfèrent eux - mêmes à la

vérité. Mais Dieu nous connoit également au dehors & au dedans, & il est rigoureux observateur de tout ce qu'il doit à sa justice & à sa sainteté.

*Dem.* Mais si l'on fait de bonnes œuvres, ne sera-ce pas un aveu éf. d'af de son néant ?

*Resp.* Il est toujours bon de faire de bonnes œuvres. Mais à moins qu'on ne reconnoisse un Médiateur, l'opinion du propre mérite n'en sçauroit être bannie. On ne s'approche point de Dieu par soi-même sans croire valoir quelque chose, & ce jugement présomptueux suffit pour faire rejeter nos œuvres. C'est sur ce fondement qu'on enseigne, qu'afin que nos œuvres soient acceptées de Dieu, il faut qu'elles reçoivent une dignité surnaturelle, c'est à dire, qu'elles soient faites par la Foi en Jesus-Christ. Ce puissant Médiateur porte la parole : il s'ofre lui-même pour nous : nous ne nous présentons que par lui. Voilà l'aveu de notre néant, & de notre impuissance, tel que Dieu le demande. Dieu alors est content de nous.

## CHAPITRE XXII.

*Le choix du Réparateur. Ses dispositions. Son Ministère perpétuel.*

*Dem.* P OUVONS - NOUS savoir comment Dieu nous a préparé un Médiateur ?

*Resp.* Conduits par la Foi nous pouvons penser que Dieu dans les dessein de créer le Monde , & à la vûe de toutes les Intelligences qu'il pouvoit créer , & dont toutes les pensées , & tous les desirs futurs lui étoient présens , distingua une Ame , dont toutes les pensées & tous les desirs se rapportoient parfaitement au grand Ouvrage qu'il envisageoit ; & que ce fut à celle -là , & au Corps qu'elle devoit animer , qu'il voulut unir son Verbe. Cette Ame est unie à un Corps ; au même instant voila un Homme - Dieu qui ne s'ocupe plus que de la gloire de celui qui l'envoie. Et comme c'est un droit de l'union hipostatique , que tout ce qui renferme le

Verbe divin soit communiqué sans mesure à un tel homme, il n'y a point d'exemplaires d'ouvrages ni de voies capables de les produire qu'il ne découvre. Toutes ces grandes idées augmentent encore son zèle; & en les comprenant, il s'arrête à l'Ouvrage qui lui paroît le plus magnifique & le plus divin.

*Dem.* Que trouve-t-il de nécessaire pour la perfection de cet Ouvrage ?

*Resp.* Il voit qu'il ne peut l'accomplir sans passer par toutes sortes d'humiliations & de souffrances, sans souffrir la mort la plus cruelle & la plus honteuse.

*Dem.* Est-ce le Verbe qui le condamne ainsi à la mort ?

*Resp.* Non. Ce n'est pas une loi que lui fasse le Verbe en tant que Lumière & Raison. La Sagesse éternelle ne renferme point de telles loix contre la plus sainte & la plus innocente des créatures; c'est l'Homme-Dieu lui-même qui se l'impose par la force de son amour. Son Père l'a envoyé; & il se présente avec joie,

Il veut souffrir & mourir , d'autant que par ses souffrances & sa mort son Pere doit être glorifié. C'est par cette raison qu'au moment qu'il entre dans le monde il abandonne son ame sainte à la douleur : Elle a droit par l'union hipostatique à tous les biens que renferme le Verbe : elle les connoit parfaitement ; & elle peut tous les goûter. Mais l'Homme - Dieu l'en détourne , & il ne l'en laisse approcher qu'autant qu'il faut pour soutenir la Nature dans son rigoureux sacrifice. Ainsi , quand nous apprenons que son Ame est triste jusques à la mort ; que son Pere l'a abandonné ; & qu'il falloit qu'il souffrit pour entrer dans la Gloire ; il faut le regarder comme se privant volontairement lui - même , de tous les droits de la Divinité , pour ne donner entrée qu'aux misères de nôtre nature , jusques qu'au tems de la Résurrection.

*Dem.* Mais pourquoi souffrir qu'un innocent , le seul juste , & le seul Saint entre les créatures , s'expose au dernier supplice ?

*Resp.* C'est qu'il étoit à propos que

par là nous aprissions à mourir à nous-mêmes, à donner la mort à nos passions, à nous anéantir. Jésus-Christ n'a point de passions à combattre, que fait-il pour nous donner exemple ? Il se rend comme un *ver* : il sacrifie son corps : il donne sa propre vie. Il n'a pas d'autre voie pour nous faire sentir les dispositions où nous devons être par rapport au Créateur : Ses paroles, toutes divines qu'elles fussent, n'étoient point assez fortes pour nous convaincre ; & nous aurions pu dire, que n'étant pas sujet aux passions, il lui auroit été facile de prêcher s'il en fût demeuré-là. Mais de plus, si dans l'obligation où nous sommes de mourir à nous-mêmes, Jésus-Christ n'étoit pas mort, comment aurions-nous pu être ses membres ? Comment auroit-il pu être nôtre modèle ? Il étoit donc à propos que Jésus-Christ mourût, & qu'en nous marquant par l'excès de ses douleurs la violence que nous devons faire à une nature revoltée, il satisfit pour nous par avance à la justice de son Père. C'est aussi

• par ce sacrifice si douloureux & si volontaire, qu'il nous a mérité ces graces puissantes, qui nous opposent à nos passions, & qui nous les font vaincre; qui sanctifient nos souffrances, & qui les rendent de même nature que les siennes: c'est enfin par ce sacrifice qu'il est entré en possession du glorieux Empire qu'il a sur toutes les Nations de la Terre.

*Dem.* Peut-on sçavoir comment il exerce cet Empire?

*Resp.* Représentez-vous, suivant l'analogie de la Foi, un Homme-Dieu établi souverain des hommes & des Anges, destiné, comme Chef, à répandre le mouvement & la vie dans plusieurs membres, uniquement appliqué à former un Temple qui soit un digne objet de la complaisance divine. Comme Chef il est attentif à toutes les dispositions des justes, qui sont ses véritables membres; & connoissant toujours beaucoup mieux l'état où ils se trouvent, que nos ames ne sçavent celui de nos corps, il prépare continuellement à chacun d'eux les secours qui leur sont nécessaires pour

persévère dans la justice : il reprime devant eux les Puissances de la Terre & des Enfers. Comme Architecte du Temple Eternel, il se fait continuellement de nouveaux sujets par la distribution de ses graces : & pour trouver les ouvertures qu'il demande dans les cœurs, il humilie : il relève : il fait passer son culte d'un lieu dans un autre : il change l'Etat des peuples entiers : il renverse des Roiaumes, & en établit d'autres sur leurs ruines : il suscite des hommes extraordinaires, & s'en paroître des prodiges de force ou de faiblesse ; en un mot, il emploie comme il lui plaît toutes les créatures pour l'exécution de ses desfeins.

*Dem.* Est-ce comme Homme, ou comme Dieu, que Jesus-Christ forme son Temple ?

*Resp.* Jesus-Christ agit toujours en Homme-Dieu. Son Ame sainte absorbée, pour ainsi dire, dans la lumiere du Verbe, & toujours sous sa direction, choisit toujours, sans se méprendre, tous les sujets qui lui sont propres.

*Dem.* Mais n'est-ce pas Dieu qui de toute Eternité a choisi ceux qui doivent composer ce Temple céleste ?

*Resp.* Jesus-Christ est l'Architecte du Temple Spirituel, & son Pere l'est aussi. Chacun l'est à sa manière. Dieu l'est en Dieu, & Jesus-Christ en créature, mais en créature divine & infiniment éclairée. Jesus-Christ choisit telles pierres vivantes, Dieu a prévu qu'il les choisiroit. Jesus-Christ leur donne telle forme, Dieu a prévu qu'il la leur donneroit. Dieu a aimé cet Ouvrage tel qu'il a été dans ses vûes éternelles ; il l'a voulu non seulement tel qu'il le contemploit dans sa substance, qui en renferme toutes les idées, mais encore tel qu'il le prévoioit dans les pensées & le désir de son Fils bien-aimé, toujours régi & conduit par la lumière de cette même substance.

*Dem.* Sçait-on quelles mesures prend Jesus-Christ pour la conduite de son Edifice ?

*Resp.* Tout ce qu'on en sçait, c'est que Jesus-Christ agit ordinairement

par ceux qu'il a fait les dépositaires de sa parole, qu'il les inspire en plusieurs occasions ; qu'il se fait continuellement de nouveaux Ministres ; qu'il députe ses Anges, ou qu'il agit immédiatement par lui-même suivant ses desseins particuliers, dont l'iménétrabilité rend impénétrables en tous sens les Trésors de la Providence sur les Elûs. Mais remarquez bien, que si l'Ouvrage de Dieu se trouve ici bas défiguré en tant de manières par le dérèglement des causes naturelles, il reçoit à chaque instant dans les Cieux un nouvel éclat & des traits tout divins par l'action des Intelligences remplies de la lumière la plus pure, & de la plus ardente Charité. Un Homme - Dieu est à la tête ; & des Anges sont ses Ministres. C'est un moyen certain à la Sagesse éternelle de se redonner, pour ainsi dire, infiniment plus, qu'elle ne s'ôte, en ne voulant rien changer dans l'œconomie de l'ordre naturel.

CHAPITRE XXIII.

*Le Ministère des Anges : leur manière d'agir , leurs connoissances , leurs dispositions.*

*Dem.* COMMENT ſçavons-nous qu'il y a des Anges ?

*Resp.* La création du Monde , & de ſes habitans , ne nous permet pas de douter que Dieu n'ait pû créer de pures Intelligences ; & ſ'il nous marque qu'il en a créé , il y auroit de la folie à n'en rien croire. Il y a donc des Anges. Rien n'eſt plus poſſible , & rien n'eſt plus conſtant par la tradition de tous les ſiècles.

*Dem.* Peut-on ſçavoir de quelle nature ils ſont ?

*Resp.* Nous ſçavons que ce ſont des Intelligences ; & qu'en cette qualité ils ſont éclairés continuellement de la Raiſon univerſelle , animés de la volonté de Dieu , qui les porte ſans ceſſe vers le bien , habitans du monde intelligible ; nous ſçavons qu'ils

330 *La Métaphysique.*

ont cela de commun avec nos ames ; mais que n'étant pas unis à des corps , ils ne sentent pas , & ne se déterminent pas comme nos ames. Au surplus , qu'en pourrions-nous sçavoir , nous à qui la nature de nos ames mêmes est inconnue ?

*Dem.* Sçait-on quel a été le dessein de Dieu dans la création des Anges ?

*Resp.* On le sçait en général. Dieu n'agissant que pour sa gloire , il n'a créé les Anges que pour être glorifié par eux. Et comme toute sa gloire extérieure se concentre , pour ainsi dire , dans l'Edifice spirituel pour lequel il a fait le monde visible , on peut assurer que les Anges ne le glorifient qu'autant qu'ils travaillent à la grandeur & à l'établissement de cet Edifice céleste. D'où il s'ensuit que jouissant par avance des biens dont abonde la Maison de Dieu , ils s'appliquent continuellement à procurer du bien aux hommes avec lesquels ils doivent partager leur bonheur , & composer une même famille.

*Dem.* Ces Esprits célestes ne pour-

roient-ils pas composer une famille à part, une Eglise Angelique ?

*Resp.* Il ne peut y avoir deux Eglises. Les Anges dès le moment de leur création ont connu qu'en qualité de simples créatures ils ne pouvoient par eux-mêmes honorer dignement le Créateur ; & dès ce même moment l'Homme-Dieu leur étant présent, ils ont protesté qu'ils le reconnoissoient pour le Sanctificateur de leur culte. Ainsi n'y aiant qu'un même Chef des hommes & des Anges, il ne peut y avoir qu'une même Eglise, composée des uns & des autres.

*Dem.* Que purent donc penser les Anges quand les hommes tomberent dans le péché ?

*Resp.* Ils furent indignez d'une revolte si hardie. Contemplant sans obscurité la grandeur & la sainteté de Dieu, ils ne pouvoient pas ne se pas déclarer contre des prévaricateurs & des ingrats. Mais le Réparateur qui nous avoit été préparé les desarmoit. Pleins de la gloire d'être ses sujets, & du désir d'être ses Ministres ; ils nous regarderent comme leurs freres.

res , nous que le Seigneur adoptoit , & dont l'Homme - Dieu vouloit lui-même être le frere.

*Dem.* L'Homme - Dieu est - il pour les Anges tout ce qu'il est pour nous ?

*Resp.* Il n'est pas leur Redempteur , comme il est le nôtre ; mais il est leur Médiateur , puisque c'est lui qui sanctifie leur culte , & qui par cette sanctification leur donne à Dieu l'accès d'où dépend leur bonheur & leur gloire. Ce qu'ils ont en cela de commun avec nous les remplit de tant de zèle pour nous , qu'ils s'appliquent continuellement à nous défendre & à nous conduire.

*Dem.* Comment agissent-ils en nous ?

*Resp.* Pour le concevoir il ne faut que considérer la maniere dont nos ames agissent dans nos corps. Vous sçavez qu'elles n'y agissent que par leurs volontez. Nous remuons les bras , les jambes , la langue quand nous voulons. C'est donc nôtre volonté qui fait tous nos mouvemens extérieurs ; en ce sens , que dès que l'ame veut , Dieu produit tels & tels

*La Métaphysique.* 333

mouvemens dans le corps, n'y ayant que Dieu qui puisse changer l'état des substances. Il en est de même des Anges. Dieu leur a donné la connoissance des loix de la communication des mouvemens, & de celles de l'union de l'ame & du corps; & il s'est fait cette Loi de produire tels ou tels mouvemens, & par suite tels & tels sentimens, quand ils auroient des volontez par rapport à certains corps.

*Dem.* Qu'arrive-t-il de là ?

*Resp.* Il arrive que par le ministère des Anges nous sommes garantis de beaucoup d'accidens de la vie, & qu'en conséquence de leur action sur votre cerveau ou sur le mien, nous recevons beaucoup d'idées dont la présence redresse l'esprit. Par là, des Princes barbares sont souvent détournés de leurs desseins cruels, & les vûes de ceux qui ont la puissance entre les mains, se tourne à propos pour l'avancement de l'Ouvrage de Dieu. C'étoit par ce pouvoir d'agir sur les corps, que les Anges conduisoient au secours les Juifs; qu'ils les punissoient ou les récompensent;

qu'ils prolongeoient ou abrégéoient leur vie ; qu'ils répandoient les pluies, & rendoient les terres fécondes. L'application qu'ils eurent à gouverner un Peuple, qui n'étoit que la figure, peut faire juger du zèle qu'ils ont pour celui qui est la réalité.

*Dem.* Ne peut-on point vous dire, que si Dieu s'est ainsi engagé à faire ce que désirent les Anges, il ne faut point s'adresser à Dieu, mais aux Anges ?

*Resp.* Mais si les Anges qui connoissent leur dépendance, qui croient que toute leur lumière vient de Dieu, & qu'ils ne font le bien qu'autant que Dieu leur en imprime l'amour, & leur en donne les idées : Si, dis-je, les Anges toujours désintéressés, & toujours humbles, vous rejettent, à qui vous adresserez-vous ? Vous feriez mieux de me demander, d'où vient que nous prions Dieu qui fait ce qu'il a à faire, & qui n'a pas besoin d'être averti de nos besoins : car votre question est trop confuse. Si vous priez Dieu comme on prie les Rois de la Terre ; & les Anges comme des

Ministres sujets à l'erreur & au désordre , vôtre imagination vous séduit. Nous prions Dieu , parce qu'il faut que nous nous reconnoissions devant lui tels que nous sommes. Et nous prions les Anges , pour reconnoître de plus en plus dans leur ministère la grandeur & la puissance de Dieu.

*Dem.* Mais peut-on penser que Dieu pour agir ait besoin de ses créatures ?

*Resp.* S'il en avoit besoin , il ne seroit pas l'Être parfait. Assurément elles n'ajoutent jamais rien à son bonheur & à sa gloire. Mais s'il veut qu'elles aient des rapports les unes aux autres , il faut bien qu'il se serve des unes pour agir dans les autres ; & que sa manière de s'en servir ait les caractères que demande la perfection de son Être. L'expérience de toute la Nature a dû déjà vous avoir appris que Dieu agit par des loix générales dans les corps & dans les âmes ; ce principe ne vous permet pas de douter qu'il n'agisse de la même manière dans l'ordre surnaturel , puis qu'en tout ordre il doit agir selon qu'il se

336 *La Métaphysique.*  
doit à lui-même.

*Dem.* Pourquoi les Anges ne nous délivrent-ils pas de toute sorte de mal ?

*Resp.* C'est qu'ils n'en ont pas le pouvoir. Comme Dieu n'a pas fait dépendre des volontés de nos âmes tous les mouvemens de nos corps, & que ceux des entrailles, des artères, & du cœur, se font même sans que l'âme s'en aperçoive, il a de même limité le pouvoir de ses Anges. Ils peuvent bien nous lever ce qui nous seroit succomber dans le combat, mais non pas les occasions de combattre : ils savent aussi que le combat nous est nécessaire, afin que la puissance de Jésus-Christ paroisse de plus en plus, & que nôtre gloire s'augmente : ils se régissent sur ce principe, & sont si bien qu'ils ne nuisent point aux mérites que nous pouvons acquérir.

*Dem.* Ceux d'entre les Anges qui se sont revoltés, peuvent-ils nuire aux desseins de Dieu ?

*Resp.* Ils ont pu s'occuper d'eux-mêmes, & oublier leur dépendance.  
C'est

C'est à quoi une intelligence est exposée dans l'usage naturel de sa liberté : mais quelque usage qu'elle en fasse, les desseins du Createur s'exécutent toujours. Elle peut perdre son bonheur & devenir malheureuse. Mais quelque haine qu'elle conçoive contre la puissance qui l'a produite, elle ne peut rien faire dans la plus grande opposition, qui n'en relève la gloire.

*Dem.* N'aurions-nous rien à craindre des pièges & de la rage des Démons ?

*Resp.* Nous n'avons rien à craindre que de nôtre lâcheté. Pendant que du milieu des flammes les Démons blasphèment contre Dieu, contre la main qui tire leur supplice du même objet d'où ils tiroient leur bonheur ; pendant que dans le sentiment de leur impuissance, par raport à leur juge, ils se déchainent contre les âmes qui peuvent devenir heureuses ou malheureuses, & qu'ils mettent tout en usage pour les perdre, ils augmentent sans y penser, les merites des Elus, ils preparent des beautez pour le monde futur, ils font eclater

P

de plus en plus les attributs de celui qu'ils veulent deshonorer. C'est que Dieu a veu tous les ouvrages possibles, non seulement dans la lumière de sa substance qui en contient les modèles, mais encore dans la suite des pensées & des desirs de toutes les intelligences dont il pouvoit se servir ou qui pouvoient s'en mêler. Il a tout prévu & tout comparé, il n'a pu se méprendre, aimant invinciblement sa gloire, il n'a pu se déterminer à un ouvrage où quelque chose eût pu démentir sa prescience & sa sagesse.

*Dem.* Est-il nécessaire après cela que Dieu mette des bornes à la malice des Démons ?

*Resp.* S'il n'y en mettoit pas, il n'y auroit point d'excez où leur envie & leur desespoir ne les portassent. Il n'y auroit pas un fidele qui ne fut plus tenté que ne furent jamais tous les Peres du Desert. Dieu reprime les Démons, n'en doutez pas, & c'est par cette raison qu'ils ne peuvent nuire à son ouvrage. Les saints Anges qui s'oposèrent à ces superbes dans le tems de leur revolte, & qui les precipite-

rent avec tant d'éclat du plus haut des Cieux dans les abîmes, les observent encore, & leur font sentir, quand il est à propos, la même force qu'ils ont éprouvée dès le commencement du monde, d'une manière si terrible.

*Dem.* Dieu veut-il en particulier tout ce que font les Anges ?

*Resp.* Il le veut en particulier ; mais il ne leur ordonne pas en particulier chaque chose qu'ils ont à faire. Car autrement il ne serviroit de rien à Dieu d'avoir prévu toutes leurs déterminations futures ; & il ne serviroit de rien aux Anges d'être libres & de voir dans la Raison universelle tout l'ordre de leurs devoirs. On ne pourroit pas dire que les uns fussent plus éclairés que les autres. L'inspiration particulière sur chaque chose que des esprits ont à faire, ne s'accorde pas avec la liberté, & rend le dernier capable de tout ce que peut le premier.

*Dem.* Et ce que font les Démons Dieu le veut-il ?

*Resp.* Il le veut, & il le fait. Mais je vous ay déjà fait voir qu'une chose n'est pas de Dieu précisément, parce

que Dieu la fait. Il n'y a de Dieu que ce qui est conforme à la loi éternelle de la justice, que ce qu'il fait par une volonté positive & déterminée ; & comme ce n'est pas par une volonté de cette sorte que Dieu remuë le bras d'un assassin, ou le cerveau d'un impie, mais seulement par une suite des loix qu'il a établies pour agir dans ses creatures ; de même il n'agit suivant telles ou telles volontez des Démons, qu'à cause que dans l'exercice de sa Providence, il a voulu suivre les déterminations des natures intellectuelles : je dis telles & telles volontez ; car Dieu ne faisant pas tout ce que les Démons voudroient faire ; il y a aparamment une loy, suivant laquelle ils sentent leur impuissance au moment qu'ils pensent à passer les bornes que la Providence leur a marquées.

*Dem.* Quelle opinion ont les saints Anges de leur pouvoir ?

*Resp.* Les Seraphins les plus éclairés & les plus sublimes ne se croient que tenebres par eux mêmes : ils reconnoissent que leur plus grand hon-

neur, c'est d'être employez comme Ministres à l'exécution des desseins de leur Createur, à entretenir la société entre les hommes, & à les unir par les liens de la charité: ils avouent continuellement que ce souverain Seigneur n'a pas besoin d'eux, mais qu'ils ont besoin de lui, puisque c'est de l'obéissance qu'ils lui rendent, qu'ils tirent tout ce qu'ils ont de grandeur & de dignité. Et il ne se peut qu'ils ne le pensent ainsi, puis qu'ils sentent actuellement qu'ils reçoivent toute leur lumière de la substance qu'ils contemplent, & qu'ils ne sont agissans que par l'impression que leur donne pour le bien, celuy qui les comble actuellement de toutes sortes de biens.

*Dem.* Dieu est-il en tous sens l'Auteur de tout ce qu'ils font?

*Resp.* En tous sens, puis qu'ils ne font rien que suivant la commission que Dieu leur a donnée, & qu'à la faveur de la lumière qu'il leur communique afin qu'ils s'aquient de leur commission.

*Dem.* Cette lumière qu'ils contemplent toujours leur suffit-elle pour

connoître en toutes sortes d'occasions ce qui peut le plus contribuer à la perfection de l'Ouvrage de Dieu ?

*Resp.* Estant des natures bornées, ils pourroient quelquefois se méprendre dans l'infinité des idées du bien qui se présentent à eux sur un même sujet, & faire moins de bien, lors qu'ils croiroient en faire davantage. Mais l'étendue des connoissances de Dieu supplée à ce défaut. Il a prévu les circonstances où leur limitation les devoit arrêter ; & il les détermine si à propos, qu'ils executent toujours ce qu'il s'est proposé.

*Dem.* Pourquoi Dieu ne les détermine-t-il pas toujours de cette manière ?

*Resp.* C'est qu'il n'en est pas de Dieu comme des hommes. Les Rois de la Terre, par exemple, ne connoissant point ce que peuvent penser & désirer leurs Ministres, sont obligés de leur donner autant d'ordres particuliers qu'ils ont de choses à faire. C'est l'effet naturel de la limitation & de l'ignorance des uns & des autres. Il y a toujours à reformer dans leurs

desseins & à refaire dans leur conduite : Mais Dieu qui est le scrutateur & le maître absolu des cœurs , qui prévoit toutes les déterminations futures des volontez , la suite de toutes les pensées & de tous les desirs de toutes les intelligences , qui a sçû combiner le physique avec le moral & le naturel avec le surnaturel ; mais combiner de manière que tant de pensées & tant de desirs se terminent infailliblement à l'exécution de ses desseins , n'est obligé que d'éclairer ses ministres. En leur decouvrant l'ordre de ses perfections , ou les idées que renferme sa substance , il leur laisse sans nul danger le choix de ce qu'ils ont à faire.

*Dem.* Ne pourroit on point conclurre de là que nous autres qui contemplons le même objet nous ne pourrions que bien choisir ?

*Resp.* Il n'en est pas des bienheureuses intelligences comme des hommes sujets à l'aveuglement & à l'erreur. Ceux - cy souvent ne suivent que leurs passions , lors qu'ils croient suivre la raison. Peut-être , par exem-

ple, que Mahomet croit son Alcoran raisonnable. Mais il ne s'ensuit pas que cet ouvrage ne soit impie & ridicule; puisque Mahomet en qualité d'homme corrompu, conduit par son imagination, prenoit de fausses lueurs, de pures illusions pour la lumière de vérité: au lieu que les Anges unis de la manière la plus pure à la sagesse éternelle, & contemplant sans distraction l'ordre immuable des perfections divines, ne peuvent rien faire sous une direction si sûre & si parfaite, que de bien, que de divin. On découvre, si je ne me trompe, par ce principe, que Dieu sçait exécuter ses desseins aussi heureusement par des causes libres, que par des causes nécessaires, qu'il a une puissance toute puissante de remuer les cœurs & de les porter où il luy plaît, qu'enfin il a une facilité toute puissante de faire ce qu'il veut des volontez libres, des Anges & des hommes.

*Dem.* Comment les Anges connoissent-ils les dispositions, le genie & les mœurs de ceux qui sont sous leur conduite?

*La Métaphysique.* 349

*Resp.* C'est ce que je ne sçai point. Il est certain qu'ils nous connoissent. Car pour conduire, il faut connoître ceux dont on a la conduite. Mais la lumière qu'ils contemplent & où ils decouvrent ce qu'ils ont à faire ne les instruit point à cet égard. Ces dispositions estant choses contingentes, il faut qu'elles leur soient revelées. Comment cette revelation se fait & selon qu'elles loix, c'est dis - je ce que je ne sçay pas. Je ne pourrois vous dire comment on sçait que tel fruit est bon ou mauvais si je n'en avois l'expérience. Dieu peut instruire les esprits en une infinité de manieres que nous ne sçaurions prévoir.

*Dem.* Les Anges ont ils connu ce qu'ils ont eu à faire autrefois par rapport à la personne de Jesus - Christ, comme ils le sçavent par rapport à nous.

*Resp.* Les Anges sont des intelligences bornées. Ils ne pouvoient donc prévoir par eux mêmes aucun des evenemens qui devoient concourir dans un Mystere qui est le plus grand effet de la sagesse & de la puissance

346 *La Métaphysique.*  
de Dieu. Il falloit que les Anges sentissent en toutes les manieres possibles qu'ils estoient les serviteurs de JESUS-CHRIST, créez uniquement pour travailler sous ses ordres & à l'établissement de son empire. Il falloit donc que dans tout ce qui regardoit la personne de JESUS-CHRIST, ils ne fissent rien que par des commandemens exprez & des inspirations particulieres.

---

#### CHAPITRE XXIV.

*Économie de la Religion. Les rapports de ses mysteres entr'eux & à nostre état.*

*Dem.* Pourquoi Dieu a-t-il fait l'homme ?

*Resp.* Parce que l'homme est meilleur que le neant.

*Dem.* Les hommes ne pouvant connoître & aimer que Dieu, comment peuvent-ils l'offenser ?

*Resp.* Il y a bien de la difference entre connoître & aimer Dieu par

l'impression continuelle qu'il fait en nous ; & le connoître & l'aimer par le choix libre de la volonté. Tous le connoissent & l'aiment nécessairement en la première manière : mais peu de personnes le connoissent & l'aiment en la seconde. Ce qui fait que bien que le mouvement naturel de leur amour ne puisse tendre que vers Dieu, ils s'arrêtent néanmoins aux créatures en ne consentant à ce même mouvement qui les emporte toujours, qu'autant qu'il faut pour s'unir aux objets sensibles.

*Dem.* Comment Dieu peut-il être offensé du choix d'une créature ?

*Resp.* Quand au lieu de nous avancer toujours vers Dieu, nous nous atachons aux corps, nous résistons à l'action de Dieu en nous, nous la bornons autant qu'il est en notre pouvoir. Voilà une étrange stupidité. Mais de plus, nous agissons contre l'ordre suivant lequel Dieu aime les êtres, nous luy préferons des corps. Voilà un étrange dérèglement. Enfin nous nous atachons au plaisir & non pas à la cause qui le produit. Voilà

certainement l'excès de l'ingratitude & de l'infidélité. Dieu pourtant n'en est ni moins heureux, ni moins parfait; mais c'est parce qu'il est toujours parfait qu'il hait toujours le desordre.

*Dem.* Cela étant, pourquoy a-t-il laissé tomber le premier homme?

*Resp.* C'est que s'il l'en eût empêché, il eut paru mettre sa complaisance dans la creature & attendre d'elle quelque honneur. Ce qui ne convenoit pas à Dieu.

*Dem.* Comment un Dieu de miséricorde & de clemence n'a-t-il pas pardonné à l'homme sur le champ?

*Resp.* Il ne faut pas separer en Dieu la clemence de la justice, il faut plutôt tâcher à concilier l'une avec l'autre. Dieu nous laisse vivre après le péché: pour se satisfaire il se prepare une victime digne de sa grandeur & de tous ses attributs: elle reçoit le coup qui devoit nous rendre éternellement malheureux. Voilà ce que Dieu se doit à luy-même, & en même tems la manifestation de sa clemence.

*Dem.* Dieu ne pouvoit-il pas se

*La Métaphysique.* 349  
faire satisfaire par une simple creature ?

*Resp.* Concevez - vous que Dieu puisse transporter à la creature l'honneur qui n'est dû qu'à luy. C'est cependant ce qu'il eut fait, s'il ne nous eût donné qu'une créature pour nous reconcilier. Nous eussions dû toutes choses à cette creature, nous eussions esté ses esclaves. Car il est évident que nous appartenons à celuy qui nous delivre.

*Dem.* JESUS - CHRIST estant le sanctificateur du monde & le terme de toutes les creatures, pourquoy n'a-t-il paru dans le monde que quatre mille ans après la création ?

*Resp.* Ne sçavez - vous pas que quatre mille ans, tout longs qu'ils sont par rapport à nous, ne sont qu'un instant par rapport à Dieu ? Les circonstances qui selon l'ordre de la Providence devoient accompagner la naissance de nôtre Reparateur, ne pouvoient concourir qu'après un certain nombre d'années. Il falloit donc qu'elle fût différée jusques là. Mais après tout, le monde n'a rien perdu par ce delay. Defiguré qu'il estoit par le de-

l'ordre de ses habitans, il a eü en récompense des traits capables d'en détourner l'opprobre. Dieu dans la creation arrangea de telle sorte les parties de la matiere, que pendant que ce monde portoit de toutes parts des marques sensibles de la vengeance divine, il y avoit des representations de l'homme Dieu qui n'estoient pas moins sensibles. Les plantes, les insectes, tous les corps organizez, representent sa vie laborieuse, sa mort, sa Resurrection, tous les états où son divin corps s'est trouvé; & afin que les dispositions de son ame sainte nous fussent aussi représentées, on a vü dans tous les temps des personnages dont la vie a esté une expression continuelle de sa patience, de son humilité, de sa douceur, de sa charité, de son attachement à la volonté de son Pere.

*Dem.* N'y a-t-il point eu encore d'autres raisons du delay de la naissance du Sauveur?

*Resp.* Il falloit qu'il fût désiré. Et ce fut là le fondement de la vocation d'Abraham & de toutes ses suites, de la Loy donnée aux Juifs, de son

*La Métaphysique.* 351  
Sacerdoce & de ses Propheties.

*Dem.* Pourquoi donc la Loy ne promettoit-elle que des biens temporels ?

*Resp.* Elle ne promettoit pas autre chose aux Juifs charnels, attachez à la lettre : mais c'estoit cela même qui faisoit que les Juifs, selon l'Esprit, soupiroient après le Messie. Connoissant que ces sortes de biens n'estoient pas une recompense digne d'un esprit soumis à la Loy éternelle, puis qu'ils se terminoient au Corps, ils estoient portez continuellement à en demander d'autres ; & par consequent à desirer le Messie, par qui seul ils pouvoient les obtenir. Mais de plus, à la veüe du repentir que Dieu marquoit d'avoir fait l'homme, & du mepris qu'il temoignoit si souvent avoir pour le sang des animaux, quoy qu'il eût ordonné qu'on luy en fit des sacrifices, qui pouvoit ne pas comprendre qu'il envisageoit un autre objet, une autre victime, & un autre sacrificateur, qu'il ne se repentiroit point d'avoir establi Roy sur toutes les nations du monde, comme il nous

352 *La Métaphysique.*

en assure luy même avec serment ? Et selon cette idée qui pou.oit ne pas desirer la présence visible de ce souverain Prêtre des biens celestes ? Ainsi, JESUS - CHRIST a esté reconnu dans tous les siècles par les hommes & par les Anges, il a esté représenté dans tous les tems par les corps & par les esprits. Le monde par conséquent n'a point esté sans luy, & il a toujours fait tout le mérite des creatures.

*Dem.* Pourquoi ceux que la naissance de ce Reparateur regardoit particulièrement estoient - ils comme abîmez dans les tenebres ?

*Resp.* C'est qu'il estoit à propos que sa miséricorde éclairât infiniment. Mais si nous n'avions nulle connoissance des grands biens qui nous estoient reservez, les Anges les connoissoient. Eux qui voyent sans obscurité les plus profonds mystères & à qui Dieu decouvre l'avenir, ils s'occupoient de nôtre bonheur & de nôtre gloire, pendant que nous nous attachions à la terre : ils s'en occupoient, dis-je, & ils n'attendoient que

*La Métaphysique.* 353

le moment de nous déclarer l'un & l'autre. Vous sçavez dans quels transports, & avec quelle melodie ils anoncerent aux Pasteurs ce qui venoit de se passer en Bethléem. C'étoit pour nous qu'ils s'adressoient à ces Pasteurs; pour nous qui estions dans l'ombre de la mort & sous la loy du Prince des tenebres.

*Dem.* Que trouvez-vous de plus admirable dans l'Incarnation du Sauveur ?

*Resp.* C'est que ce mystere est la preuve de tous les autres. Il suppose un Dieu envoyé pour éclairer les hommes & par conséquent pluralité de personnes en Dieu. Car n'y ayant qu'un Dieu, où seroit *l'envoyant* s'il n'y avoit qu'une personne ? Et s'il est vray qu'on ne peut satisfaire à soi-même, quelle seroit la satisfaction que cette personne viendroit faire ?

*Dem.* Cependant les trois Personnes ayant esté également offensées; n'a-t-il pas falu que le Verbe incarné ait satisfait à luy-même ?

*Resp.* C'est la nature divine qui a esté offensée directement, & dans les

attributs essentiels, c'est Dieu comme bon, sage & puissant, qui a esté offensé, & non pas comme engendré du Père, ou en procédant du Père & du Fils.

*Dem.* Mais peut on offenser les attributs essentiels sans offenser les personnels ?

*Resp.* En offensant directement les uns, on offense indirectement les autres : aussi est-il satisfait indirectement aux attributs personnels : mais il ne s'agit icy que de la satisfaction directe. Je dis même que le Verbe, entant que Verbe, n'a pû être mecontent de nôtre nature, parce que s'il l'a trouvée criminelle en nous, elle a toujours esté pure & innocente en luy. Par elle il a satisfait, & par luy la satisfaction est divine. Voicy donc nôtre Religion. Nous sommes corrompus, & nous devons rentrer dans les voyes de la verité & de la justice. On nous propose un Dieu qui est l'auteur de nôtre être, un Dieu qui satisfait pour nous, un Dieu qui change nos cœurs par l'infusion de son amour. Ce sont trois Ouvrages qui nous regardent égale-

ment ; & qui sont de nature, que dans l'unité de Dieu ils suposent trois personnes distinctes. Ainsi, le mystere de l'Incarnation exprime celui de la Trinité comme son principe.

*Dem.* N'y a-t-il point de contradiction dans ces mysteres. Trois ne sont qu'un. Un Dieu est Homme, & cet Homme est Dieu ?

*Resp.* Prenez garde. On ne vous dit pas qu'il y ait un Dieu qui en soit trois, mais qu'il y a un Dieu qui renferme trois Personnes dans l'unité de sa substance. On ne nous dit pas qu'il y ait deux natures, qui sans être confonduës, n'en soient qu'une ; mais qu'il y a deux natures dans une seule Personne, en JESUS-CHRIST, & que l'unité de supôt rend propre à l'homme ce qui est de Dieu, & à Dieu ce qui est de l'homme. Son humanité est unie à une nature qui renferme trois Personnes, lesquelles agissent également en lui, & pourtant il n'a pour *hypostase* que la Personne du Verbe. Cela ne se comprend pas ; aussi ne doit-il pas être compris par des natures limitées : mais cela ne se contredit pas.

*Dem.* Quelle proportion trouvez-vous entre les attributs divins , & la foy qui nous propose la manducation réelle du Corps de JESUS-CHRIST ?

*Resp.* Cette manducation réelle nous avertit que le Verbe Eternel est réellement nôtre vie & nôtre nourriture : ce qui nous porte à ne chercher que luy , à ne vouloir nous unir qu'à luy : en quoi consiste toute la Religion.

*Dem.* Quelle proportion a le Mystere de la Resurrection generale avec celui de l'Incarnation ?

*Resp.* JESUS-CHRIST est né foible & infirme parmi les hommes , il est juste qu'il se montre à ces mêmes hommes dans sa gloire & dans sa puissance : il a promis à ceux qui marcheroient sur ses traces une transformation glorieuse , il faut pour confondre les incredules , qu'ils la reçoivent par la Resurrection , qui au fond n'a rien de plus impenetrable que les nouvelles formations que nous voyons de nos yeux. Disons encore que tous les mysteres par lesquels nous recevons la justice , sont des especes d'Incarna-

tion, ou ne sont que l'Incarnation continuée : en tous c'est J E S U S - C H R I S T qui cache la grace, ou qui se cache luy-même sous les apparences sensibles, toujours s'accommodant à nôtre état, toujours unissant la nature à la grace. Ainsi, sans J E S U S - C H R I S T, point d'intelligence dans les hommes, point de connoissance de la vérité, point de justice. Par J E S U S - C H R I S T au contraire, lumière & vérité, union parfaite de la Terre & du Ciel.

*Dem.* S'il n'y a point de proportion entre l'Ouvrage de Dieu & l'action qui le produit, en trouvez-vous davantage entre l'humanité de Jesus, & le Verbe qui s'unit à elle?

*Resp.* Quand on considère les deux substances, le Corps & l'Esprit, séparées du Verbe, on ne voit point de proportion entre elles & luy : mais le Verbe y en met au moment qu'il s'unit à ces substances, parce qu'alors il communique à la nature humaine ses attributs, & qu'il s'approprie les foiblesses de cette nature. Or une bonne preuve que la foy en cela ne

nous trompe point, c'est que ce monde est fait, & que la sanctification dont il a besoin pour être digne de son Auteur, ne se peut concevoir sans l'union qui nous est marquée.

*Dem.* En quel sens cette union sanctifie-t-elle toute la nature?

*Resp.* En ce sens que tous les corps se rapportent aux Esprits qui doivent composer par Jesus-Christ une société digne de Dieu.

*Dem.* D'où vient que de tant d'Esprits sanctifiés il y en a si peu qui soient Saints?

*Resp.* C'est que tous ne sont pas régénérés. Vous verrez dans la Morale ce que c'est que cette régénération, & pourquoi il y en a si peu qui la reçoivent.

*Dem.* Mais d'où vient que les Juifs nous furent préférés, & qu'en suite nous avons été préférés aux Juifs?

*Resp.* C'est que les Juifs descendoient de celuy d'où le Sanctificateur luy-même devoit descendre. Par cette raison il étoit à propos qu'ils fussent distinguez des autres nations:

& ils ne le pouvoient être plus sensiblement que par une Loy extérieure, & par de récompenses, ou des peines visibles, attachées à l'observation ou à l'infraction de cette Loy. Pour la préférence que nous avons eue à notre tour, elle est fondée uniquement sur la nature de l'Ouvrage que Dieu opéroit en donnant son Fils au monde. Comme c'étoit un Ouvrage de pure miséricorde, il ne falloit pas s'en approcher avec un cœur rempli de l'opinion de son propre mérite. Les Juifs jugeoient que tout leur étoit dû pour l'observation extérieure de leur Loy, ils avoient oublié leur corruption. Nos ancêtres les Gentils tout corrompus & aveuglez qu'ils étoient n'avoient nul sentiment d'orgueil par rapport au Messie dont ils n'avoient point osé parler. Les Gentils sont appelez, & les Juifs sont reprouvez. Les Gentils pourtant ne méritoient rien; mais heureusement pour eux ils ne mettoient pas aux desseins de Dieu l'opposition qu'y mettoient les Juifs. Un peu d'attention vous fera connoître, que ce qui paroît de plus

étrange dans la conduite de Dieu , est ce qui en prouve la sainteté , & ce qui nous assure qu'il n'y a point en luy acception de personnes , mais que tous sont également apellez à l'heritage celeste. Toutes les difficultez que vous pourrez avoir sur ces matieres s'éclairciront dans la suite.

---

## CHAPITRE XXV.

### *Sommaire des matieres précédentes.*

*Dem.* **C**omment accordez-vous votre Métaphysique avec ce que la foy nous apprend d'une vie future ?

*Resp.* L'ame n'est capable que de sentimens & de pensées , proprietez toutes différentes de celles de l'étenduë qui n'est capable que de mouvemens & de figures. Donc l'Ame n'est point divisible ; & par consequent elle ne se peut corrompre comme le corps. Sa vie est sa pensée , & elle ne peut non plus cesser de penser , que la matiere d'être étenduë.

*Dem.* Ne

*Dem.* Ne peut-elle pas se dissiper comme une vapeur, & cesser ainsi d'être & de penser ?

*Resp.* On conçoit aisément qu'une liqueur s'évapore, parce que c'est de la matière, dont les parties peuvent se séparer : mais on ne le conçoit pas mieux d'une intelligence, qu'on ne conçoit que la matière puisse penser. De plus, cette liqueur qui s'évapore ne se perd point : ou si elle cesse d'être liqueur, il n'y a pas une de ses parties qui ne se conserve quelque part qu'elle soit emportée. Les modifications, les figures, & les arrangements des parties de la matière se détruisent, mais nulle de ses parties ne se perd, elle se trouve toujours sous la même quantité ; & pour ainsi dire, sous le même nombre de parties.

*Dem.* D'où savez-vous que nulle partie de la matière ne se perd ?

*Resp.* C'est que naturellement le passage de l'Être au néant n'est pas moins impossible, que du néant à l'Être. On voit assez que l'Être & le

neant sont deux termes qui ne se peuvent joindre.

*Dem.* Mais Dieu qui a créé librement les Ames ne peut - il pas les aneantir?

*Resp.* Il a pû les faire passer du neant à l'Etre: il avoit en cela une fin digne de lui, mais sa sagesse ne souffre pas qu'il les fasse passer de l'Etre au neant: il n'y a rien de bon ny d'aimable dans le neant, il ne peut être la fin d'un Etre infiniment sage. Nous voyons que Dieu conserve toujours toute la matiere, & que quelques changemens qui arrivent à la nature corporelle, elle demeure toujours dans son entier. On ne peut donc pas raisonnablement penser qu'il aneantisse les Ames. Leurs modifications présentes seront détruites, mais leur substance subsistera toujours: elle perdra une modification pour en recevoir une autre. C'est ce que semble ne rien perdre.

*Dem.* Pourquoi donc détruire les Ames des animaux?

*Resp.* Souvenez - vous que les animaux ne sont que des corps orga-

nisez ; & que détruire leur ame n'est autre chose que de cesser de mouvoir ces arrangements de parties que nous voyons : ce qui arrive toujours quand les organes se détruisent. L'ame des animaux est dans le sang, & dans les liens & les ressorts qui régulent le cours du sang, & de leurs autres humeurs par une infinité de différens canaux. On ne doit pas faire de comparaison d'eux à nous.

*Dem.* N'est-il pas vray cependant que l'ame ne reçoit ny perception ny sentiment qu'autant que le cerveau est ébranlé ?

*Resp.* Il est vray qu'afin qu'elle ait des perceptions dans cette vie, il est nécessaire que l'action des objets sur son corps ; ou les mouvemens qui s'y passent sans ces objets, se transmettent comme nous avons vu, jusqu'à l'endroit du cerveau où aboutissent tous les nerfs : c'est l'institution de la nature ; mais institution arbitraire, & qui peut changer quand il plaira à celui qui l'a réglée. La puissance qui agit dans l'ame n'en dépend point, & comme

votre ame est toujours unie à cette puissance ; elle en peut toujours être affectée, toujours modifiée, soit qu'elle ait raport à quelque chose de ce corps organisé, soit qu'elle cesse d'y avoir raport. Car vous vous souvenez bien, qu'il a esté prouvé que l'ame n'habite point dans le corps, mais qu'elle a seulement des sentimens & des pensées par raport au corps ; & que son habitation est dans la lumière où elle tire toutes ses idées.

*Dem.* Mon ame n'est-elle pas, par exemple, où elle sent de la douleur ?

*Resp.* Prenez-garde au préjugé. Votre ame est où elle sent de la douleur, mais elle est aussi où elle voit des couleurs, où elle sent des odeurs, où elle entend des concerts : car la couleur, le son, l'odeur ne luy appartiennent pas moins que la douleur ; ce sont ses modalités ; & elle est véritablement où elle les reçoit : mais puis qu'elle ne les reçoit point des corps, elle ne se trouve point parmi les corps, & on ne la peut chercher ailleurs que dans la puissance même

qui agit aduellement en elle.

*Dem.* Ne sentons-nous pas que la douleur nous appartient beaucoup plus que la couleur ?

*Resp.* Vous le sentez, parce que la douleur vous touche & vous affecte beaucoup plus vivement que la couleur ; mais puisque vous sçavez que l'une & l'autre sont des modifications de vôtre ame, il est clair qu'elles vous appartiennent également, & que vous auriez autant de raison de vous croire dans cette écarlate que vous regardez, que dans la partie où vous sentez de la douleur.

*Dem.* Quand mon ame a des sentimens par rapport à ce corps, est-ce la lumière où elle habite qui les luy donne ?

*Resp.* Vous avez vû que cette lumière est Dieu même. Or Dieu renferme les perfections de tous les êtres, celles des corps comme celles des Esprits. Vous devez donc concevoir dans cette même lumière l'idée de l'étenduë, cette étenduë ideale dont je vous ay tant parlé. Quand vous contemplez les veritez des mœurs,

366 *La Métaphysique.*

& que vous découvrez la Loy de justice, la lumière agit sur votre ame entant que lumière & raison. Quand vous sentez de la douleur ou du plaisir, la même puissance agit sur votre ame, mais entant qu'étendue idéale.

*Dem.* Mais d'où vient que mon ame rapporte toutes les modifications à un corps d'une certaine grandeur, qu'elle se croit jointe à ce corps, & mêmes non distinguée de ce corps ?

*Resp.* C'est que l'étendue idéale à laquelle elle est unie l'affecte selon la quantité, & les autres modalités de ce même corps ; & qu'il est naturel, que votre ame regarde comme sien le corps, par lequel elle reçoit les perceptions qu'elle a de tous les autres. Ainsi, l'homme sensible qui frappe nos yeux suppose nécessairement un homme intelligible qui est celui que nous voyons par l'union de nos ames à ce qui représente tous les corps. Remarquez bien cecy. Toutes nos ames sont unies immédiatement à l'étendue idéale ; & chacune d'elle en reçoit comme un corps particulier

*La Métaphysique.* 367

par les impressions qu'elle en reçoit toujours proportionnées à la quantité, à la figure, à toutes les modalités de tel corps composé d'os, de chair & d'humeurs. Le corps auquel l'ame est véritablement unie, est donc un corps tout idéal, un corps immuable, d'où elle ne peut être séparée, un corps autant au-dessus d'elle, que celui qu'elle gouverne icy-bas, ou par qui elle se laisse gouverner est au-dessous, en un mot un corps qui la rend heureuse ou malheureuse par les impressions qu'il fait sur elle. Vous n'auriez pas crû avoir un corps incorruptible, immortel, plus noble que votre ame, qu'elle ne quittera point, & qui agira toujours en elle. C'est pourtant ce qui ne vous peut être contesté; mais c'est aussi ce qui doit vous faire estimer peu celui qui se promène dans ces espaces matériels, & qui va bientôt se corrompre.

*Dem.* Retraced - moy, je vous prie, les principes d'où dépend cette Doctrine ?

*Resp.* Les Esprits & les Corps ont de propriétés différentes. Les

Esprits ne peuvent pas habiter dans des espaces. Les corps ne peuvent pas agir sur eux. Dieu seul au est dessus des Esprits. Ils habitent donc en Dieu : ils ne sont donc unis qu'à Dieu : ils ne reçoivent donc que de Dieu toutes leurs perceptions , tout ce qu'ils sentent de bien ou de mal. En effet l'expérience apprend à chacun de nous , que son ame est toujours au milieu de ses idées dont le fond est inépuisable ; & comme ces mêmes idées donnent à l'ame toute la perfection dont elle capable , on est obligé d'en conclure qu'elles ne sont autre chose que la substance même qui seule est au dessus des Esprits.

*Dem.* Mais comment l'ame habite-t-elle dans cette substance , comment Dieu agit-il en elle sous de si différentes qualitez ?

*Resp.* Vous me dispenserez , s'il vous plait , de vous dire *comment*. J'ay l'esprit trop petit pour vous expliquer les manieres de l'infini ; & je ne connois pas assez mon ame pour savoir comment elle luy est unie , & comment elle en reçoit tant de dif-

férentes idées : il suffit qu'en raisonnant conséquemment nous nous assurions du fait. Si l'on admet les principes, il faut admettre les conséquences. Il n'y a pas à reculer. Mais quelles conséquences peuvent être plus consolantes pour nous, & mieux prouver la grandeur & la sainteté de notre Religion ?

*Dem.* Si l'ame n'habite qu'en Dieu, en quel sens dit-on qu'après la mort elle a pour partage le Paradis ou l'Enfer ?

*Resp.* En ce sens, que la lumière où elle habite, & où la Loy de justice est écrite agit sur elle & la désespère, ou la comble de félicité selon ses bonnes ou mauvaises œuvres.

*Dem.* N'y a-t-il rien de particulier qui détermine l'efficace de cette lumière ?

*Resp.* Il est certain que ceux qui vivent dans le désordre sont sujets à des remords qui souvent les dégoûtent de la vie : c'est d'une part le sentiment intérieur qu'ils ont de leur dérèglement, & de l'autre la Loy éternelle toujours présente à l'Esprit,

370. *La Métaphysique.*  
qui les agite & les maltraite. Les justes au contraire sont toujours contents par le bon témoignage de leur conscience, & par la Loy qui les approuve. Une ame impie séparée de son corps se retrouve toujours elle-même: & elle est d'autant plus maltraitée de la Loy qui la penetre, qu'elle sent alors plus distinctement tout ce qu'elle est. C'est là, si je ne me trompe, ce ~~ser~~ auquel l'Ecriture nous dit que les impies sont condamnés & qui ne doit point mourir. Les sentiment continuel qu'ils ont de leurs desordres détermine continuellement la Loy souveraine à les punir.

*Dem.* Nya-t-il pas des lieux, des espaces matériels qu'on appelle le Paradis & l'Enfer?

*Resp.* Ouy sans doute: mais les ames n'habitent pas dans ces lieux. Les modalités qu'y reçoit la matière sont seulement occasion à Dieu, de produire dans les ames de la douleur ou du plaisir.

*Dem.* L'ame après la mort seroit-elle unie à ces lieux comme elle l'est

à son corps durant la vie ?

*Resp.* Point du tout. Une ame juste n'est unie qu'à l'objet dont l'action la rend heureuse : elle ne veut s'unir qu'à cet objet : elle n'a point égard à ce qui est une nouvelle occasion de ses plaisirs , elle ne regarde que la main qui les produit. Pour les ames adultères , elles sont de nouveau assujeties, & non pas unies à une étrange portion de matiere. Je dis *non pas unies* , parce que dans l'union l'assujettissement n'est pas entier. L'écriture nous apprend qu'elles sont dans un feu : c'est qu'un corps de sa nature toujours en mouvement doit être employé plutôt qu'un autre , à tourmenter des ames qui ne doivent jamais avoir de repos.

*Dem.* Est - ce toujours la Raison ou la Loy des intelligences qui agit sur elles à l'occasion du feu , ou des magnificences que saint Jean nous décrit dans l'Apocalypse ?

*Resp.* Elles n'ont pas d'autre juge : mais à cette occasion la Raison agit sur elles comme idée de l'éternel ; elles sont toujours soumises à

cette idée qui étant en Dieu ou Dieu même étant qu'Archétype des corps a toujours la puissance d'agir en elles.

*Dem.* Et nos corps où seront - ils après la Resurrection ?

*Resp.* Ils seront où ils sont à présent en Dieu aussi bien que les ames, mais en Dieu comme immense, & pénétrant toute la matiere ; & non pas en Dieu comme Raison. Car Dieu étant que Raison ne contient que les intelligences. Je vous dirois que nos corps seront en Paradis ou en Enfer, si ce n'est que ces lieux sont eux-mêmes dans l'immensité de Dieu, & que la matiere étant impénétrable toutes ses parties peuvent bien s'environner les unes les autres, comme en effet elles s'environnent, mais non pas être les unes dans les autres. Cependant après cette précaution croiez que nos corps seront en Paradis ou en Enfer, d'où les ames par l'union qu'elles auront de nouveau avec eux, ou par leur assujettissement tireront de nouveaux supplices ou des plaisirs qui passent tout ce que nous en pouvons penser.

*La Métaphysique.* 37

*Dem.* Quelle sera la fin principale de la réunion de nos âmes à nos corps ?

*Resp.* C'est la société que nous devons former pour l'éternité avec Jésus - Christ. L'humanité sainte de Jésus - Christ qui regne dans les Cieux , demande que ses membres luy soient unis aussi bien par le corps que par l'esprit , pour former avec luy un même chœur de louanges & d'allégresses.

*Dem.* Peut - on sçavoir aussi quelles seront les loix de l'union de l'âme & du corps dans ce monde nouveau ?

*Resp.* Pour moy , j'avouë que je ne le sçay pas. Je sçay seulement que tout ce qui se passera dans les corps & dans les esprits contribuera à la félicité commune. Il ne s'agira plus ny de boire ny de manger , ny de propagation de l'espèce : il n'y aura plus d'accidens à éviter , ny d'intérêt à chercher ou à défendre. Ainsi , les loix de l'union des âmes avec les corps seront telles que les corps brilleront par eux - mêmes , qu'ils seront trans-

portez en un instant par tout où sera le corps de Jesus - Christ , que tous les autres corps environnans cedront comme s'ils n'avoient nulle solidité ; & que les ames goûteront toujours de nouveaux plaisirs. C'est la suite naturelle de l'union que nous aurons avec Jesus - Christ. Il a paru tout éclatant après sa Resurrection , il paroissoit & disparessoit comme il vouloit , il se faisoit passage au travers des corps les plus durs & les plus solides. Or nos corps seront reformez sur le modèle de celui de Jesus - Christ. Donc ils auront des qualitez pareilles à celles de ce divin Corps, & ces corps avec toutes leurs qualitez n'auront point d'autre usage non plus qu'ils ont aujourd'huy , que de servir à Dieu à agir dans les ames d'une maniere constante , immuable , uniforme , digne d'une intelligence qui a tout prévu & comparé.

*Dem.* Si nos corps sont en Dieu aussi bien que nos ames , ne doit - on pas dire que les corps & les ames sont en même Region ?

*Resp.* Tout est en Dieu , j'en con-

viens : mais il y a bien de la différence entre être en Dieu entant qu'il est immense, & habiter en Dieu entant qu'il est lumière & raison. Les corps s'environnent les uns les autres dans l'immensité divine qui pénètre toutes leurs parties ; mais les Esprits dans la Raison ne sont environnez que des idées qui les éclairent, idées qui sont une même substance qui dans sa simplicité se découvre diversement selon les diverses impressions qu'elle fait sur ses habitans. Tout cela vous fait assez comprendre combien l'infini est au dessus de nos intelligences, puisque dans la plus parfaite simplicité il est tout autre chose par rapport au corps, que ce qu'il est par rapport aux Esprits ; & que par rapport aux Esprits il est encore une infinité d'idées de divers genres, immense, étendue idéale, idée des nombres dans son unité, Archetype des Esprits, source des Loix, source de tout ce que nous apercevons par l'usage des sens, & l'attention. Mais quelque incompréhensible que soit cet infini nous voyons clairement par la

Philosophie, ce que l'Écriture apprend à tout le monde, que nous sommes en Dieu ; & que nous ne recevons qu'en luy le mouvement & la vie.

*Dem.* Tout ce qui est en Dieu étant Dieu même, ne pourroit-on point dire que si les corps & les esprits sont en Dieu, ce sont comme des parties de la Divinité ?

*Resp.* Tout ce qui est nécessairement en Dieu est Dieu même : mais les corps & les esprits ne sont en Dieu, que parce que Dieu a bien voulu créer ces deux sortes de substances. Toutes les idées qui sont en Dieu sont Dieu même : elles n'ont point commencé ; & Dieu n'a pu être sans elles ; c'est d'elles que dépend la science & la sagesse, mais ce qui est formé sur ces idées est extérieur à Dieu quoi qu'il soit en Dieu ; & il n'est en Dieu, que, parce que Dieu pénétrant tout, remplissant tout, contenant tout, modifiant tout, ce qu'il crée ne peut pas être ailleurs qu'en luy-même.

*Dem.* Les âmes renfermées dans la substance lumineuse de la Divinité s'y voyent-elles ?

*La Métaphysique.* 377

*Resp.* Elles ne s'y voyent pas pendant qu'elles sont unies à des corps mortels. Vous en avez vû les raisons : mais tous les Esprits purs s'y voyent, non pas à la vérité en se regardant eux - mêmes ou entre eux. Car il n'y a que la substance même du Verbe ou de la Raison, qui soit visible par elle même ; mais à la vûe de cette substance même qui découvre à chacun l'archétype qu'elle renferme de tous les Esprits. Cette vûe suffira à vôtre ame par exemple, pour s'assurer de sa propre existence dont elle est déjà certaine par le sentiment qu'elle a d'elle même ; mais par quelles voyes elle s'assurera de l'existence des autres esprits, dont elle verra l'Archétype, c'est ce que je ne vous diray pas. Dieu a établi pour cela des moyens qu'il ne m'a pas révélez. Vous pourriez me faire sur tout cecy une infinité de questions curieuses ; mais je vous conseille plutôt de lire ce que l'écriture nous apprend de la vie future ; en la lisant & en nous servant de nos principes, vous trouverez de quoi vous conse-

378 *La Métaphysique.*  
ser infiniment. Vous y trouverez  
toujours la Raison éternelle qui vous  
parlera avec la sagesse incarnée.

*Fin de la Métaphysique.*

*Extrait du Privilege du Roy.*

**L**OUIS PAR LA GRACE DE  
DIEU, Roy de France & de Navarre;  
A Nos amez & feaux Conseillers, les Gens  
tenans nos Cours de Parlement, Grand  
Conseil, Maître des Requêtes ordinaires de  
notre Hôtel, Baillifs, Senechaux, Prevôts,  
Juges, leurs Lieutenans & tous autres nos  
Officiers qu'il appartiendra; S A U R. Notre  
bien amé le Sieur Lelevel nous a fait re-  
montrer qu'il desireroit faire imprimer un  
Livre qu'il a composé, sous le titre de la  
*Philosophie Moderne, par Demandes & par  
Réponses*, s'il nous plaisoit de luy en accorder  
nos Lettres de Privilege à ce necessaires.  
**A CES CAUSES**, Voulant favorable-  
ment traiter l'Exposant, Nous luy avons  
permis & accordé, permettons & accordons  
par ces Presentes d'imprimer, ou faire im-  
primer ledit Ouvrage en un ou plusieurs  
Volumes, en tel volume, marge & caracte-  
re, & autant de fois que bon luy semblera,  
pendant le tems de huit années consecuti-  
ves, à commencer du jour qu'il sera achevé  
d'imprimer pour la premiere fois; le faire  
vendre & debiter par tout notre Royaume, &  
Terres de notre obeissance. Faisons deffen-  
ses à tous Libraires, Imprimeurs & autres  
de l'imprimer, faire imprimer, vendre, ny  
debiter, sous quelque pretexte que ce soit,  
même d'impression étrangere, ou autrement,

sans le consentement de l'Exposant ou de ses  
aians cause, à peine de confiscation des  
Exemplaires contrefaits, & de trois mil  
livres d'amende, payables sans dépôt par  
chacun des contrevenans, applicables un  
tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de  
Paris, & l'autre tiers à l'Exposant, & de  
tous dépens, dommages & intérêts, à la  
charge d'en fournir deux Exemplaires en  
notre Bibliothèque publique, un en celle  
du Cabinet de livres de notre Château du  
Louvre, & un en celle de notre très cher &  
seul Chevalier le Sieur Boucherat, Chancel-  
lier de France, d'en faire faire l'impression  
dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau  
caractere & papier, conformément à nos  
Reglemens des années 1678. & 1686. & de  
faire registrer les Presentes en Registres de  
la Communauté des Marchands Libraires de  
notre bonne Ville de Paris, à peine de nul-  
lité des Presentes; du contenu desquelles  
vous mandons & enjoignons faire jouir &  
user l'Exposant, ou ceux qui auront droit  
de luy pleinement & paisiblement, cessant,  
& faisant cesser tous troubles & empêche-  
mens; au contraire voulons qu'en mettant  
au commencement ou à la fin dudit Ouvra-  
ge l'Extrait des Presentes, elles soient te-  
nues pour dûment significées; & qu'aux  
copies collationnées par un de nos Amez  
& seaux Conseillers, Secretaire, soy soit  
ajoutée comme au present Original. Com-  
mandons au premier notre Huissier ou Ser-  
gent sur ce requis, faire pour l'exécution

des Presentes tous exploits, significations & autres Actes de Justice necessaires, sans demander autre permission : Car tel est nôtre plaisir. DONNE' à Paris le vingt-neufvième jour du mois d'Aoust, l'an de grace mil six cent quatre - vingt seize ; & de nôtre Regne le cinquante - quatrième.

*Par le ROY en son Conseil.*

DUGONO.

*Registré sur le Livre des Libraires & Imprimeurs de Paris le 28. Septembre 1696. Ledit Sieur Leleuel sera averty que l'Edit de Sa Majesté du mois d'Aoust 1686. & les Arrests de son Conseil, concernant la Librairie & Imprimerie, ordonnent que le debit des Livres se fera seulement par un Libraire, ou un Imprimeur.*

P. AUBOURN, Syndic.

Ledit Sieur LELEVEL a cédé son droit de Privilège au Sieur Guillaume-Louis Colomiez, suivant l'accord fait entre'eux.

*achevé d'imprimer pour la premiere fois ; le premier Mars 1698.*



11

11

11